

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

FACETTE(S)

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
CAROLE MEYER

AVRIL 2020

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Un grand merci à ma directrice, Cassie Bérard, qui a su m’emmener plus loin dans ma réflexion par son regard éclairé, sa patience, son esprit de compréhension. Merci également pour les longues heures passées à me lire.

Merci à Clara, ma Belle, pour toutes les heures où j’ai été étudiante.

Merci à Mina, mon Cœur, pour toutes les heures où j’ai été étudiante.

À Sébastien, à jamais un de mes plus grands soutiens, merci pour ces années qui ont aussi abouti ici, dans ce mémoire.

Merci à ma famille, mes ami(e)s, tous ceux que je côtoie, qui d’une manière ou d’une autre ont contribué à former celle que je suis et qui me permettront d’avancer sur le chemin de la vie et de l’écriture.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iv
FACETTE	1
UNE AUTRE QUE MOI	2
UNE AUTRE MOI.....	68
FACETTE	92
L'ÉCRITURE : L'ESPACE DU MOUVEMENT.....	93
Mouvement : le métronome	93
Espace : le laboratoire.....	95
Espace : le rêve.....	100
Mouvement : l'anamorphose.....	103
Mouvement : l'esquisse	106
Espace : dans l'antre d'eux	108
Espace : le miroir.....	110
DÉCALAGE ET MISE EN PÉRIL : L'AUTEURE DESSAISIE.....	112
Figures d'auteurs	112
Décalage : dans le vide	113
Décalage : l'effacement	120
Mise en péril : l'échappée	123
Mise en péril : dissolution.....	125
Décalage : comprendre son propre mystère.....	127
ÉCRITURE ET COMPLÉTUDE : PARACHEVER L'ÊTRE.....	130
Écriture : le masque.....	130
Écriture : l'archéologie	131
Complétude : rassembler les fragments.....	132
Complétude : un tout qui dépasse l'individu.....	134
Écriture : le silence ne peut se vivre.....	135
BIBLIOGRAPHIE.....	136

RÉSUMÉ

Ce mémoire est composé de deux parties : un roman et un essai intitulés tous les deux « Facette ». Chacun à sa façon, les volets explorent les liens entre identité, mouvement de vie et écriture. Roman et essai s'envisagent comme deux aspects d'un même questionnement.

Le roman met en scène, dans une forme discontinue, quatre personnages féminins. Nayan, le personnage principal, jeune scientifique travaillant sur un logiciel de décodage de l'identité, est prise dans une affaire d'espionnage industriel. Elle subit deux dédoublements de personnalité ; alors, elle devient Marie-Rose ou Kitty. Marie-Rose, une artiste peintre qui entretient un rapport fusionnel au monde, dépeint dans ses toiles la source et les chemins identitaires d'individus rencontrés au hasard. Kitty, jeune femme révoltée contre la société, est incapable de faire des choix et de définir sa place dans le monde. Chaque figure est l'occasion d'explorer des réactions différentes face aux attentes extérieures et aux pressions sociales. Les fragments, écrits au « je », s'enchaînent pour jouer d'une ambiguïté concertée. Les lieux fréquentés et les personnes rencontrées sont les mêmes, instituant un brouillage entre les identités. Sur le même mode narratif, une quatrième femme représente l'auteure. Cette dernière est l'occasion d'interroger le rapport entre personnages et auteure, puisque progressivement, par un effet de mise en abyme, elle se retrouve à écrire l'histoire des trois autres.

L'essai est découpé en trois parties fragmentées permettant d'envisager l'écriture sous différents angles : processus de création, activité de réflexion, forme textuelle, place de l'auteure, etc. L'éclatement dans la forme rappelle à la fois la fragmentation de l'être et le mouvement continu de la vie qui nous oblige à nous adapter. Le premier temps de l'essai, écrit au « je », pose la question « qui suis-je ? » à travers l'écriture, lorsque celle-ci est interprétée comme quête de soi et tension vers l'autre. Le second temps s'intéresse à la place de l'auteure dans son texte et à son rapport aux personnages en prenant pour point d'appui le personnage d'auteure dans le roman *Routes secondaires* d'Andrée A. Michaud. Le dernier temps envisage l'écriture comme un moyen de dépasser les notions d'individu et de fragmentation, vers une possibilisation qui unit les deux.

Mots clés : Identité, fragmentation, mouvement, altérité, personnages, complétude.

FACETTE

roman

UNE AUTRE QUE MOI

Mon index effleura le réveil, le voyant rouge disparut, il était 5h30. Je me levai, me dirigeai vers le walk-in. Je saisis un long caleçon noir, un haut moulant orange. Ce matin, j'avais opté pour une séance en salle couplée à trente minutes de kickboxing et de yoga, sacrifiant au passage un footing au parc Beaubien. Habillée, je détaillai les photos Polaroid collées sur mes boîtes à chaussures, tentant de repérer celle qui contenait une paire de tennis souple et blanche. Avant que je puisse l'atteindre, mon orteil heurta sur le sol une matière molle. Mon sac en croco gisait sur le parquet, grand ouvert, vide, avec l'allure grotesque d'un animal éviscéré. Je ne m'en étais pas servi depuis des semaines. Que faisait-il là ? Je le replaçai sur l'étagère, puis repris ma routine matinale en direction de la salle d'entraînement de l'immeuble.

J'exerçai une pression supplémentaire sur le poussoir de la bouteille de parfum qui libéra une odeur fleurie, légère et subtile. Un coup d'œil dans le miroir. Mes muscles fins affermis par le sport se percevaient sous ma peau de velours. Mes cheveux blonds, encore humides après la douche, étaient méticuleusement retenus en une haute queue de cheval. Mon maquillage rosé démarquait mes joues pour rendre mes pommettes plus voluptueuses et mon regard vert, plus pénétrant. Une image de la beauté fabriquée, comme sortie du papier glacé d'un magazine. Je souris, un sourire forcé pour confirmer la blancheur de mes dents. Je retournai dans le walk-in. Je décrochai une ceinture beige à grosse boucle que j'attachai autour de ma robe de cotonnade bleu foncé, dans un négligé savamment orchestré. Une paire de hauts talons qui attendait dans l'entrée s'accorderait parfaitement à l'ensemble et achèverait d'élancer ma silhouette. Bien sûr, une fois au laboratoire, il me faudrait revêtir une blouse immonde, d'un jaune pâle douteux. Mais le sacrifice était nécessaire peu m'importait le costume à revêtir, l'essentiel était ailleurs. Je retirai ma carte d'accès du vide-poche, elle seule ouvrait la porte du labo. Un code-barre, une photo, mon nom, Nayan.

Je rabattis l'écran sur le clavier de mon portable, trouvai la prise qui, pour une fois, était restée branchée et me levai. Avec regret, je déposai ma tasse de thé sur le comptoir. Aux trois quarts remplie. Peut-être le réchaufferais-je plus tard. Froid, le liquide avait laissé se former une mince pellicule à sa surface. Pas vraiment invitant. Finalement, j'optai pour la solution la plus raisonnable et vidai le contenu dans l'évier. Les clés de ma voiture entre les dents, je tentais à présent d'enfiler ma paire de baskets en attrapant mon sac à main. Si seulement mes tongs n'avaient pas disparu. Un dernier regard à la pendule. 16 h 02. Je courus jusqu'à ma vieille Ford bleue. Heureusement, je ne mis que quelques minutes pour effectuer le trajet. Aucun embouteillage cet après-midi. En sortant de la voiture, je claquai la portière dans un grincement colossal qui attira son attention. Elle, ma toute petite, m'attendait, prête. Je pouvais distinguer les brides rouges de son sac coccinelle se démarquant du vert tendre de sa robe au niveau des épaules. Je traversai la rue pour rejoindre le parc où elle venait d'abandonner ses jouets.

« Maman ! T'es presque pas en retard. »

Penché sur l'écran de l'ordinateur, Perceval visionnait les dernières vidéos. Cette tâche d'analyse ne lui était pas dévolue habituellement. En tant que neurobiologiste, quels résultats pouvait-il réellement en tirer ?

« Percy, tu as besoin d'aide ?

- Nayan, je ne t'ai pas entendue arriver. Non, merci. Ça va, je contrôlais l'angle des caméras. Et toi, tu as déjà terminé, évidemment.

- Oui, depuis dix bonnes minutes.

- Tu n'es pas sortie major de ta promotion sans raison, hein. »

Pourquoi revenait-il encore une fois à la charge avec ce type de remarques ? Je le fixai quelques secondes, puis je détournai la conversation.

« Peux-tu demander à l'équipe de nous rejoindre ? Je voudrais vous parler de mes dernières conclusions. »

Percy obtempéra à ma demande sans sourciller. Quelques minutes suffirent à rassembler les deux autres membres du labo : Saul était psychocriminologue du comportement humain, spécialiste en décodage des micro-expressions faciales, et Sam était l'expert informatique du groupe.

Sans leur laisser le temps de se questionner, je pris la parole.

« Je pense que l'expertise du logiciel pourrait être plus poussée en intégrant les données concernant le gène MAOA-L. L'analyse de nouveaux cas profilés, porteurs ou non du gène guerrier, permettrait d'affiner les paramètres structurels de base. Cela rendrait le programme plus performant.

- Hum, je ne suis pas d'accord. J'ai passé plus de deux ans à étudier ce gène, il ne doit pas tenir une place majeure dans notre système, enchaîna aussitôt Percy. Le cœur de celui-ci doit rester le décodage de l'identité en temps réel. Les grandes sociétés veulent connaître leurs employés en quelques minutes et non attendre des examens qui prennent plusieurs jours et ne garantissent aucune fiabilité. Voir la personnalité évoluer à tout instant, déceler ce qui se cache au fond de chacun, voilà notre promesse. Janus le permettra.

- Percy a raison. L'objectif est presque atteint. Il ne nous reste qu'à récolter les fruits de notre travail, renchérit Sam, sourire aux lèvres.

- Nayan, tu es une des meilleures en biotechnologie, nous écouterons toujours ce que tu as à dire, mais là, tu nous demandes un changement dont nous ignorons la portée, déclara

Saul. Et il devient urgent d'en terminer. Dieu seul sait combien de temps la situation demeurera en l'état. Combien de semaines encore pourrions-nous garder confidentielles nos activités ?

- J'en suis consciente, le coupai-je. Votre planque n'est pas idéale dans ce building, entourée par des multinationales, mais elles seront bientôt nos clientes. Et puis, vous ne voulez pas proposer toutes les possibilités de décodage ? »

Tous trois se regardèrent. Plus sérieux, anxieux, ils paraissaient avoir vieilli en une fraction de seconde. Je fis un geste de la main pour tenter de balayer la lassitude dans laquelle me plongeait leur refrain. Un discours entendu et répété, et qui, pour moi, restait discordant. Des petits joueurs avec une idée de génie, voilà ce qu'ils étaient. Seule la perfection devait être visée.

« Il est 17 h. J'ai terminé pour aujourd'hui. Je vais rentrer, dis-je, en déposant mon sarrau sur ma chaise. Je vous laisse mes notes, étudiez-les, discutez-en encore, vous verrez que c'est la meilleure option. »

Parfois, il était inutile de les affronter, mieux valait leur donner le temps et les moyens de se rendre à l'évidence. J'étais certaine que, devant mes arguments, ils ne pourraient s'aveugler éternellement.

Je l'observais engouffrer sa tartine au beurre de cacahuètes et à la confiture. Mon esprit vagabondait. Valse lente des pensées.

« Maman ? Maman ! »

Je sentis ses petits doigts agrippés à mon t-shirt, qui se cramponnaient de plus en plus fort. Elle me secouait tendrement.

« Maman, tu m'écoutes ?

- Oui, bien sûr. »

Mes yeux se posèrent sur son visage. Convergence forcée.

« Viens. Viens danser, tu as promis hier. »

Elle continuait de me tirer, nullement découragée par mon atonie.

« Viens, allez debout. »

Je fis l'effort d'ouvrir mon ordinateur pour mettre ses clips préférés sur YouTube. Elle manifesta son refus à grands cris et bonds préférant l'écran de télé, même s'il appartenait au siècle passé.

Le temps s'était effacé depuis qu'elle avait pris place tout près sur un banc. Mon regard suspendu à la chair de cette femme, j'attendais, je m'imprégnais de sa présence. Je m'étais délestée de mon enveloppe corporelle, je flottais sans dérive, pénétrais dans le magma existentiel de cette inconnue. Qui était-elle ? Une mère ? Une épouse ? Une assistante de direction ? Une amie dévouée ? Et derrière son rôle, son statut ? Si je patientais encore, un chemin m'amènerait au fond, jusqu'au point d'origine. Quelles textures percevrais-je alors ? De quelles couleurs serait son essence ? Quelles lignes, quels contours ordonneraient son être sur la toile ?

Je choisis un verre ballon. Le bouchon de la bouteille fut extrait sans la moindre manifestation sonore. Je versai une importante quantité du liquide sombre aux reflets framboise avant de replacer le liège. Je bus une rasade sans apprécier le goût, qui me permit d'avaler deux comprimés d'Advil. J'en pris une seconde gorgée, puis une troisième. Le vin commença à dénouer mes nerfs. La migraine s'amenuisait sous l'effet libérateur des antalgiques. Ils avaient refusé de m'entendre. Je n'étais pas l'une des meilleures, j'étais au sommet. Voilà pourquoi, à l'époque du doctorat, tous les étudiants avaient désiré ma compagnie, pourquoi les regards des professeurs étaient braqués sur moi. On parlait de mes recherches dans le monde des sciences biotechniques. On scrutait mes résultats, applaudissait mes talents, mes implacables connaissances, ma persévérance. Mon nom n'aurait pas pu lui échapper. Mr Humpty s'était présenté un soir, sous des airs de mécène, au labo de l'université. Notre partenariat avait commencé ce jour-là.

Je pris une nouvelle gorgée et me postai devant la baie vitrée du salon. Vue plongeante sur la ville, ses tours, ses rues, ses passants. Des fourmis fragiles, que je regardais courir en tous sens. Chacune poursuivait son chemin, tentait de se faufiler, de gagner du terrain sur les autres, selon un itinéraire impossible à décoder. Je percevais leur tension. Toutes voulaient faire leur place dans le monde. Toutes voulaient leur part du gâteau. Dans leur position, elles n'obtiendraient que des miettes. Seuls ceux qui se rendent au sommet peuvent gober la cerise.

Janus serait bientôt prêt, je l'étais déjà. Depuis la visite de Humpty, j'avais tout fait pour, tout prévu pour cela.

De l'ocre, du sable, un couteau. Aplats grossiers, rayés de fines marbrures creusées dans la matière. Des heures durant, mes gestes se répétèrent méthodiquement, avant de s'interrompre. Mes yeux s'écarquillèrent devant la toile presque achevée.

Un dernier ajout. Quelques secondes suffirent pour effectuer le tracé, d'une précision qui donnait à ma calligraphie un style ancien. Marie-Rose, apposé dans le coin inférieur droit, appartenait dorénavant au tissu mi-végétal mi-charnel, à cette vérité révélée. L'expression pure du cœur identitaire de la femme aperçue au parc le matin même.

Mes ustensiles s'échouèrent au fond de l'évier. Je ne pris pas la peine de les rincer. Chancelante, je pressai le pas en direction de la porte. Minuit, le temps m'était compté. Quelques mètres à franchir pour quitter l'atelier et rejoindre l'appartement.

Je déposai un baiser à la lisière de son front et de ses cheveux qui exhalaien le doux parfum d'agrumes de son shampooing. Ma main descendit sur sa joue.

« Je t'aime, mon ange. Fais de beaux rêves.

- Tu vas dormir toi aussi.

- Non pas tout de suite.

- C'est pas juste ! Tu vas faire tes trucs de grands. Tu vas encore te coucher tard.

- Un peu, sans doute, mais je te promets de te rejoindre, tout à l'heure, dans tes rêves. Qui sait, cette nuit nous ferons peut-être cette randonnée à dos de dragon dont tu m'as parlé.

- Oui, oh ! Je te préviens, le dragon bleu, c'est moi sa maîtresse, t'as qu'à t'en trouver un autre. Et pas le rouge, c'est Philibert, c'est celui de papa. Il a dit au téléphone que je lui manquais et que j'étais sa princesse. Alors son dragon, c'est moi qui m'en occupe.

- C'est noté. »

Mes pieds, automates, prirent le chemin de mon bureau, une planche brune que deux tréteaux portaient. Mon ordinateur, en veille, attendait d'être tapoté pour ronronner à l'unisson de mon esprit qui lui, ne se taisait jamais.

Les murs sentaient l'urine. Je poussai la porte noire capitonnée dont le rembourrage avait sauté par endroits. Là où manquaient des boutons, les trous vomissaient une mousse marron. Les néons émettaient une demi-lumière dans un grésillement qui vrillait les tympans. L'atmosphère glauque des toilettes se poursuivait dans *La Caverne* où le diable paraissait susceptible de surgir à tout instant. J'inhalais l'odeur écœurante de l'alcool transpirée par des hommes gras à laquelle se mélangeaient les parfums capiteux et bon marché de femmes-poupées décaties. Nul effet sur moi. Mon corps n'appréhendait plus que son marasme interne, tentant de s'assommer d'habitudes nocturnes infectes pour se couper d'avec le monde.

2 h 30. Je devais aller me coucher, la retrouver dans ses rêves comme promis. Le sommeil manquerait, le réveil serait d'autant plus difficile. Malgré cette certitude, je me refusais à bouger. Quelques phrases encore, un paragraphe peut-être.

Nul effet sur moi. Mon corps n'appréhendait plus que son marasme interne, tentant de s'assommer d'habitudes nocturnes infectes pour se couper d'avec le monde.

Je tirai un tabouret et m'accoudai au comptoir collant.

« Kitty ? Kitty ! Merde, j'ai failli pas te reconnaître. T'as les cheveux roses maintenant, commença le patron.

- Ouais, c'est moi.
- Ça me fait plaisir de te voir. Je te sers quoi ?
- Ce que tu veux, mais un truc qui déchire. Ce soir, j'ai envie de me pinter la gueule.
- Sale journée ?
- Sale vie. »

Il avait versé du gin dans un verre et ajoutait le contenu ambré d'une seconde bouteille, du rhum sans doute, lorsque je retins son bras d'un geste brusque.

« J'ai que huit dollars. Environ », dis-je en vidant ma poche sur le zinc.

Les pièces roulèrent, puis s'immobilisèrent. Une seule poursuivit sa course effrénée, ivre de liberté, elle zigzagua avant de s'écraser contre le verre d'un autre client. La main du patron s'abattit violemment sur la pièce de monnaie pour la ramener à lui.

« T'as pas ton sac croco aujourd'hui ?

- Non, il était pas à moi. »

Les maux de tête n'avaient pas totalement disparu. Je sentais la pression derrière mes yeux. Le vin, les pilules n'avaient fait effet qu'à demi. Je repris deux comprimés et plaçai la boîte à côté du lavabo. Les premières chaleurs après les longs mois d'hiver nécessitaient toujours quelques jours d'adaptation. Je devais passer à travers, le plus vite serait le mieux. Je m'approchai de la télévision. Elle diffusait les informations locales et, par un encart dans le coin droit de l'écran, je suivais les internationales. Les guerres lointaines, les révolutions matées par des dictateurs, la hausse des coûts des matières premières, des immigrants franchissant illégalement les frontières au prix de leur vie, se faisant abattre au bout du périple par une police surarmée, un chien sauvant de la noyade son jeune maître de cinq ans, l'arrivée imminente d'un représentant du comité olympique, l'annonce du lancement de la dernière superproduction hollywoodienne de franchise Marvel. J'éteignis lorsque des portraits montrant les ventres enflés d'enfants dénutris s'affichèrent. Je sortis courir. Dix kilomètres devraient libérer suffisamment d'endorphine pour neutraliser la douleur.

Debout depuis plus de deux heures, j'entrai dans sa chambre, relevai le store aux impressions princesses afin que la lumière vienne doucement la réveiller. Elle ressemblait à une image quand elle dormait, si calme, si docile. Lorsqu'elle était éveillée, elle tenait plus de la tornade, emportait tout sur son passage. Je devais suivre, plier. Éternel roseau, je manquais parfois de réactivité, alors elle m'arrachait littéralement au sol. Me déracinait. Je me sentais coupée, tronçonnée en plein milieu, par une bourrasque de vie. Je me laissais toujours surprendre par sa capacité à composer mon être, plus que toute autre chose. Oui, même plus que mon amour des mots, qui me définissait. Elle se retourna, l'effet escompté des rayons de lumière.

« Maman, j'ai bien dormi. »

Il tenait une fleur à la main, un pissenlit. Ce n'était pas en lui que j'avais souhaité plonger, mais en l'homme qui l'accompagnait. Je n'avais pu choisir, il avait forcé ma contemplation. Ma volonté s'était tue. Il respira le bouton jaune, mes poumons se remplirent du parfum de son enfance. Un trop-plein de vitalité me coupa le souffle. Je hoquetais par à-coups. Je dus prendre appui sur le mur, refusant de baisser le regard. Il continuait d'avancer dans ma direction. Je persistais, transperçais sa peau. Je voyageais en lui. J'étais légère, d'une insouciance éclatante, vibrante, dont l'écho rebondit au creux de mon être. Du blanc, de la lumière aveuglante. Du blanc partout. Du blanc intense, signe de sa pureté. Je ne distinguais rien d'autre, rien que je puisse inscrire sur une toile. Je me résolus à voiler mon regard. Écran noir des paupières. Il passa si près, je sentis mon esprit effleurer mon propre corps avant que ses yeux se détournent de moi. Il était passé, m'avait frôlée, c'était fini. Mes mains tremblaient, mes jambes peinaient à me maintenir debout, je devais avancer, trouver une nouvelle source pour m'emplir de sa couleur.

Je clignais des yeux. Sortir de cette fosse, où les âmes damnées suivaient leur chemin de décrépitude, était un acte de résistance. Malgré tout, je voulais résister à la tentation de sombrer. Mes cils voilèrent mes pupilles par intermittences, leur prodiguant un repos illusoire qui leur permit de s'adapter à la lumière du jour, à cette vie grouillante. Je n'avançai que de quelques pas. Mon corps s'arqua, subitement je fus pliée en deux. Un jet sorti de ma bouche arrosa le bitume et constella mes baskets. Pluie d'étoiles puantes. Quelques cheveux roses vinrent se mélanger à l'abjecte mixture dans laquelle l'alcool, surpassant la bile, était le révélateur de mon avilissement. Je vomissais sans être saoulé. J'expulsais l'horreur de cette caverne, l'abomination de mon existence qui m'écœurerait. Je dégueulais ma détresse. Je n'étais pas comme ces gens, sans pouvoir dire que je n'avais rien en commun avec eux. Ils me répugnaient, voilà pourquoi je m'étais présentée une fois de plus en ces lieux : admirer ma propre déchéance. J'essayai mes lèvres avec un vieux mouchoir sorti de ma poche de jeans. Il prit la couleur rouge sang qui les recouvrait jusque-là. Je le contemplais, la nuance avait bavé, imprégné le papier. Nulle forme n'était visible. Je passais lentement, précautionneusement, le tissu sur l'ensemble de mon visage. Du bleu, de l'orange, du noir. Beaucoup de noir vint s'ajouter au rouge. Saturation. Les couleurs se mélangèrent, ne constituèrent bientôt qu'une pâte hideuse et grisâtre, sans tonalité dominante. Je contemplais le gâchis. Un camaïeu impossible. Un camaïeu d'indécision. Celui d'une jeune femme incapable de s'affirmer.

Je trouvai mes pinceaux, mes couteaux et ma palette au fond du bac en inox. Je les lavai avec soin. Pendant de longues minutes, l'eau coula, prenant tour à tour les reflets dorés et laiteux des pigments qui s'évadaient dans le conduit. Ils étaient mes outils. Plus encore, mes instruments à rendre le réel, à le dévoiler, à faire surgir du néant l'essentiel, cœur identitaire, minuscule et fragmentaire que chacun porte en soi depuis sa naissance. L'essence de l'être, sa vérité, un absolu dépouillé de toute fiction sociale. Était-ce possible ? Je jouais de mes modèles, je composais la symphonie chromatique de chaque individu. Mon corps de transparence pouvait absorber toutes les teintes, pouvait s'insinuer sous les ombres, creuser jusqu'au fond de l'être, y délivrer une lumière crue. Le labyrinthe intime apparaissait toujours, car chaque personne était l'architecte de sa complexité, chaque personne créait des bifurcations, qui la conduisaient fatalement à perdre son centre.

Je détiens le fil. Je possède la capacité de m'aventurer dans les méandres internes, de percer les sentiers secrets qui mènent au cœur de l'être. Je suis en quête. En chacun, je déroule mon fil tressé de clairvoyance et de bienveillance. Le fil d'une incessante recherche. Le fil, qui jamais ne m'échappe. Je déroule sans jamais me lasser. Je ne sais pas si on peut parler d'un don.

J'avais suspendu mon activité lorsque le téléphone sonna. À l'autre bout du fil, la voix suave de mon mari se fit entendre. Elle avait inmanquablement cet effet sur moi, malgré les années, les habitudes de nos vies, mon cœur émettait quelques pulsations plus intenses aux premiers sons qu'il délivrait. Il avait la faculté d'éclater les mots simples du quotidien, de leur donner une amplitude, une profondeur qui me touchait. J'aimais les mots, depuis toujours. Ils me captivaient déjà bien avant que je prenne possession d'eux. Petite, j'observais l'articulation des lèvres de ma mère. Enchanteresse, en parlant, elle formait du concret avec de l'invisible. Une fascination enfantine. J'adorais entendre les mots se perdre dans le vent, devenir des murmures transitoires en quête d'une personne à traverser pour renaître. Les mots sont des passe-murailles aux pouvoirs illimités et sibyllins. Voilà sans doute pourquoi je lisais souvent à haute voix, sans même m'en apercevoir. Je lançais les mots à l'espace pour qu'ils s'y réfractent, reviennent à moi. Pour qu'ils me retournent.

Chez lui, par-dessus tout, je chérissais la façon dont il les maniait, sculptant du sens à même les sonorités. Tout paraissait si fluide, limpide et évanescent. Je baignais dans un océan verbal, vague acoustique, écume phonique.

Il s'enquit de mon état, de mes progrès, du temps chaud qui tournerait bientôt à l'orage, de notre fille, surtout de notre fille. Il m'annonça que son vol avait été devancé. Il arriverait à la maison une demi-heure plus tôt. Elle serait ravie. Qu'est-ce qu'une demi-heure dans la vie ? Rien ? Tout ? Pour notre enfant une éternité. Je dus raccrocher. Cet après-midi, j'avais refusé un autre retard. Réglée sur 15 h, l'alarme de mon cellulaire avait joué un rôle d'orchestrateur. Dès la première sonnerie, tout avait disparu. Brume opalescente sur mes pensées. J'avais rassemblé les morceaux épars, j'étais redevenue une mère, entièrement, sa mère.

Les vitres lisses et brillantes, nouvellement lavées, s'étalaient sur tous les paliers. Elles reflétaient les activités extérieures, tenant bien caché, à l'intérieur, le laboratoire. J'entrai dans l'une des plus hautes tours du centre-ville. Le gardien me reconnut aussitôt, me salua d'un poli « Mademoiselle » et dans un même élan tâta le bouton d'appel de l'ascenseur. Je le contournai, ajustai un « bonjour monsieur » avec condescendance. Il m'accompagna d'un regard scrutateur, détaillait mes courbes sans aucune subtilité.

L'ascenseur émit un carillon. Douzième étage. Je franchis le sas grâce à ma carte magnétique qui déverrouilla la porte sans bruit. Seul le voyant vert indiquait que l'espace était dorénavant accessible. L'équipe m'attendait. Mes trois collègues, les yeux braqués sur moi, dans un sérieux frôlant l'absurde. Je ne cillai pas. Comment aurais-je pu ? Visiblement, ils avaient pris de nouvelles décisions. L'une d'elles me concernait : ils m'avaient appelée la veille pour me donner congé. Qu'importe, j'exercerais mes talents, je tisserais ma toile autour d'eux. De fibres éruptées de mes mandibules verbeuses, je les entourerais, portant leur regard dans la direction du mien. Ils me suivraient, comme ils l'avaient toujours fait.

« Salut Nayan, commença Saul, désolé pour hier. J'espère que tu as profité de ta journée pour t'accorder un peu de temps libre. Tu travailles fort et...

- Et si tu en venais au fait. Que se passe-t-il ? Pourquoi m'avoir mise de côté ?
- Nous n'avons pas voulu...
- Arrête, Percy. Bien sûr, que nous l'avons fait, le coupa Sam. Nous devons nous réunir tous les trois, parler d'un changement d'orientation du projet. Nous avons besoin de recul afin de mieux évaluer la situation, les opportunités qui s'offrent à nous, dans l'état actuel des choses.
- Et donc ?
- On va pousser Janus plus loin en intégrant tes remarques. Ce logiciel sera le plus complet. Il ouvrira toutes les possibilités de décodage, révélera tout de la personne étudiée. Il côtoiera la perfection, s'excita Sam.
- Tes propositions sont brillantes, continua Saul. Pardonne notre maladresse. Même si tu as rejoint l'équipe en cours de route, ce programme est aussi le tien. Nous n'aurions pas dû rejeter d'emblée ton idée. Il faut croire que nous sommes pressés d'en finir. »

Leur façon de s'excuser. Je venais de gravir une nouvelle marche. Ils avaient cédé. Ils me réaffirmaient leur confiance, une confiance intégrale. J'informerai Humpty des nouvelles

avancées le plus tôt possible, il serait ravi de mon succès. Tous ses rêves adviendraient, tous mes rêves adviendraient. À mon tour, je souris.

« Il nous faut de nouveaux sujets.

- Disons que tu es la seule à t'être reposée hier. Nous nous sommes replongés dans les listes. Nous en avons extrait dix noms prometteurs. Ils passeront sous l'œil de la caméra d'ici deux jours. Si, bien entendu, tu as terminé de compiler les caractéristiques que nous possédons déjà sur eux d'ici là.

- Tu en doutes, Sam ?

- Pas du tout, conclut Saul, en me tendant une liasse de papier.

- Et ta journée d'hier ? Tu as profité de la chaleur. »

J'abhorrais la façon dont Perceval se souciait des autres. Cette attention qu'il s'appliquait à délivrer à tous ceux qui croisaient son chemin. Sam et Saul en étaient les premiers tributaires. Il me rappelait cette étudiante, Annie, informaticienne, génie du piratage. Elle avait souhaité devenir mon amie, je l'avais laissée m'approcher, me confier ses envies. Elle m'avait montré tous ses projets, même les plus puissants virus qu'elle développait en secret. Perceval et Annie, des génies naïfs.

« Alors ? Tu me racontes. »

Il attendait, suspendu à mes lèvres, détaillant mon visage.

« Malheureusement, j'ai eu une terrible migraine. J'ai dû passer une partie de la journée dans le noir.

- J'en suis navré. Je sais que tu... »

Oui, cela se lisait sur sa figure. Il savait que je. Mais il ne savait rien. Il discourait toujours. Je perdis le fil de son monologue en enfilant ma blouse jaunâtre, ma deuxième peau.

Je déposai les brosses sur le support servant de séchoir. Je me retournai pour faire face à un tableau, haut de plusieurs pieds, qui surplombait la pièce. La précision des lignes courbes mêlées aux amas cuivrés conférait au portrait de la femme une allure insoumise, presque guerrière. La couleur vibrait, semblait émettre des ondes qui parvenaient jusqu'à l'observateur. Elle rayonnait. Mais là, juste là, en dessous d'un arc cristallin, dans le renflement de la matière pétrifiée, la lumière s'éteignait. La justesse était absente, le discernement restait incomplet.

J'avais échoué dans ma tâche. Je n'avais composé qu'une partition dissonante aux notes mal agencées. Les tons et les demi-tons refusaient de s'envoler. La vérité s'absentait. Le cœur de son identité s'échappait. Indéchiffrable mystère, cela n'arrivait jamais.

Mes yeux s'embuèrent.

Je n'étais ni Gaïa ni Maïa. Je n'étais ni Dieu ni personne. Je n'étais pas même en présence, j'étais contenue dans le souffle du monde, dans son inspiration qui emplissait mon être de sa matière, dans son expiration qui m'abandonnait, coquille vide dans l'attente d'une nouvelle résonance.

Vide. Vide. Vide.

Vide de moi.

Vide de tout.

Blessée. Meurtrie. Je réintérai le trou noir originel. Panser mes plaies. Attendre.

Blessée. Meurtrie. J'avais réintégré le trou noir originel pour panser mes plaies. Attendre un interstice, un rayon éclatant pour reparaître. Patienter jusqu'à ce que la lumière soit de nouveau.

J'arpentais la chaussée en zigzaguant, somnambule et ivre. Je déambulais, pantin désenchanté, sans fil pour le guider dans une direction. Comme toujours, j'étais incapable de fixer le moindre choix.

Mes chaussures, aux talons compensés, butaient sur les pavés disjoints par un siècle d'avidité humaine. Vieille ville. Société moderne. Les projecteurs de la tour Desjardins coloraient le dôme nocturne d'un étrange vert émeraude. Les nuages exaltés devenaient de gigantesques olives vaporeuses. À quelques centaines de mètres de là, des immeubles récemment construits élevaient leur pointe, priant le ciel de leur prodiguer fortune, honneur et bonheur. Cathédrales contemporaines aux mille reflets mystificateurs. Mensonge du pouvoir. L'homme n'est qu'un enfant balbutiant, capricieux et irréaliste, si facilement dompté pour quelques rectangles de papier, indifférent à la pauvreté, la mort inéluctable d'inconnus si loin, trop loin. Était-ce le prix du sang versé qui fixait son cours ? L'encre était rouge, diable, tout s'y confondait. Pour quelques mirages entraperçus, l'humanité vendait son âme, acceptait ce qu'autrefois elle avait refusé. En avait-elle seulement possédé une ?

J'avais la nausée, mais ce soir elle ne pesait pas sur mon estomac, plutôt sur mon cœur. Contracté. Quel espoir y avait-il pour eux ? Où était le sens ? Pour moi ?

Moi, une fois encore, je m'étais barbouillée. J'avais enduit mon visage d'un masque poudreux pour tenter d'être autre chose. Une perruque, que j'avais choisie bleue, dissimulait mes cheveux, essayait de retenir la poussée lente et constante de mes liens externes coupés.

J'entrai dans le parc linéaire de la Commune. Non loin de là, le vieux port, l'eau noire du fleuve sur laquelle les bateaux, gardant leur cap, passaient dans le silence de la nuit. Les navires affichaient leurs cargaisons à la vue de tous. Les boîtes métalliques colorées faisaient d'eux des machines pleines, sur le point d'exploser.

Ironie, la machine avait plus à offrir que moi. Je me sentais creuse, dépouillée de la réalité de ce monde surchargé. Je m'échouai sur un banc. Un homme s'approcha sans que j'en aie conscience.

« Hé, pousse-toi un peu, c'est là que je dors. »

Je tournai dans le néant, hors de la conscience du temps. Particule ionique. Je tournai dans le néant. J'attendais ? Que quelqu'un me ranime?

« Ça va ?

- Ouais bien sûr, lui assurai-je.

Il m'observa quelques secondes sans un mot, puis reprit.

- J'te connais. Ta tête me dit quelque chose. On s'est pas d'jà vus ?

- Non, je m'en souviendrais.

- Alors, tu me la fais, cette place.

- Je m'arrache, de toute manière.

- Te sauve pas, petite. J't'ai pas fait peur, au moins ? »

Elle criait dans tout le condo. Son impatience mêlée de rires s'égrainait en chapelets sonores qui dévalaient les marches jusqu'au jardin. Avec une légèreté proche de l'insouciance, ses pieds nus semblaient la porter au-dessus de la terre. Elle se jeta dans mes bras, entoura ma taille de ses jambes. Elle s'esclaffa en basculant le haut de son corps vers l'arrière.

« Bientôt, bientôt.

- Oui, plus que quelques minutes.
- Ça dure combien de temps une minute ? »

Le bruit d'un taxi qui freinait dans l'avenue me dispensa de répondre à sa question. Elle avait déjà abandonné mes bras, les laissant sans utilité tendus dans le vide. Un jour, elle les déserterait complètement. En serais-je moins sa mère pour autant ? Y aurait-il une nouvelle définition du mot ? De moi ? Moi qui avais attendu si longtemps avant de devenir mère. Je souris, douce angoisse de la vie.

Je les rejoignis. Il franchissait le seuil, notre fille juchée sur ses épaules.

Nous avons dû batailler pour la convaincre de se coucher. Trois histoires, dont sa préférée, avaient finalement eu raison de son entêtement. Sereine, elle s'était assoupie. Nous profitons du calme pour discuter.

« Tu vois, tu as bien fait, lui dis-je.

- Pour ma carrière, oui. Mais est-ce le principal ? Je n'aime pas m'absenter lorsque tu es sous pression et que tu as besoin de silence et de concentration.
- Je dois composer avec.
- John te harcasse de travail.
- Ce n'est pas sa faute, ce n'est pas lui qui fixe les délais. Tu le sais, ce n'est pas la première fois que je publie chez eux.
- Je suis rentré, maintenant je vais gérer.
- Oui, mais nous sommes vendredi soir. Je ne dérogerai pas à notre engagement. L'heure nous appartient à tous les trois, ou pour l'instant, à tous les deux. »

Nous entrions dans la bouquinerie, la première sur l'avenue Mont-Royal avait ma préférence. Nous y dénichions toujours quelques trésors. Des albums aux titres énigmatiques renfermant des promesses d'ailleurs. Ou peut-être était-ce autre chose qui m'attirait, une odeur

de poussière et de terre. Oui, une étrange odeur de terre, un curieux parfum d'humus qui donnait l'impression que les livres pouvaient vous arrimer au sol. Des carnets au papier jauni attendaient d'être ouverts pour déverser leurs flots organiques qui nous feraient prendre racine. Mes yeux se promenaient sur les étagères sans pouvoir se fixer. Refus partiel de concrétion. Mon esprit demeurait dans cet autre lieu qui m'appartenait et que j'avais créé de toutes pièces. Des phrases s'écrivaient sans que je puisse les prendre en note.

Noir, Noir, Noir. Je cherchais les parois du vide.

La caisse enregistreuse afficha un prix ridiculement exorbitant pour du recyclé. Ce montant exigé pour quelques lignes noires, des ponts, des creux, des boucles, des blancs. Les mots avaient-ils une valeur ? Qu'étais-je prête à payer pour accéder à l'espace d'un langage, pour confronter mes certitudes à celles d'un auteur ? Quelle somme pouvait égaler l'émotion portée par un texte ?

Elle parcourut mon avant-bras de plusieurs baisers.

« Merci, merci. Ce soir, papa va me lire celui-là. Regarde, il y a un chevalier et un dragon, je l'ai vu à la page, je ne sais pas, deux et trois c'est quelle page ?

- Vingt-trois ma chérie.
- Chut, tu ne lui dis rien, je veux lui en faire la surprise.
- OK, je tiendrai ma langue. »

Il s'excusa, faisant déplacer une cliente, il n'avait pas le choix à cause de l'étroitesse des rayons. En quelques enjambées, il nous rejoignit. Il déposa deux romans sur le comptoir et sortit sa carte. Un Duras et *L'étrange cas du docteur Jekyll et de M. Hyde* de Robert Louis Stevenson.

« Je l'ai déjà lu, dis-je, en caressant la couverture de *Hiroshima mon amour*.

- Pas dans cette édition. Elle est plus ancienne, les mots n'auront pas la même saveur.
- Quant au deuxième.
- Quant au deuxième... répondit-il malicieusement.
- Toi et ton humour, vous...

- Papa, on va manger une glace ? J'ai chaud.
- Dis plutôt que tu adores le chocolat. »

Cette journée avait été magnifique. Le soleil, qui semblait lié à Montréal, apaisait les corps alanguis par la longueur de l'hiver. Après la glace, notre fille avait joué dans les installations publiques du parc. Toboggans, toile d'araignée, cheval monté sur ressort. Bientôt, elle réclamerait de se rendre à la piscine. Il suffisait que la chaleur persiste et nous ne pourrions y échapper. À présent, elle dormait, l'histoire du chevalier contée par son père l'avait doucement fait glisser dans un pays magique. Le conte avait également eu raison des dernières forces de mon époux. Décalage horaire. J'entendais un léger ronflement provenant de notre chambre.

Le salon plongé dans le noir offrait une descente dans un univers parallèle, mystérieux et prometteur. Chaque œuvre, entreposée sur les étagères, invitait à une apnée fugace dans une mer de mots. Il fallait louvoyer dans cet espace transitoire.

Les paupières closes, je laissai aller ma main sur le dos des ouvrages. Douceur du tissage, fraîcheur du papier glacé. Je décomptai dans ma tête. 3, 2, 1. Mes doigts s'immobilisèrent, se saisirent de l'exemplaire. Je fis demi-tour, allumai la lampe sur pied. Je parcourus le volume au hasard. Mes yeux se portèrent sur les lignes. Des sonorités, juste des sonorités. Ne pas me laisser tenter, seulement une envolée lyrique. Ne pas revenir à mon propre texte, voilà ce à quoi je résistais. Mes lèvres s'ouvrirent. Aucun son. Les mots me collaient à la bouche. Ils peuvent trahir parfois, ensevelissent tout. Les bibliothèques croulaient, s'écroulaient, m'emportaient. Je coulais sous leur poids. Un goût d'écume sur mes lèvres. Du sable, des grains inaudibles, une plage infinie. J'aurais voulu crier face à la mer pour porter le sens plus loin, au-delà des hommes. Plage et page n'ont qu'un « l » de différence. Avais-je souhaité me faire doré aux rayons exaltés de la langue ? Le langage peut tout brûler. Immobile, je demeurais confuse devant le livre, mesurant sa puissance. Le poids de ce qui pesait sur nous, sur moi, de ce qui me restait à parcourir, je le savais et ce soir, cela me frappait plus encore.

Big Bang

« J'te connais, on s'est déjà vus. Ta tête m'est familière. Alors tu me la fais, cette place ?

- Ouais, je me casse.

- Attends, te sauve pas. T'as pas deux minutes ? » s'esclaffa-t-il dans un rire sépulcral.

Un sans-abri. Sans. La vie l'avait dépossédé. Un moribond souriant, plus vivace que les autres, qui s'accrochait désespérément à des lambeaux humains.

« Comment tu t'appelles ? Oh, t'es pas obligée de me le dire si t'as pas envie. »

Je l'observais, voilà ce qui lui restait : quelques lettres flanquées sur un bout de papier plastifié qui dépassait de sa poche sale. Taille, couleur des yeux, des cheveux, nom, prénom, qui formaient son identité. C'est bien cela une identité ? Une nomination assignée par des parents, présentée dans un rapport administratif. Moi, j'avais tronqué mon prénom. Je le lui lâchai. Comme on donne un steak à un chien affamé, il se jeta dessus.

« Kitty, c'est joli et pas commun. C'est pas le nom du petit chat en peluche dont les gamins raffolent et qu'a pas de bouche ? Tellement cute.

- Ouais, c'est ça.

- C'est le diminutif de Kathe...

- Non ! Ce n'est rien du tout, c'est juste Kitty.

- OK, dis donc pour un mignon chaton, tu mords plutôt fort. J'te comprends, la vie t'a pas épargnée toi non plus, hein ? Faut pas désespérer, la roue tourne. Elle a déjà tellement tourné pour moi, tu peux pas imaginer. J'étais directeur, pis j'ai failli crever quand j'ai tout perdu. Maintenant, je suis là, je vais m'en sortir, demain ils vont me donner un appartement pour moi seul. Tout petit, mais meublé, et des contacts pour du travail.

- Tant mieux pour vous.

Était-ce la vérité ou les délires d'un mythomane ?

- Et toi, Kitty. T'es jeune pour dormir dans la rue.

Il m'observa, scruta mon visage, cherchait-il à lire mon âge ou mon histoire ?

« Je ne vis pas dans la rue. Je ne faisais que passer, déclarais-je en me levant.

- OK !

- Bonne chance.

- Je suis certain que je t'ai déjà vue.

- Ouais, bye, terminai-je avant de tourner les talons.

- Kitty ? Si tes parents, c'est pas totalement des salauds, tu devrais les appeler. Les rejoindre. »

J'extirpai mon iPod de la poche de ma veste, vissai les écouteurs sur mes oreilles et lançai *Rage Against the Machine* à m'en faire exploser les tympans.

Il était rare que je sorte dès le matin, mais aujourd'hui, les rayons de l'aube m'avaient montré le chemin. Rose, Orange, Violet. Sans attaches, encore fragile, j'avais pourtant souhaité ce retour en pleine lumière. Je déambulais, ne cherchant personne. M'imprégner du monde, l'entendre palpiter au-delà des rumeurs de la ville pour me sentir vivante. Éprouver la force du paysage.

J'entrai dans le parc. Il irradiait sous le soleil proposant mille possibilités. Les arbres, bercés par la brise, me murmuraient leurs secrets. Aller puiser tout au fond de cette abondance une énergie, y trouver le courage de peindre le monde, encore. Mes doigts caressaient l'écorce d'un vieil érable. Reconnaissance tactile d'une géographie. Tenter de ressentir les frémissements de la sève sous cette peau comme le martèlement de mon sang dans mes veines. Les faire battre à l'unisson.

Je restai dans cette position, yeux fermés, seule attitude pour être transportée, pour être galvanisée par la force primaire de la nature. La température monta, de plus en plus intense. Le temps fut suspendu en un instant d'éternité.

Soudain, je pris conscience de la chaleur. Sa présence sur mes épaules, mon visage, ma peau entière. Je la sentis passer au travers de moi accompagnant le vent. J'abaissai ma main, le temps reprit sa course. L'écho de la ville figea mes pensées. Appel incessant de cette réalité, je devais rentrer. Je me détournai de cet univers, source vivifiante. J'étais de nouveau remplie d'une vibration créatrice. Je pouvais de nouveau m'immiscer sous la peau des êtres à la recherche de leur essence.

Je terminai d'appliquer la seconde couche de vernis, rose foncé presque pourpre. Le ton se mariait parfaitement à la pigmentation claire de ma peau. Mes ongles minutieusement taillés montraient mon assurance, mes mains étaient superbes. Je vissai le capuchon avant de remettre le flacon dans le bac noir et refermai le tiroir du meuble. La lumière détériorait le liquide, le rendant pâteux, collant et inutilisable. Des taches colorées attirèrent mon regard. Des gouttes orangées, séchées, sur le sol blanc. Elles ne m'évoquaient rien de particulier. Sans doute, un peu de jus répandu par inadvertance, pourtant je ne buvais jamais dans la salle de bain. Je m'approchai, de longues fibres roses, bleues s'envolèrent. Il me faudrait passer l'aspirateur, je ne supportais aucune saleté. Je frottai le carrelage pour lui redonner son aspect immaculé.

Quelques minutes encore avant mon départ. La télévision diffusait en boucle les actualités. Sur la console était déposé mon cellulaire. Je fis glisser la barre avec précaution, entrai mon code, sans érafler le vernis sur mes ongles. Je consultai mon agenda, un rendez-vous chez le dentiste en fin d'après-midi, un rappel en rouge signalait l'anniversaire prochain de ma mère. Je devais lui acheter une carte, la lui expédier rapidement afin qu'elle lui parvienne à temps. Je devais rendre visite à mes parents dans le courant du mois. Je pouvais peut-être encore repousser mon départ de quelques semaines, invoquant une surcharge de travail. Mais ils verraient clair dans mon jeu. Ils comprenaient mieux que personne mon fonctionnement, ils me l'avaient enseigné. Depuis mon plus jeune âge, ils avaient attendu de moi l'excellence. J'avais répondu à tous leurs désirs, réalisé tous leurs rêves. Je m'étais départie de mes poupées très tôt, j'avais vite grandi pour les satisfaire, me détachant de mes amies pour plonger dans le monde des adultes. À l'adolescence, j'avais même abandonné les activités artistiques jugées chronophages pour me consacrer aux sciences. Je ne regrettais rien de ce parcours difficile, puisqu'il m'avait menée à la réussite. Mais, aujourd'hui je ne cherchais plus leur aval à tout prix.

Je regardai de nouveau mon cellulaire. À mon horaire : une rencontre avec mon ancien directeur de thèse. Je devais entretenir ce précieux contact. En plus de la carte d'anniversaire de ma mère, un détour à une SAQ s'imposait afin de me procurer la bouteille de whisky préférée de monsieur Julien. Je me dirigeai vers le comptoir de la cuisine. Je fis couler un expresso bien serré que je bus devant les graphiques boursiers. J'enfilai une paire de souliers à talons, saisis mon téléphone, entrai dans l'application « maison » et programmai la fermeture des stores de la baie vitrée pour 3 h. Puis, je composai le numéro d'Humpty. Comme j'avais

procédé durant les derniers mois, je lui laissai un message l'informant des modifications prévues concernant le logiciel.

Le bitume réverbérait une chaleur suffocante, qui me prenait à la gorge et me piquait les yeux. Malgré mes pérégrinations, ce début de soirée ne m'avait pas encore offert de plongée dans les profondeurs bigarrées d'un être. La couleur me manquait, son absence pesait sur mon âme. Forte de ma nouvelle énergie interne, j'avais déserté le parc. Je cherchais un recoin, la terrasse d'un café, où je pourrais m'attarder, m'imprégner temporairement des nuances des passants. Cette perspective, l'enivrement, me fit vaciller. Plus loin, à quelques dizaines de mètres, un bar offrait à ses clients un large espace entouré de plantations. À cette heure, il serait bondé par la sortie des bureaux. J'avançai, frôlant les parois vitrées d'une tour, miroir futuriste imposant qui me rendit mon reflet : un corps effilé aux muscles saillants, des épaules affaissées vers l'avant, emportées par le poids du monde, des jambes maigres et droites comme deux baguettes chinoises. Ma tête m'effrayait : des cheveux décoiffés par le vent, un visage émacié, aride, aux pommettes désertées de rose, une peau fine sur le point de craqueler. Je ressemblais à une poupée de porcelaine vieillie par l'inflexibilité du temps. Je détournai prestement le regard. Il n'y avait rien à contempler, rien à connaître, rien à chercher, rien à trouver. Je n'existais que pour être colorée par l'autre. Ma vérité était une crinoline blanche baignée de lumière, une absence que je devinai. Comment pouvait-elle affecter un corps qui ne vous appartient pas ? La transparence ne laisse nulle trace

sur une toile.

La porte avait claqué, me déconcentrant. Aucun doute qu'elle venait de lui glisser entre les mains. Leur retour, mon signal d'arrêt, je me déconnectais. Il se dirigea vers la cuisine, je suivis son trajet au bruit, il n'était pas déchaussé. Je replaçai la chaise contre la tablette et me levai. Lorsque je parvins jusqu'à lui, il était accoudé au comptoir et mangeait une poignée de noix.

« Elle joue dans le jardin ?

- Qui ça ?

- Notre fille. Ne me dis pas que tu as oublié d'aller la chercher. Tu avais dit...

- Du calme, je te taquine. Je sais que tu as tendance à perdre le sens des réalités, moi non. Elle est chez la voisine, invitée à planter de jeunes pousses : tomates, fraisiers et je ne sais quoi d'autre.

- Tu trouves ça drôle. Ton humour parfois...

- Arrête, sans ça, tu ne m'aurais jamais épousé. Sans ma malice, mon art de manier la langue... »

Il me prit dans ses bras, caressa ma peau. Le brouillard se dissipa, le chuintement résiduel de leur voix s'atténuait. Mes mots s'envolèrent pour faire place aux siens qui emplirent l'espace, se réfractèrent, me retournèrent.

Depuis quelques heures, les visages se succédaient, lentement, chacun était passé au crible. Je les observais par l'intermédiaire d'une des caméras dissimulées dans la ventilation de la pièce. Les sujets, ignorants de la situation, répondaient docilement aux sollicitations de Perceval. Ils pensaient avoir achevé l'examen avec succès. Il n'en était rien. Lorsqu'ils étaient certains d'avoir terminé, ils se détendaient et c'était là que le véritable travail commençait pour nous. Sous des airs de banale conversation, mon collègue les poussait à des prises de position. Les réactions enregistrées dévoilaient alors toutes les caractéristiques identitaires des sujets. Les penchants les plus sombres, les plus anciens, les plus secrets. Tout ce qu'un individu ignorait de lui-même, Janus le savait, nous le lâchait sous forme de graphiques, de chiffres, de pourcentages, de termes psychanalytiques et d'adjectifs. Il suffisait de quelques minutes pour qu'il évalue les possibilités et anticipe les comportements à venir. Surtout, il affichait les certitudes ; nul n'échappait à la précision de ce radar.

« Là, regarde, sous son ton assuré, elle doute. La courbe du diagramme, tu as vu.

- Je ne suis pas aussi rapide que toi. Chacun sa spécialité, Saul, répondit Sam.

- Janus l'a eue, lui. La micro-expression, il l'a captée. En plus d'une légère hausse de la température corporelle. »

Mes collègues continuaient de discourir, de s'extasier devant les résultats, la facilité avec laquelle Janus détectait le mensonge. Et dire que trois jours auparavant, ils ne voulaient pas entendre parler.

J'étudiai la jeune femme. Le logiciel lisait en elle comme dans un livre ouvert. Elle n'avait pas idée que son corps la trahissait à ce point. Ce spectacle me ramena des mois en arrière. Je me souvins des longues heures enchaînée au miroir à m'entraîner. Des journées entières passées à visionner et analyser des films n'ayant pour protagoniste que moi-même. De la difficulté à retenir un geste instinctif, exécuté inconsciemment. Mes mains, parfois mes yeux avaient tendance à me trahir. Cela avait pris du temps, mais j'y étais parvenue. Une année complète dévouée à cet objectif, en vue d'intégrer l'équipe. Je me maîtrisais parfaitement. Mon corps était devenu une enveloppe rigide, imperturbable. Une fiction construite. Un montage orchestré par mes soins sous l'impulsion de Humpty. Il m'avait formée pour la dissimulation. Je ne sais comment, il avait eu vent du projet de l'équipe, et il voulait s'en emparer. Mon rôle avait été pensé dans cette unique perspective. J'allais jouer puis déjouer.

Il m'avait fallu du temps. Trois jours, peut-être quatre, passés à suivre l'homme aperçu à la terrasse. Attendre qu'il apparaisse, se dévoile. Les journées chaudes avaient œuvré en ma faveur ; il était souvent sorti déjeuner, accompagné de collègues. L'occasion de saisir de nouvelles nuances. J'avais marché dans ses pas. Il agissait différemment, s'adaptait à la compagnie qui l'entourait, rejouait ses gestes, et ainsi, trompait ma clairvoyance. Il m'avait fallu du temps pour forcer sa complexité, transpercer les couches qui se dédoublaient, s'intriquaient, se dérobaient. Il avait un long vécu, l'expérience avait effacé sa pureté, enfoui son cœur identitaire très profondément. Minuscule étincelle, la vie l'avait réduite à une infime vapeur suspendue dans des chimères théâtrales, des hyperboles reproductives de convenances sociales qui l'étouffaient. Je le percevais dans ses yeux qui reflétaient ses envies de liberté, ses lèvres qui se fendaient en un sourire léger et sa manie de bouger sa jambe sans arrêt. Il émanait de lui des dissemblances tonales qui rendraient sa révélation céleste.

Dans mon atelier, mes mains tremblaient, mes doigts noués par mon désir ne pouvaient plus bouger. Je n'étais plus, j'étais tout entière ailleurs, disparue le long d'un fil, dans le souvenir de son cœur primaire. Fluidité. Sa vérité m'avait absorbée. Son corps et son âme étaient des pigments purs. Une saturation de gouaches inondant l'espace. Nulle trace du blanc de lin.

J'étais parvenue au dévoilement de son centre intime, des mouvements qui l'habitaient. J'observai la toile. Partout de la couleur. Les impressions immatérielles, vestiges diffus de son parcours, des courbes, des brisures, des croisements, des lignes, une silhouette. Ses stigmates retenus par le vide, où le tableau finissait. Encadré dans cet espace d'exactitudes, il était là.

Son cœur identitaire, son chœur chromatique.

Le vent caressait mes cheveux. Il était tard, très tard, les rues se vidaient, mais la rumeur de la ville demeurait en fond sonore. Bruit des voitures, échos des klaxons auxquels se mêlaient mes pas pressés. Au feu rouge, j'examinai un cycliste détachant laborieusement le câble antivol de son vélo sur le trottoir d'en face. Son air concentré, son visage pris dans son application ne manifestait nulle impatience. Il paraissait s'amuser de sa maladresse, alors une étrange sensation me saisit. Le sentiment d'un regard sur moi, sur ma vie entière, électrisa mon corps soudainement envahi de picotements. Instinctivement, j'abandonnai sa vue, l'impression demeura, figea toute autre pensée. Un regard pesait sur moi, je me retournai, sans parvenir à trouver quelqu'un. J'étais seule. La rue était déserte, le cycliste enjambait son vélo puis roula. Le feu passa au vert, je traversai et j'entrai rapidement dans le dépanneur, un des rares situé dans cette partie ancestrale de la ville. Je ressortais quelques minutes plus tard, une carte d'anniversaire enfermée dans mon sac sur laquelle je viendrais apposer quelques phrases personnelles. L'impression d'être observée s'était évanouie.

Bercée. Les paroles de l'itinérant tournaient en boucle dans ma tête. Ma matière grise devenait saumâtre, diluée par quelques mots s'imprégnant à la manière d'une comptine enfantine, inaltérable. Incessants refrains, immémoriale ritournelle suspendue hors du temps. Mes parents ? Mes parents ! S'ils existaient aujourd'hui, ce n'était que pour me permettre de m'éloigner un peu plus d'eux. Ils avaient voulu me définir, me construire en imprimant des mots sur mon être. Nom propre féminin, adjectifs, verbes, attributs du sujet. Sujet. Sujet, j'avais tenté d'être. J'avais refusé leurs choix, j'avais échoué. Je m'étais soustraite à eux, à moi. Moins, de moins en moins, qui devient-on ? Peut-on finir par advenir quand on est une différence ? Petit à petit, le zéro s'approchait. Passerais-je au-delà, dans le négatif ? Ou alors, n'en étais-je pas sortie, lorsque je m'étais extraite de *La Caverne* ?

Pourtant, je ne pouvais consentir à un retour. Telle une courbe du diable, fermée sur elle-même, je m'étais délestée de leurs attaches. Ils ne pouvaient m'atteindre. Qu'auraient-ils pu me prodiguer, qu'ils n'avaient pas déjà tenté ? Je ne pouvais entrer dans aucun calcul de mon père, ce maître des chiffres. J'étais une équation sans solution. Il ne pouvait appliquer sur moi aucune formule. Et ma mère ? Toujours bien pensante, toujours volontaire pour transmettre son savoir. Je n'étais pas son élève, j'étais une parabole, je m'envolais, je retombais, évitant les pièges de son système restrictif.

Rien, rien ne pouvait avoir suffisamment de poids pour me contraindre à y retourner, à réintégrer les rangs, leur vision rigide. Je n'étais plus une enfant. Résister encore malgré l'épuisement.

Mon pied buta contre le trottoir, je sortis de cette mélodie. Mon regard attrapa une affichette rose fluo. Demande aide-vendeuse. S'adresser au comptoir. La vitrine exposait des vêtements noirs gothiques, des tendances Steampunk. Se fondre dans le décor un moment, se camoufler, possible.

Perruque courte, brune lissée. Je franchis la porte du magasin. Une vague sonore déferla sur moi. Du métal grondait dans les enceintes suspendues au-dessus des rayons. La musique produisit son effet, détendit mes nerfs.

Je marchai de nouveau à vive allure. Je trébuchai soudainement. Le talon de mon soulier droit cassa net, pris dans l'interstice entre deux pierres. Mon cœur venait de manquer un battement. Je me dirigeai fébrile vers le premier banc, quelques mètres plus loin. Je m'assis à côté d'une silhouette massive qui n'émit aucune réaction. J'ôtai mon escarpin et finis de séparer l'aiguille du reste de la chaussure. Le tissu se déchira. J'avalai ma salive, déglutis une seconde fois. Que faisait-il là ? Le regard fixé sur mes gestes, je murmurai.

« Monsieur Humpty, pourquoi nous rencontrons-nous ?

- Nayan, commença-t-il en se retournant vers moi. N'ayez aucune inquiétude, je ne suis qu'un vieux monsieur qui prête assistance à une jeune femme. Permettez, ajouta-t-il en se penchant et me délestant de ma seconde chaussure. Ne soyez pas si suspicieuse. Il n'y a que des touristes.

- C'est vous qui avez établi cette règle. Pourquoi prendre un risque ?

- Nayan, cinq mois sans aucune nouvelle, c'est un peu long, même pour quelqu'un d'aussi patient que moi. Et puis enfin, ce message. Comment se porte mon investissement ?

- Je vais bien. Tout se passe pour le mieux. Comme je vous l'expliquais, je les ai convaincus d'une amélioration substantielle du logiciel.

- Hum, hum, dit-il en retournant le talon dans sa main. Concernant les délais, je dois vous aviser que les échéances ont changé. Nous devons faire vite, pour mes clients, pour nos projets Nayan.

- Je suis tout aussi pressée que vous d'en terminer.

- Un mois, pas plus.

- C'est un peu court.

- Le temps ne joue pas en notre faveur, je le crains. Un mois.

- Un mois, j'y parviendrai.

- Bien. J'aime la facilité avec laquelle nous nous entendons. »

Il me regarda, brisa le second talon et me tendit ma chaussure.

« Et voilà, ajouta-t-il avec un sourire. Portez-vous bien, Nayan, et n'oubliez pas, il ne doit rien rester entre leurs mains. »

Je me levai. Replaçai ce qui était autrefois une paire d'escarpins beiges à deux cents dollars à mes pieds. Je repris ma route, hagarde. La facilité avec laquelle il s'était trouvé sur mon

chemin me contrariait. Comment avait-il fait ? M'observait-il ? N'avait-il plus confiance en moi ? Je ne le décevrais pas, je volerais Janus dans les temps.

Des chants d'oiseaux stridents en provenance de l'arbre voisin me perturbèrent, interrompirent le fil de ma pensée. Voilà pourquoi je désertai la terrasse, même avec la chaleur, impossible d'y rester concentrée.

Je rejoignis mon appartement, partagée entre l'idée du vol qui martelait mon cerveau et la suspicion. Comment Humpty avait-il su où me trouver? Avait-il étudié le chemin que j'empruntais pour rentrer chez moi?

« Cette fin de semaine ! Tu en es sûr ?

- Si je te le dis. Vérifie par toi-même sur la page du Centre des sciences.
- Mince, nous lui avons promis.
- Je le sais bien. C'est toi qui lui en avais parlé. Si tu as trop de travail, je l'emmènerai seul. Elle finira par comprendre, tu sais.
- Non, non, certainement pas. Je ne peux pas passer à côté. C'est important.
- Ce n'est qu'une exposition. Tu auras d'autres occasions. Ne t'angoisse pas comme ça.
- Non, il le faut. Je ne vais pas me défilier.
- Seras-tu là ? Seras-tu vraiment là ? Elle ne pourra se contenter d'un simple corps, tu en as conscience.
- Je le sais parfaitement. Demain, nous irons. »

De retour au parc. La nuit dernière m'avait ébranlée. Mes forces presque entièrement consumées par sa représentation s'étiolaient. Assise, j'attendais une rencontre, une nouvelle teinte pour m'emplir. Des enfants de tous âges, du nourrisson de quelques semaines aux adolescents qui tentaient de faire entrer leur corps trop grand dans les jeux minuscules, m'entouraient. Je les évitais tous. Depuis longtemps, je m'étais détournée d'eux. Trop de blancheur, trop de vide, trop de brillance.

Assise, j'attendais une nouvelle rencontre pour m'emplir d'une nouvelle teinte. Je m'étais détournée de la candeur des jeunes enfants, de leur pureté qui pâlisait avec l'âge. J'évitais leurs yeux qui déniaient la faculté de me capter malgré moi. Seuls leurs parents proposaient un lacis interne que je parcourais jusqu'à remonter à la source de ce qui avait fait d'eux des sujets. Une femme attira mon regard. Elle ne bougeait pas, lisait, respirait à peine. Statue moderne fragile ? Il émanait d'elle une pulsation qui s'affaiblissait en un frémissement pour renaître de nouveau, forte et belle. Je l'entendais, la voyais, onde brumeuse, je vibrais avec elle. Le chemin promettait l'ivresse d'une folle traversée. La couleur apparaîtrait, divine. Je voyageais déjà en elle, entièrement emportée. Transe lucide qui me dévoilerait sa réalité intime. Translucide, j'allais me parer de ses reflets.

« Vous êtes artiste, n'est-ce pas ? »

Le feu passa au vert. Elle me tenait la main, comptait jusqu'à trois et s'élançait, ses pieds décollaient alors du sol. Nous devions la supporter, l'emmener toujours plus haut. Pour que son rire cristallin retentisse encore, à jamais m'enivre. Le rire d'un enfant est le plus beau son au monde.

Malgré moi, une résonance étourdit l'instant.

« Vous êtes artiste n'est-ce pas ? »

« Regarde ! Regarde ! J'ai un gros ventre et des jambes toutes petites. Et papa, on dirait un spaghetti.

- Oui, tu es vraiment drôle comme ça.
- Allez, on change. À ton tour maman. Tu vas devenir énorme, gonflée. Tu ressembles à une pomme. Une grosse pomme verte, rit-elle. »

Elle courut jusqu'à l'installation suivante, une anamorphose. Ma bourrasque m'enlevait, me transportait dans son sillage. Je n'avais d'autre choix que de la suivre.

« Je ne comprends pas. C'est quoi ?

- C'est parce que tu n'es pas placée au bon endroit. Tu dois mettre tes pieds sur le point rouge. Viens. Maintenant, observe.
- Un tigre, c'est un tigre. Et si je marche par là, il disparaît.
- Oui, tout est une question de perspectives.
- C'est super, les perspectives.
- Oui, surtout dans ta bouche. Perspective, ma chérie.
- Oh, il y a un dragon qui nous regarde. Partout où je vais, il me regarde. Même pas peur, je vais te capturer. Tu seras ami avec Philibert et monsieur Pois, cria-t-elle en chargeant en direction de l'animal fantastique.
- Et tu aurais voulu que je manque ça !
- Non, certainement pas. Je craignais simplement que tu ne puisses te désencrer pour parvenir jusqu'à cette joie. »

- « Vous êtes artiste, n'est-ce pas ? Mademoiselle ? Vous vous sentez bien ? »

Je sortis de mon état de transe. Retour, je réintégrai mon corps pour mouvoir ma tête, l'incliner vers la gauche d'où parvenaient les mots. On venait de s'adresser à moi. Moi ?

« Je m'excuse, je n'avais pas l'intention de vous déranger. Votre silence m'a inquiétée.

- Je vais... bien.

- Alors, vous êtes artiste.

- Je ne sais pas. Je peins si c'est ce que vous voulez dire.

- J'en étais sûre. Qu'est-ce que vos yeux perçoivent qui demeure étranger aux miens ? »

La boîte en carton pesait lourdement sur mes bras. J'abattis le cutter sur le ruban adhésif. Le ventre productif laissa ses enfants, clones industriels, se gonfler de l'air ambiant. Tous identiques, tous manufacturés, tous à bas prix. Je les sortis de leur emballage, non sans une certaine violence. Réceptionner, ouvrir, étiqueter, placer sur les cintres, telle avait été définie ma tâche. Je l'avais acceptée. Je serais payée pour cela, onze dollars cinquante de l'heure. Quelques heures par semaine à faire partie de ce monde, à m'accrocher à la vie. La patronne me hêla. Sa voix concurrença un solo de guitare électrique.

« Kitty ? Kitty, viens voir. »

Noir sur noir, je défilais entre les rangées sans que je puisse me fondre dans ce paysage. Décor auquel je tentais de coller, en vain. Me revinrent en tête les images que distribuait mon institutrice dans mon enfance. Le jeu consistait à chercher l'intrus. Un animal se cachait dans l'illustration, parfaitement dissimulé. Forme, couleur, rien ne lui appartenait en particulier. Intégré, il faisait partie du tout. Il était le tout, bien à sa place. Moi, j'avais refusé l'image qui m'était désignée. Depuis, j'errais, incapable de me fixer seule, heurtée par le flot des attentes sociales, des désirs des autres, qui me renversait dès que je tentais de prendre pied. Je ne pouvais vivre par moi-même... Je ressemblais à la poupée que j'avais enfermée dans une boîte. Celle qui ne possédait plus aucun vêtement et que je tenais précieusement cachée sous mon lit, enfant. Celle dont il aurait fallu que je me départisse, mais que j'avais préféré conserver à l'abri de leur regard.

« Est-ce qu'aujourd'hui vous allez m'expliquer ?

- Je ne sais pas quoi... vous dire.

- Je suis heureuse de vous retrouver. Notre rencontre m'a fait très plaisir. J'aime l'imprévu, les belles surprises. Vous en êtes une. Votre regard, celui que vous aviez hier, je le connais. Je veux dire, je l'ai déjà aperçu, une fois chez un artiste peintre. Totalement fascinant la manière dont il structurait ses œuvres. La curiosité est ma plus grande qualité et mon plus gros défaut. Alors, allez-vous la satisfaire et enfin m'expliquer ?

- Je n'ai pas l'habitude, je ne sais pas si vous allez comprendre.

- Vous peignez des portraits. C'est pour cela que vous fixiez cette femme.

- Non, pas des portraits, pas comme vous l'entendez. Je transpose en couleurs, formes et matières le cœur des gens. Ce qu'ils sont au plus profond d'eux-mêmes. Leur identité, la vraie, dépouillée de toute fiction.

- Il y en a un ? Je veux dire un cœur, un centre. Je l'ignorais. J'ai toujours pensé que l'humain n'était composé que de mouvements.

- Oui, du mouvement et de nombreux chemins. Tout un paysage à franchir pour... accéder à ce centre. Sans se perdre, il faut ne jamais avoir été... »

Mon esprit tenta de se dérober à cette suite de questions qui me déstabilisait. J'étais incapable de faire corps avec le langage. Je vacillai sans toutefois m'effondrer de l'intérieur.

Je la fixai d'un regard las. Elle venait de consulter sa montre. Je crois, oui.

« Vous paraissez soudainement fatiguée. Je vous laisse, de toute manière je dois filer, sinon je vais être en retard. J'espère vous revoir. Je dois vous parler de quelqu'un, une amie... »

Son départ sonna ma retraite.

Les paroles de Humpty résonnaient dans ma tête. Elles labouraient mes pensées, motoculteur dont les pales s'enfonçaient de plus en plus profondément dans la matière, traçant des sillons à vif dans mon cerveau. J'avalai deux comprimés sans même une gorgée d'eau. Céphalée, céphalée de tension sans doute. Je devais disposer au plus vite du temps qui m'était imparti. Extraire de mes collègues l'énergie cérébrale nécessaire pour achever Janus. Après ma réussite de l'autre jour, ils n'écouteront que ma voix. Je leur dicterai leur conduite, la vitesse de leur pas. Un mois, j'y parviendrais. Un mois, tout serait terminé. J'ouvris le tiroir dans lequel était entreposé le disque dur contenant l'un des virus créés par Annie, l'étudiante en informatique. Aujourd'hui, je glisserais le fichier malveillant dans les sauvegardes hebdomadaires que Saul et Sam effectuaient. Il patienterait, tranquillement dissimulé, jusqu'à l'heure venue.

Rassérénée, je tirai ma tenue de sport d'un second tiroir.

Je pris le chemin de béton qui serpentait entre les arbustes, si étroit qu'une seule personne pouvait circuler. Je débouchai plus loin, à la lisière de bosquets en fleurs. La température était idéale, seize degrés, j'accélérai. Je dépassai une rangée de bancs installés face à l'étang. Un homme en costume cravate, barbe taillée, cheveux courts blonds, lisait un journal. Il tenait fermement son cellulaire d'une main. Dans son attitude faussement décontractée, sa nervosité était palpable. Les veines de son cou saillaient. Je n'aurais su dire comment, mais j'avais la conviction qu'il menait un double jeu. Qu'il n'était pas tout à fait lui-même, assis sur ce banc-là. Je sentis son regard se poser sur moi, me suivre, aiguisant mon malaise. Se pouvait-il que ce fût le sien, ce regard que j'avais senti l'autre soir ?

Je choisis de prendre à gauche pour m'éloigner, évitant du même coup des corps sombres, affaissés, ronflant, qui ne s'éveilleraient que plus tard, quand le soleil serait plus ardent, ou peut-être jamais. Le temps était-il venu ? Une masse prenait forme, s'étirait pour devenir une silhouette, toujours aussi grise. Debout, elle regardait maintenant le parc. Un sans-abri.

« Kitty, j'ai besoin que tu m'aides. On va refaire la vitrine, placer les derniers modèles. Cette fin de semaine c'est la méga vente de trottoir. Ça doit en jeter. »

Au moins, la musique serait bonne, dans ces rues bondées de badauds, ouvrant grand leurs yeux jusqu'à ce que leurs rétines deviennent opaques, saturées d'images. Jusqu'à ce qu'ils oublient leurs rêves pour se dissoudre dans ceux que la société tient prêts à leur disposition.

« Kitty, tiens, prends celui-là. »

Je m'exécutai. Sous ses airs rudes, sa douceur transparaisait. Elle m'avait prise sous sa coupe, je m'étais laissée faire. Brune, percée de toutes parts, peau effacée, couverte de tatouages. Sa vie, son parcours, la patronne les étalait à la vue de tous. Ses difficultés, ses conneries, ses erreurs, son passé ne lui faisaient pas peur. Son avenir non plus.

« Dès qu'on a fini ça, on ferme. Je t'offre une bière pour fêter ta première job. Tu le mérites, tu te donnes.

- Merci.

- Je vais te faire connaître des gens, de bonnes personnes. Tu as besoin de t'ouvrir. Avec moi et mes amis, tu ne crains rien. Si la vie c'est parfois de la merde, il faut vivre quand même. Alors, autant essayer d'en profiter.

- Ouais, sans doute. C'est juste que je sais pas comment.

- Tu te poses trop de questions. »

Maintenant, une masse prenait forme, s'étirait pour devenir une silhouette, toujours aussi grise. Celle d'un homme, debout, qui observait le parc. Un sans-abri.

Il ramassa un sac qu'il avait laissé choir. Il se mit en marche, robot aux batteries usées, au corps rouillé. Ses yeux vitreux, avides de contact humain se posaient sur chaque visage, semblant absorber leurs traits comme un papier buvard se gorge d'encre. Il venait dans ma direction, semblait me faire des signes. Je ne pouvais supporter sa dégaine, son regard sur ma peau, je bifurquai.

Les petits cubes spongieux finissaient de cuire à l'étouffée dans la sauteuse. Une ratatouille, seule façon de lui faire manger des légumes. 19 heures, ils allaient rentrer de leur promenade. Pourvu qu'ils parviennent à la maison avant l'orage qui menaçait d'éclater. Les premiers éclairs striaient déjà le ciel, le découpant en fines parcelles. Nous dînâmes rapidement. Je l'aiderais à prendre sa douche, puis vite la mettre au lit. Son sac suspendu attendait le signal du départ. Le lendemain, il serait rempli de son déjeuner. Le zoo de Granby, elle allait adorer. Un second sac, moins volumineux que sa coccinelle, servirait de coffre aux trésors. Elle y déposerait ses trouvailles, petits cailloux, morceaux de bois, feuilles, qui s'additionneraient à sa collection. Imaginer la vie à travers ses yeux. Des mots vinrent se superposer à mes pensées.

Évasion

Inspiration

Création

Parfums

Saveurs

Plus tard. Plus tard, je pourrais faire corps avec eux. Beaucoup plus tard, dans un ailleurs temporel.

Une odeur de grillé me ramena à ma tâche.

Le soleil brûlait ma chair qui risquait de virer au rouge. L'été avant l'heure. Je choisis une place à l'ombre, dans un coin de la terrasse de la brasserie. Elle avait tenu parole. Il lui avait suffi de quelques minutes au téléphone pour que nous soyons entourés de cinq de ses amis. Eux aussi, tatoués, habillés à l'effigie de groupes de métal ou de hardcore. Souriants, décontractés et bizarrement sereins. Leur attitude contrariait l'horreur sur leur t-shirt. Ils buvaient tous une pinte de bière en riant, se charriant les uns les autres. Elle m'avait présentée à eux. Comme promis, ils m'avaient accueillie dans leur bande avec bienveillance. Comme une bouée je pouvais m'accrocher à eux pour reprendre mon souffle. Ainsi, je pourrais surnager, m'extraire de la noirceur et enfin prendre pied.

Le rivage peut-il être le début du chemin ?

Je levai les yeux, la télévision attira mon regard. Le téléjournal montrait des bombardements au Moyen-Orient, des massacres, des gens qui ne pouvaient supporter aucune différence, de couleur, de religion, de nationalité. S'inscrire dans ces sociétés avait-il un sens ? Accepter l'héritage mondial c'était aussi faire avec cette puissance dévastatrice. Résister, sombrer, ouvrir une voie qui me serait propre. En avais-je la force ? Tout choix restait impossible, car chacun me ramenait à prendre position face à cette réalité, à la reconnaître. Je ne pouvais. Je sentis mon pouls s'accélérer, des gouttes se formèrent à la racine de mes cheveux pris sous ma perruque noire. Mon estomac se noua, la nausée me tirailla. La serveuse attrapa la télécommande, changea de chaîne pour trouver une émission sportive. Trop tard, le dégoût m'avait envahie, je tremblais.

La première bouchée me soulagea. Pain, jambon, beurre, salade, vinaigrette. Ce que je pouvais avoir faim ! La pluie orageuse avait battu les vitres toute la matinée, composant une mélodie vivifiante. Une poésie primitive. L'odeur de la terre détrempée, s'insinuant par une fenêtre entrouverte, emplissait la pièce. Les sons, les parfums, accentuaient l'effet de plongée au cœur de la fiction qui restait toujours à apprivoiser. J'oubliai tout pendant des heures, je patientais, tendais l'oreille jusqu'à entendre un petit quelque chose. Ce matin, les murmures étaient devenus distincts, j'avais progressé à vive allure. Le blanc de la page s'était noirci, les heures avaient défilé. Mon esprit s'était dissocié de mon corps, au point de ne plus ressentir les besoins élémentaires comme celui de manger.

Un dernier signe de la main, des sourires échangés. Je les reverrais sans doute, si je le voulais. J'avais tenu bon. Le soleil se couchait sur la ville. La tentation de retourner à *la Caverne* me tirait. Trop tôt. Trop tard. Ils m'avaient donné consistance, je m'étais mêlée à eux, j'avançais.

Direction canal Lachine. Je me fiais à un itinéraire tracé sur une carte. Longeant les tours vitrées, j'accélérai le pas. Ne pas changer de parcours. Je marchais enfin dans une direction. Il suffisait d'un instant de doute pour replonger et boire la tasse. Dans mon élan, je percutai un jeune homme qui sortait d'une des tours. Il était grand, brun, portait une blouse jaune sur laquelle était accroché un badge. Lorsque son regard tomba sur moi, il ne put contenir une expression troublée, ses yeux s'écarquillèrent. Il me dévisagea, sa bouche s'ouvrit sans émettre un son. On aurait dit que la foudre venait de s'abattre sur lui.

Je lus son nom, Perceval, n'était-il pas censé être un chevalier, sans peur, sans reproches ? Pourtant je me sentais jugée. Société de marde.

« Veuillez m'excuser, balbutia-t-il, tout est de ma faute. »

Puis, il baissa les yeux et le cœur haletant, me contourna, évitant tout contact. On ne touche pas à un spectre.

Laissée en plan, j'étais sonnée. Je peinais à respirer. Gens de marde. Avancer, encore. Suivre la ligne du trottoir, yeux rivés au sol. Gris-blanc-béton. Gars de marde. Trous, cailloux. Gars de marde. Pourquoi n'était-il pas tolérant, bienveillant, fallait-il posséder une certaine folie pour cela ? Devenir un fantôme du monde ?

Gars de marde. Gars de marde ? Le doute m'envahit. Je m'arrêtai. Malgré son expression une douceur émanait de lui. Ce type, Perceval, il connaissait l'empathie, soudainement j'en étais convaincue. Comment ?

Je le fixai encore, toujours. Sans pouvoir pénétrer cette lave épaisse et visqueuse que formait son être. Il possédait tout. Sous sa transparence se cachaient des constructions internes inachevées, des voies sans issue, des recoins noirs, des chemins escarpés, des coulées asséchées, des torrents de roches en fusion. Des couches et des couches de choix, de nuances qui, sans cohérence, se mêlaient pour contrecarrer la blancheur de sa peau. Je persistais encore, pourtant quelque chose clochait ; était-ce moi ? Cheveux courts et blonds, costume cravate, barbe taillée, il lisait le journal, son cellulaire en main. D'apparence décontractée. Une agitation intime l'ébranlait. L'explosion guettait, gonflait sa chair, fissurait l'absence. Il dissimulait un secret. Je voulais m'emplir de la couleur de son mystère. Percer le cœur même de sa couleur. Inventer une nouvelle teinte. Impossible. Comme s'il avait possédé la capacité de me déjouer. Je m'engluais. Je ne distinguais nulle piste. Nul éclat. Je n'avais pas échoué, puisque quelque chose en lui m'était connu. Anthracite, noir de jais, en dessous, un cœur brûlant de rouge dantesque battait. Et puis ? Je plongerais dans les bas-fonds de son identité. Être invisible ne suffisait pas. Devenir le vent, la terre qui gronde. Basalte. Silice. Éléments primaires, couleurs primaires. Me liquéfier, me diluer.

Il se leva, ses yeux effleurèrent mon corps liquide. Je bouillais. Puis, je perçus une chaleur diffuse toute proche. Cette femme. Je l'attendais ?

« Bonjour Marie-Rose. »

Combien de temps s'écoula avant que je puisse lui répondre ? Combien de temps ne serait-ce que pour parvenir à un mouvement de tête ? Ma tête ?

« Je vois que vous avez commencé un nouveau projet. Vous vous souvenez de moi ? dit-elle devant mon air absent.

- Oui.

- Bien ! J'ai quelque chose à vous proposer. Rencontrer Martha. Elle travaille au sein d'une organisation, coordonne des expositions de jeunes talents. Vous n'avez jamais exposé vos toiles, n'est-ce pas ?

- Non.

- Le souhaitez-vous ? Je veux dire, partager votre vision. Avec mon amie ? Avec moi ?

- Vous n'avez jamais rien vu. »

Je clignai des yeux, saisis mon cellulaire, entrai dans l'application et abaissai les stores électriques. Les rayons du soleil ricochaient dans le salon, malgré les nuages qui s'amoncelaient. L'orage viendrait, aujourd'hui. Je me dirigeai vers la cuisine pour me débarrasser d'un trognon de pomme. Sur la console de l'entrée, la vue du vide-poche m'arrêta. J'observai l'objet, muette, sans bouger. Il avait été déplacé. Plus à droite d'au moins vingt centimètres. Je tournai sur moi-même. Lentement, je parcourus la pièce des yeux. Un coussin était au pied du canapé. Ce ne pouvait être moi. Rien d'autre ne paraissait contrarier l'harmonie immaculée et millimétrée de mon appartement. Pourtant, une étrange impression m'envahit. J'inspirai à fond. Ne pas perdre le contrôle. Pas si près du but. Une légère odeur acide vint piquer mes narines. Il flottait dans la pièce un effluve irritant. Inhabituel.

Abondamment, sous l'eau. Laver mes mains avec le dissolvant, petit à petit faire disparaître le liquide orangé.

Sans cette inhalation profonde, je n'aurais pu la détecter. Seul mon cerveau fonctionnait à plein régime. J'avais ouvert les fenêtres la veille afin de renouveler l'air ambiant. L'odeur pouvait-elle provenir de l'extérieur ? Relents de cuisine indienne, gorgée d'épices d'un voisin qui logeait au premier étage ? Autre chose peut-être ? Humpty pouvait-il être entré ? Quelqu'un d'autre ?

Je reniflais encore, emplissais mes poumons. Je ne pus reconnaître exactement le parfum. Lentement, j'exécutai un tour complet vers la droite, avant de reprendre ma routine. Ne pas devenir paranoïaque, pas maintenant. Je ne pouvais laisser un accès de méfiance briser mes certitudes, emporter la rectitude dans des arabesques abracadabrantes. Je redoublerais de prudence. Je scruterais chaque détail. Je saisis le bol d'argile vernie et le déposai à la place qui avait toujours été la sienne. L'odeur envahissait désormais mon corps en entier.

Faire disparaître l'épaisseur. Faire disparaître le liquide orangé épaissi, séché. Frotter mes mains. Rendre la perfection à ces doigts d'une clairvoyance souveraine, qui ne pouvaient accueillir qu'une seule parure, la beauté du mensonge.

Saturé. Mon cerveau n'en pouvait plus. Toute tentative supplémentaire serait vaine. Je pris une douche chaude afin de délasser mes muscles figés d'avoir tenu trop longtemps la position assise. Je me brossai les dents. La lumière du néon s'abattait sur moi, accentuait mes cernes, me donnant l'allure d'un panda grotesque de minceur. Je m'étirai, regardai les quelques pots de crèmes qu'il m'avait offerts. À quoi bon, ce n'était pas cela qui ferait une différence ! Le sommeil, faire descendre la pression, demeurerait la meilleure solution. Me mettre au yoga peut-être, ou à la méditation, aiderait. J'abaissai l'interrupteur. Noir.

Mon corps connaissait le chemin par cœur. Au dixième pas, tourner à droite. Doucement, j'appuyai sur la poignée, poussai. La porte émit un léger grincement qui ressemblait davantage à un couinement. Lui dire de graisser les gonds. Le corps de ma petite était enfoui sous les couvertures. Seuls une bouche, un nez, deux paupières et quelques mèches blondes s'échappaient de cet océan de tissu douillet. Vagues rassurantes. Elle, si belle. J'aurais pu rester des heures à respirer le parfum de son sommeil, à la contempler. Il fallait s'arracher à cet état de flottement. Je refermai la porte. Un frisson me parcourut. L'humidité avait gagné la maison. La température avait chuté. Un corps contre le mien pour me réchauffer et apaiser la fragilité qui m'habiterait encore quelques mois. Mon mari se retourna lorsque j'apposai mes mains froides sur son dos. Il me prit dans ses bras.

« Saul, peux-tu me montrer les résultats des volontaires venus hier. Je dois enregistrer les trois derniers profils pour nos archives », dis-je en entrant dans le labo.

Je m'approchai de mon collègue, en discussion avec Sam. Perceval se tenait en retrait muet, visiblement affecté.

« Y a-t-il un problème ? » demandai-je, craignant que la fiabilité du logiciel puisse défaillir alors que j'étais si près du but. Mon regard embrassa chacun d'entre eux tour à tour. Percy détourna les yeux pour fixer ses pieds.

« Non. Janus fonctionne mieux que jamais. Seulement, son évaluation est sans appel, et concernant cet homme, le résultat est déroutant. »

Saul me tendit une feuille au bas de laquelle trois petits mots s'alignaient presque innocemment : pervers narcissique sadique.

« Effectivement, ce n'est guère réjouissant pour lui, dis-je. Mais, vous saviez que cela pouvait arriver, vous m'avez même informée qu'il n'y aurait aucun changement de procédure si le cas se présentait.

- Il n'y en a pas, déclara Sam. Percy se demandait simplement si cet individu peut ignorer ce qui se cache au fond de lui, ses pulsions. Nous nous interrogions sur le délai avant que celles-ci se mettent à... disons, se libèrent.

- Est-ce si important ? Voulez-vous introduire de nouveaux paramètres au logiciel ?

- Non, non. Janus est prêt, quelques ultimes ajustements et il sera parfait grâce à toi, répondit Saul.

- Alors pourquoi cette discussion ?

- Va savoir, le plaisir, l'ennui, le besoin de se distraire un peu, rétorqua Sam en me faisant un clin d'œil. Je crois que des vacances nous feraient le plus grand bien. Et si en attendant on allait se chercher un café. C'est moi qui offre.

- Je t'accompagne, dit Saul. »

Ils quittèrent la pièce, puis Percy s'avança vers moi.

« Tu sais Nayan, ne pas tout connaître de notre personnalité est notre lot à tous, mais je ne peux m'empêcher d'avoir mal, mal pour cette personne, inconsciente des gestes qu'elle risque de poser, si fragile au fond. »

Son regard remonta vers mon visage, ses yeux scrutèrent les miens. Que cherchait-il à y lire ? Que je le comprenais ? Que je partageais son désarroi ? Je l'observai à mon tour,

maîtrisant mes traits pour rester impassible. Ses lunettes avaient glissé sur le bout de son nez. L'envie de les remettre en place me prit, puis, l'impression que quelque chose venait de m'emboutir, comme un choc sur tout le corps.

« Ça doit être la fatigue qui me fait parler ainsi, reprit-il. »

Je me ressaisis à mon tour.

« Tu devrais les rejoindre, te dégourdir les jambes te ferait du bien, en plus du café.

- Oui, je crois que je vais prendre un double expresso. »

Je portai la main à mon front alors qu'il me contournait, une nausée soudaine monta depuis mon estomac, suivie d'un étourdissement. Il remarqua mon malaise.

« Encore une migraine ?

Il me tendit une boîte de comprimés sortie de sa poche.

- Tu devrais peut-être consulter un médecin, lâcha-t-il en se mordant la lèvre avant de disparaître dans le couloir. »

Seule, je ne disposai que de quelques minutes. Les pilules attendraient. J'insérai le disque dur dans le terminal et cliquai sur envoi.

Le fleuve écumait une mousse blanche organique. Nul bateau à l'horizon. J'avais résisté, supporté le poids de mon existence, je m'étais extraite. Je respirai calmement. « La vie c'est de la marde, mais il faut bien vivre. » Je voulais vivre. Je venais de m'en faire la démonstration. Peut-être finirais-je par la trouver, cette place. On ne peut passer sa vie à dériver. On termine toujours rejetée quelque part. J'avais marché sur ce rivage doré de la couleur des autres. La patronne, son cercle, une bouée.

Mon cuir chevelu me démangeait. Je grattai. Une longue mèche blonde tomba sur mes épaules. Je remis le postiche sur mon crâne. Je le laverais, c'était nécessaire. J'ôterais la poussière du monde qui le recouvrait.

Il était tard, elle attendait, je le sentais. Je ne pouvais la faire patienter. Elle était forte, plus forte que moi. Elle m'aidait, je devais la laisser venir.

Je me levai et partis.

Tout comme moi, elles étaient venues au rendez-vous. Je les apercevais, plus loin, assises sur un banc. La femme du parc et son amie qui travaillait dans le milieu des arts. Après un instant d'hésitation, je les rejoignis.

« Bonjour, ravie que vous soyez venue, murmura celle que je connaissais.

Les mots chuchotés ressemblaient à des douceurs consenties au chevet d'une enfant malade pour lui redonner des forces. Ma source n'était pas sonore. Ma source était le monde, l'autre. La vue, surtout la vue. Je posai le regard sur elle. Attirance, vouloir saisir l'insondable mystère de sa vie.

- Je vous présente mon amie Martha...

- Enchantée.

- Je suis très intriguée, déclara cette dernière. Sophie a tenté de m'expliquer votre travail. J'avoue que rien ne vaut un exemple. Disposez-vous de quelques photos ? Je peux m'en contenter dans un premier temps.

Je lui tendis des clichés tirés pour l'occasion. Pourquoi l'avais-je fait ? Je ne comprenais pas moi-même.

- Magnifique. Quelles sont les dimensions des toiles ?

- La taille du cœur. Ça dépend des profondeurs de chacun, des chemins qui y mènent.

- Oui naturellement, je comprends. Pourrais-je voir les toiles ? Je voudrais évaluer l'effet.

Envisager les réactions d'un public.

- Les voir ?

- Pouvons-nous nous rendre à votre atelier maintenant ? »

Un éclair,

le désir de renouer avec des âmes.

Pouvait-il exister des êtres non corrompus, capables de me protéger ?

Martha déambulait depuis plusieurs minutes dans mon espace restreint, décrochant mes toiles. Elle les observait à la lumière, les approchant de la fenêtre, rétrécissant ses yeux pour percer le mystère. Voir.

Voir.

Voir l'intérieur, je le souhaitais. Au lieu de cela, je me sentais soudainement aspirée en moi-même. Le temps s'effaçait. La menace était grande. Mes yeux ne pouvaient contempler le noir en cet instant.

Voir, cette femme me donner une existence sociale. Braquer mon regard sur elle. Mes yeux fixèrent mes pensées.

Elle me parlait.

« Dire que vous n'avez jamais exposé vos œuvres. Comment se fait-il que personne n'ait remarqué votre talent ? C'est incroyable ! Puis-je vous poser une question ?

- Oui, demandez.

- Avez-vous déjà peint le vôtre ? »

UNE AUTRE MOI

Elle courait dans le parc. Les orages de ces derniers jours s'en étaient allés, laissant derrière eux une fraîcheur vivifiante. Tension infernale adoucie par une brise printanière salutaire. Les chairs apaisées se relâchaient, libérant l'esprit, lui prodiguant un nouvel élan. Elle avait grimpé sur une balançoire avec difficulté. S'extraire était un défi. Le sol creusé par les nombreux passages de pieds formait une cuvette en dessous du jeu. Ses jambes pendantes appréhendaient le vide. Il fallait lui fournir une impulsion, emporter la fixité dans un mouvement auquel elle donnerait de plus en plus d'ampleur, jusqu'à ce que son rire d'enfant se colore d'une peur délicieuse. Qu'il retentisse et qu'elle se laisse alors bercer. Qu'elle parsème ma vie de milliers d'éclats de beauté sonores. Plus que les mots, un accord divin.

« Allez ! Allez ! Pousse, s'il te plaît. Regarde, je vais faire comme tu m'as appris.

- D'accord, montre-moi. Tire bien sur tes jambes. Tu es prête. Vas-y. »

Concentrée à l'effort, les yeux plissés, les mains crispées sur les cordes, elle me ressemblait.

« Tu as vu. Youpi ! Je vais super haut dans le ciel.

- Oui, c'est magique.

- Dis maman, on pourrait se promener ici tous les jours. C'est bientôt les vacances. On va partir aussi, hein. En Gaspésie, pas vrai ?

- Oui, nous irons. Nous n'avons pas fixé de date. Nous irons, mais pas tout de suite. »

Partir, revenir. Rythme incessant des allers-retours entre mes deux mondes.

« J'ai encore du travail. Tu viendras jouer au parc avec papa. Tu lui montreras tes progrès. »

Ses mots résonnaient dans ma tête. Ne finissaient plus de tourner, de refluer, de s'abattre chaque fois que j'essayais de me soustraire à leur impact. Spirale ininterrompue qui m'emportait. Les effets de langage ne m'étaient pas familiers. Seule la voix chromatique donnait du sens où toute autre échouait et parvenait à éclairer l'abîme de l'être. Ses mots résonnaient dans ma tête.

Vertige.

Pouvaient-ils être porteurs d'une vérité ? Les mots résonnaient dans ma tête.

Vertige.

Je devinais sans me l'avouer. Je maintenais mes propres vérités cachées. Le langage jouait-il un rôle ? Les mots résonnaient dans ma tête, emportèrent cet espace.

Plus que quelques semaines au maximum pour satisfaire les délais. Ma fille devrait se passer de moi. Elle pleurerait peut-être, sans doute. Mon cœur se serra. Bientôt, tout serait fini. Une fois le travail achevé je pourrais revenir. Malgré tout, je devais veiller sur elle. Elle, elles. Je devais surveiller leur évolution. Rester concentrée, solitaire, pour tracer leurs routes. Avancer au seul rythme de leurs pas, plus que jamais. Elle était mon centre de gravité, et pourtant j'oscillais dans un mouvement de va-et-vient de plus en plus large. Je devais me désarrimer, me jeter à l'eau et m'immerger entièrement. Partir. Me résoudre à la laisser pour mieux la retrouver. Elle le savait, ce n'était pas la première fois. Pouvait-elle comprendre ? Que pouvait saisir une enfant de cela ? Du détournement d'une mère. De l'abandon même momentané d'une mère pour d'autres qu'elle. Mes muscles se crispèrent. La solitude m'habitait déjà. Je désertais ma vie familiale, je mettais ce rôle en suspens. Retraite ultime dans la chambre bleue qui m'attendait à deux rues de notre condo. Le temps était venu de terminer ce livre.

Au bar une nouvelle fois. Désespérément cramponnée à mes bouées vivantes, à leurs silhouettes qui me maintenaient à la surface. Une étoile de mer flottante qu'elles emmenaient vers le rivage. Accostée. Le rire de la patronne fusa, me fit sursauter. Je souris, mon corps se souvenait, lui. Quelque part dans ma chair était inscrite la fin de mes années d'innocence qui avait donné naissance à la fille perdue. Je bus une gorgée de ma bière, tentant de savourer, distiller le plaisir dans mes veines. Mes yeux s'égarèrent, cherchaient à voir ce qui m'entourait, à connaître cette lumière crue du jour étincelant, si différente des néons de la nuit. J'apprivoisai les lieux dans un mouvement de va-et-vient. Voir. Un homme solitaire attira mon regard. Costume cravate, barbe taillée, cheveux courts blonds, cellulaire à la main, un journal soigneusement plié jouxtait son verre rempli. Ses yeux parcoururent la pièce, les corps qui l'entouraient, dont le mien. Son visage parut se crispier, je me détournai. Arrêter de broyer du noir, de penser en négatif, chercher un élan. Du coin de l'œil, je l'observais. Il se leva, se faufila entre les chaises sans bousculer personne. Il s'échappait de la foule en douceur. Les tables et les tabourets formaient les murs d'un labyrinthe duquel il savait s'extraire. Icare s'envolait ;

moi, Minotaure, je demeurais prise entre les cloisons, détenue involontaire. Il changea de direction. Son détour le menait sur ma voie. Je perçus le souffle de ses ailes sur ma peau. Il me frôla. Très près, tout près, si près. Je pus sentir l'odeur irritante et épicée de son parfum se mêler aux effluves de houblon fermenté.

Les mots retentissaient dans ma tête, s'infiltraient en moi, me poussaient à l'obsession. Je n'étais plus capable de soulever les voiles, le langage avait fait basculer mes sens. Seuls les mots dans ma tête m'attiraient. Une résonance qui s'amplifiait, gonflait mon corps de son écho. Je ne pouvais partir. Je ne pouvais bouger, je demeurais là, saisie. Seule avec six mots dans ma tête.

« Avez-vous déjà peint le vôtre ? »

J'avais eu raison. Le silence régnant dans la pièce imposait la concentration. Le double vitrage m'isolait des derniers fracas extérieurs, des piétons, des voitures, de la ville. Montréal s'endormait. Affalée sur le lit, je respirais aussi lentement que possible. En pause, je reprenais mon souffle. J'avais avalé une barquette entière de fraises, à présent j'écoutais les gargouillis de mon ventre. Je fermais les yeux. Je devais me concentrer de nouveau. Mon corps était prêt, avait intégré les rituels depuis longtemps. Mon esprit, lui, s'y refusait partiellement. Être mère changeait tout.

Elle n'avait prononcé aucun mot, ses pleurs silencieux avaient coulé sur ses joues rougies de colère. J'en étais restée muette à mon tour. Elle avait repoussé mes bras. Elle m'avait observée franchir la porte, stoïque, le regard braqué, déterminée à me voir disparaître de la maison. J'avais chancelé jusqu'à la sortie pendant que mon mari la prenait contre lui. J'avais hésité à faire demi-tour, mais elle aurait refusé toute explication supplémentaire.

Tout paraissait être resté immobile et intact pendant mon absence. Je commençai néanmoins l'inspection de l'appartement. Une étrange impression s'infiltrait de plus en plus profondément en moi, persistante. Et si ce n'était pas Humpty ? S'ils savaient, eux, mes collègues. Avaient-ils pu comprendre ce que je préparais ? Avaient-ils payé quelqu'un pour s'introduire chez moi ? Non, cela ne se pouvait, j'avais été prévoyante.

Rien dans le salon, la cuisine, la salle de bain, la chambre. Aucune trace d'effraction. Dans le dressing, je regardai mes vêtements soigneusement suspendus ou pliés. Un ordre impeccable. Sur les étagères, mes boîtes de chaussures et des cartons plus gros attendaient d'autres vies. Rien n'avait bougé. Aucune odeur non plus ne s'était manifestée. Je gérais la situation, en contrôle malgré cette agitation dans mes entrailles.

Les yeux sur les étagères, je regardais mes vêtements pliés, savamment ordonnés dans leurs caisses brunes. Je replaçai la boîte. Rien ne devait sembler avoir bougé. Aucune odeur non plus. Je poursuivis mon chemin. Je ne mis que quelques minutes pour ôter le maquillage qui protégeait ma peau, coulant sur elle une image me donnant une constance. De plus en plus inutile. Je remontais. J'affleurais à la surface. Ma perruque tomba par terre. Une masse inerte de fils noirs emmêlés. Comment pouvais-je encore la porter si je n'étais plus la même ? Je la ramasserais plus tard. J'avais besoin d'une douche, de sentir les gouttes d'eau battre mon corps. Seulement ressentir mon corps sous les gouttes. Ne plus penser au monde, ne plus chercher le sens, ne plus réfléchir à ma présence. Vivre dans l'instant, m'y accrocher, y puiser une force salvatrice. Effriter la colère, la rage, la détresse. Simplement être là, dans ce corps qui craquelle.

Peut-on naître d'une fêlure ?

Les yeux sur les étagères, les boîtes rangées, je terminais l'inspection. Dans trois jours, je déroberais le logiciel. Juste avant la grande présentation que mes partenaires avaient planifiée. L'invitation lancée aux directeurs de firmes internationales ainsi qu'à d'autres scientifiques pour marquer le coup d'envoi de Janus. Je m'infiltrerais dans le labo le soir, après leur départ. Je téléchargerais les documents nécessaires. J'effacerais le reste, je brûlerais tout. Je ne laisserais aucuns vestiges à partir desquels rebâtir le programme. Puis moi-même, je disparaîtrais avec l'aide d'Humpty. Il m'attendrait à l'aéroport. Je lui remettrais le logiciel en échange de financements colossaux pour mes nouvelles recherches. Je voyagerais en pays inconnu. Je sortirais du cadre. Je quitterais la peinture. Je serais tout ce que je voudrais.

Il le fallait, je ne pouvais plus m'y soustraire. J'avais été convoquée par les quelques mots de Martha. Depuis toujours je me battais sans relâche pour délivrer l'autre de ses chemins sans avoir parcouru les miens. Je devais retracer ma route, trouver mes couleurs, celles qui recouvriraient ma toile. Ma vérité. Mon cœur. Je ne pouvais plus m'esquiver, je devais peindre mon portrait.

La clé USB posée sur la table devant moi m'invitait à entrevoir l'avenir. Je laissais libre cours à mes réflexions. J'étais la tête pensante et détenais l'intégralité du pouvoir. Un nouveau laboratoire, une recherche à lancer, un nouvel objectif. Ailleurs. Je me l'étais promis, nous avions conclu ce marché. Depuis plusieurs années, Humpty me guettait. Depuis toujours, j'étais celle qui pouvait, celle qui assurait l'unité. Soudain, une vive douleur me prit aux tempes. Fulguration passagère. Mes mains se crispèrent, mes doigts voulurent s'emparer de la clé ; figés, ils refusèrent de se refermer.

Trou noir.

Nuit blanche.

Sereine, enfin, décidée. Je plongeai les soies encore une fois dans l'eau, remuai le pinceau, l'égouttai, caressai le lin. Il absorba le liquide, se gorgea. J'ouvris le robinet, remplis de nouveau le pot. D'une lenteur extrême, je recouvris chaque croisement du tissage de la toile. Je repris le mouvement dix fois, cent fois, mon regard absent, tourné loin à l'intérieur, au fond de mon abysse. Je passai, recouvrai chaque ligne, chaque fibre végétale jusqu'à la saturation. Le pinceau heurta le fond du récipient vide. Le geste rédempteur ne suffisait pas, je devais faire corps avec ma révélation. Mes doigts effleurèrent la surface humide, la caressèrent délicatement. Mes yeux remontèrent au ralenti, se fixèrent, s'écarquillèrent, englobant l'entièreté de ce qui se tenait là. L'absence. Couleur aveugle.

Je ne voulais plus voir.

Moi, sur la toile.

Une autre moi.

Nue, je sentis une brise parcourir ma peau. Le drap avait glissé, reposant sur le sol. Je m'étais endormie sur le canapé après une seconde douche. La tête tordue, enfoncée dans mon coussin, je peinais à sortir de ma léthargie. Je bâillai, m'étirai, clignai des yeux. Aujourd'hui encore, résister, m'accrocher, je le désirais un peu plus, comme si quelque chose de décisif venait de se jouer. Je regardai mon corps, mes mains m'attirèrent. Des ongles courts, éraflés, aux cuticules étrangement desséchées. Je fis circuler mes doigts les uns contre les autres. Mon épiderme était aride, blanc. Était-ce l'effet quand on émerge ? Je me mis debout. Ça cognait dans ma tête, direction la salle de bain pour y avaler un comprimé contre les migraines, un contre la nausée également. Mon estomac émit un bruit, s'agita dans un gargouillis. J'avais faim, tout simplement. Simple ? Comment ? Depuis des années, je mangeais du vide pour consommer la séparation d'avec mes parents. Je leur avais lancé ce cri muet, celui de mon corps autodestructeur. Redevenir enfant, inverser le cours du temps.

Vertige.

Peut-être que tout cesserait avec la nourriture ? Je pouvais manger un peu, je m'en sentais capable. Rien qu'un peu, ce serait un pas de plus, mais la salle de bain d'abord. Mon reflet dans le miroir. J'entrai dans la pièce, piétinai la perruque restée sur le sol. Je la ramassai, examinai la masse de cheveux. Encore, malgré ma volonté, je faisais semblant d'être une autre. Pauvre petite chose. Je pris le postiche et le balançai au fond d'une grande boîte en carton. Je m'emparai d'une perruque blonde, cheveux longs jusqu'aux épaules. De plus en plus proche du réel. Je devais me hâter, j'attendais sa venue.

Elles attendaient ma venue. Elles patientaient, discutaient, toutes les deux plantées devant un banc. Je fus tentée de demeurer en retrait. Loin d'elles, pour voir. M'emplir de ce paysage bigarré qui animerait mon corps défaillant. Un instant, chercher à combler le vide qui m'avait poussée là, face au monde. Ici, accorder à mes muscles un peu de repos. La nuit dernière m'avait exténuée, je n'avais pas dormi. Mes idées tournoyaient pour éviter de se fixer sur la réalité. La vérité viendrait, c'était une question de temps, le mensonge qu'était ma vie se lisait déjà sur la toile. Je repris ma marche. À mon approche, l'une des femmes me fit un signe de la main. La mienne se leva sans que j'aie conscience de rendre ce geste. Martha vint à ma rencontre. Sophie s'excusa, se faufila entre les arbres vers la sortie du parc.

Je ne pouvais. Captive. Je repris ma marche. À mon approche, la première me fit un signe de la main. La mienne se leva sans que j'aie conscience de rendre ce geste. La femme vint à ma rencontre. Je ne pouvais croire qu'elle se présentait, ici, pour la vérité que je portais au jour. Pour moi. Pour nous.

Nous n'étions pas amies, je cherchais à me détacher de cette vie illusoire. Je tentais de vivre ailleurs que dans le désespoir, l'alcool, la puanteur de la nuit, les hautes sphères du pouvoir.

Je gagnerais la partie, déterminée. J'étais la plus forte. Nul ne pouvait rivaliser avec moi. Je leur glisserais entre les doigts.

Nous n'étions pas amies, elle voulait que le monde regarde à travers mes yeux, alors que moi je regardais à travers les yeux du monde.

« Ce n'était pas prévu, je sais. Merci d'avoir répondu positivement. J'ai été tellement impressionnée par votre vision, votre art. Vous êtes incroyable. C'est d'accord alors.

- Je... sans doute.

- Cinq tableaux, je les inclus dans l'exposition pour la firme, dans le hall du bâtiment. Dans deux jours. Ils vont adorer, vous verrez.

- Peut-être.

- Je pourrais passer demain choisir avec vous ceux que vous souhaitez montrer. »

Elle allait venir et prendre. Le fallait-il vraiment ? Fallait-il que j'acquière un statut social pour exister ?

« Je suis curieuse, avez-vous peint le vôtre ?

- Il est fait. »

Une larme glissa sur ma joue, une traînée de peinture s'écoulait.

Elle allait revenir. Il le fallait vraiment, pour que je prenne conscience de ce qui se dissimulait en moi.

La clé USB patientait dans ma poche. Elle serait bientôt pleine, chargée de Janus et de mon avenir. Je souris à Saul, Percy et Sam comme si, moi aussi, je me sentais heureuse d'en avoir enfin terminé, comme si le plus facile se profilait devant nous. Ils choisissaient des phrases, de bons jeux de mots, des anecdotes pour la présentation qui aurait lieu dans trois jours, je les écoutais distraitement. Je détaillais leurs gestes, les mouvements de leurs bouches, je les trouvais puériles. Dans deux jours, ils découvriraient un tas de cendres. À présent, ils parlaient rentabilité, prix de vente ; Sam fixait le minima. Ils se levèrent ensemble. Je les rejoignis, me délestai de ma blouse jaune. Fis semblant d'être une autre.

« On va continuer au bar. Sur la terrasse. Tu nous accompagnes ?

- Quelques dizaines de minutes, après je rentre. »

La serveuse nous installa, me complimenta : « j'aime votre style aujourd'hui, votre robe est magnifique. Ça vous change. » Je n'en revenais pas. Avais-je pour habitude de me vêtir comme un sac ? Et puis, je ne la connaissais pas. Je la voyais pour la première fois, mais elle, elle semblait me connaître. Me regardait-elle entrer et sortir de l'immeuble tous les jours ? J'eus un haut-le-cœur en réalisant qu'on avait pu m'épier. Perplexe, je tirai une chaise et m'assis près de la rambarde à l'abri d'un parasol.

Une pinte dorée devant moi, le soleil sur mon visage m'obligeant à cligner des yeux. Des rires à l'heure d'affluence. Une sensation de bien-être.

Ils commandèrent de la bière et du vin, je me contentai d'un Perrier avec une tranche de citron jaune. Ils discouraient, sans pause, sans s'arrêter. Moi, je respirais à peine. J'essayais de me délecter de la fraîcheur que m'apportait ma boisson, de l'ambiance du lieu, de la légèreté du moment. J'essayais. Je me demandais pourquoi je n'y parvenais pas, lorsque je le vis, et compris. L'homme du parc. Le grand blond à la barbe taillée, costume bleu impeccable, avec son cellulaire, son journal, un sac en bandoulière. De l'autre côté de la rue, il observait la terrasse. Cherchait-il une place, quelqu'un ? Il hésitait, s'approcha, se dressa sur la pointe des pieds, secoua la tête. Puis se pencha, sembla scruter quelque chose au sol. Finalement, il renonça. Il poursuivit son chemin en tapotant son téléphone. Il tourna à l'angle de l'avenue. Une odeur d'épices me monta aux narines, une envie de vomir me saisit, j'étais définitivement écoeurée.

Mon estomac se retournait sur lui-même. Depuis combien de temps n'avais-je pas mangé ? M'accorder une pause devenait impératif. Un court arrêt, avant que je ne tombe d'inanition, ou que mes muscles endoloris finissent par se crispier totalement. Quelle heure était-il ? Dormait-elle déjà ? Rêvait-elle de moi ? De moi, la reine de son château, ou bien m'avait-elle transformée en sorcière, le temps d'un songe. Le temps de mon absence. Quelques jours encore. Je dépliai mes jambes, quittai mon bureau, je voulais la rejoindre, au moins dans nos rêves. Tout se mit à tourner. Vertige. Vertige d'une mère qui ne peut arrêter d'écrire. Vertige physique, j'avais oublié, manger avant de dormir. Je me relevai, cherchai mon téléphone abandonné au fond d'un sac.

Quelques coups discrets sur le bois. Pourquoi n'avait-il pas sonné ? J'ouvris la porte, toujours un peu chancelante, j'avais encore des fourmis dans les mollets. Il était là. Cheveux courts et blonds, il avait taillé sa barbe, moi je préférais lorsqu'il la laissait pousser plus librement. Pendant les vacances, il n'y manquerait pas, comme chaque année. Il s'était délesté de son costume pour un bermuda et un t-shirt imprimé Star Wars. Il savait conserver son âme d'enfant. Il me sourit, tenant une boîte de pizza à l'odeur alléchante.

« Je crois que c'est pour toi. Visiblement, tu n'as pas précisé l'adresse temporaire, et c'est tant mieux. J'ai le plaisir de jouer au livreur.

- Hum, j'ignore encore si tu auras droit à un pourboire. Si elle est froide, tu n'auras rien du tout.

- Tu es magnifique, dit-il en caressant ma joue. Et je constate que tu es de charmante humeur ce soir. Ça va ?

- Oui. Et elle ? Dort-elle déjà ? Oh ! Tu ne l'as pas laissée seule à la maison au moins.

- Non, la voisine est venue pendant que je me glissais jusqu'ici. Je file, cette entorse n'était pas vraiment prévue au programme, je ne voudrais pas te perturber.

- Elle me manque, tu me manques, chuchotai-je.

- Elle t'aime, je t'aime. Je ne parlerai pas d'elle avec toi ce soir. Tout va bien. Reste concentrée, fais vite. »

Il embrassa ma joue, effleura mes lèvres.

« Là, c'est sûr que mon pourboire je vais pouvoir m'asseoir dessus, ajouta-t-il en riant et me collant le carton dans les mains. Bon appétit quand même. »

Je soulevai le couvercle en me laissant choir sur la chaise du bureau. Il manquait deux pointes et il avait disposé les olives pour qu'elles forment un sourire. Une nouvelle énergie s'engouffra en moi. La boîte de pizza se vida au fil de la nuit.

Quelques coups discrets à la porte. Il était tard. Qui pouvait accéder aux étages sans avoir sonné au préalable ? Je me dirigeai prestement vers la porte, plaçai mon œil sur le judas. Il était là. Comment avait-il pu ? Il était là ! Comment avait-il su ? J'étais incrédule, déstabilisée.

Je ne pouvais être née du néant incolore, sans parois, sans rebords. Je m'étais gonflée de mensonges.

Autour de moi, tout me cognait.

Je plaçai mon œil sur le judas. Il était là. Je tournai la poignée, m'écartai, le laissai entrer et investir mon espace sans protester. Était-ce une bonne idée ?

Je devais garder constance, tenir la barre coûte que coûte.

« Humpty ! Votre attitude défie toutes les règles établies. Vous vous permettez de vous présenter chez moi sans invitation.

- Pour moi aussi, c'est toujours un plaisir de vous voir. Je paie pour cela, fit-il remarquer dans un mouvement de la main qui engloba la pièce. Je ne resterai que quelques minutes. Pour votre gouverne, vous êtes injoignable sur votre cellulaire depuis plusieurs heures. »

Je pris mon téléphone déposé sur la console. Éteint. J'enfonçai le bouton, il refusa de s'allumer. Plus de batterie. Comment avais-je pu oublier de le charger ?

« Le temps est venu d'établir les derniers détails. J'ai besoin d'une date.

- Oui, c'est essentiel, dis-je. Après demain. Tard dans la soirée.

- Excellent. Je passerai vous chercher ici même vers minuit.

- Vous ne craignez pas qu'ils...

- Nayan. Je ne crains rien ni personne. Vous partirez au soleil, vous avez les traits tirés et des cernes de plus en plus prononcés. C'est la première fois que je vous vois ainsi, ajouta-t-il en quittant mon appartement.

- Humpty ! »

Il se retourna. Avant que je puisse formuler la question, il me coupa.

« À dans deux jours, Nayan », conclut-il.

Quelle était l'importance de ma demande ? Au fond, je connaissais déjà la réponse. Oui, il avait un œil sur moi, lui ou quelqu'un d'autre. Je l'avais toujours su parce qu'à sa place j'aurais procédé de la même façon.

Il m'avait laissée seule sur le seuil de mon appartement. J'hésitais à refermer la porte. Un frisson me parcourut de la tête aux pieds. Il m'avait laissée seule, chez moi. Chez moi, l'étais-je réellement ? Des objets luxueux, des meubles venus des magasins les plus chers de la ville étaient dispersés dans les différentes pièces. Entre des murs blancs dont la vue me glaça d'effroi. Je ne pouvais demeurer cloîtrée ici. Pas ce soir. J'enfilai rapidement une paire de chaussures, un pantalon fluide, un t-shirt, et sortis prestement.

Je ne pouvais demeurer cloîtrée ici. Pas ce soir. L'espace semblait avoir changé, se métamorphoser à chaque instant. Je me sentais enfermée dans une boîte comme ma poupée de porcelaine, jadis. Je voulais m'échapper. J'enfilai quelques vêtements plus confortables et sortis prestement.

Dans la rue, mes cheveux flottaient au vent. Ils s'envolaient, retombaient, se laissaient porter, bercer par ce flot invisible. Ma course. Singulière impression, le vent ébouriffant mes cheveux. J'aurais des nœuds. Oui, j'aurais des nœuds, mais je m'en moquais. Le vent dans mes cheveux, je le souhaitais, encore et encore. Je levai la tête pour mieux profiter de cette vague sèche, ouvrant les yeux sur le ciel nocturne. La ville transformait la nuit de ses lumières vertes et jaunes. Les réverbères, ses artifices masquaient les étoiles. Elles étaient là pourtant, silencieuses beautés millénaires. Elles étaient là, tout comme moi, anonyme multitude muette. Je fermai les paupières.

Les oiseaux se battaient, j'entendais leurs piailllements aigus, leurs froissements d'ailes et les coups de bec qu'ils distribuaient volontiers à leur adversaire. J'abattis le montant de la fenêtre d'une seule main avant de la déposer de nouveau sur le clavier.

J'ouvris les yeux. Penser au-delà du simple présent. Au-delà du singulier, penser au pluriel.

Comment avait-il pu s'introduire en ces lieux ? Comment avait-il osé entrer comme si tout lui appartenait ? Je devais me ressaisir. Là consistait le jeu. J'avais accepté les règles pour pouvoir rester libre de mes mouvements. Quand j'aurais assouvi son désir de possession, nous formerions un nouveau partenariat à mon avantage. J'avais pris tous les risques, depuis le début, je serais récompensée pour cela. Rien d'autre ne comptait davantage que de gagner la partie. Comme à l'accoutumée, je déciderais. Je continuais d'avancer sur le trottoir, apaisée par cette issue victorieuse. Je laissai mon regard s'aventurer sur mon corps fin et long, ma taille de mannequin, mon allure élégante et musclée. J'aimais particulièrement mes mains aux ongles teintés d'un vernis légèrement orangé. Je vérifiai ma coiffure en les passant sur mon crâne. Cheveux retenus par un élastique. Oui, je gérais la situation.

À l'angle d'une avenue, une nouvelle bourrasque m'éveilla. Je déambulai dans les rues, avançant sans relâche, lorsqu'on me héla.

« Eh, toi. Ben ça, pour une coïncidence. »

Je me retournai, cherchai l'endroit d'où la voix avait retenti. Le trouvai. Là, il me regardait, le sans-abri.

« J't'avais dit qu'on se retrouverait. Remarque, l'autre matin j't'ai aperçue, j't'ai fait des signes. T'as pas répondu. Tu voulais pas qu'on te voie en plein jour avec moi, hein. Oh, c'est pas grave, tu sais, j'ai l'habitude. Ce soir, me prends pas de haut, y fait nuit.

- Je ne me souviens pas de vous avoir croisé. Et puis, je m'en fous du regard des gens et encore plus de ce qu'ils pensent.

- T'es certaine ? Si tu le dis, ajouta-t-il, méfiant devant mon expression farouche.

- Ouais, je le dis, l'en assurai-je.

- En tout cas, t'en avais pas l'air. Tu faisais très « mademoiselle ».

- Vous avez dû confondre.

- J'crois pas non. J'ai la mémoire des visages. T'étais pas habillée comme ça, c'est sûr.

Je tournai les talons.

« Hé, t'en vas pas déjà. »

- C'est à moi que vous vous adressez, dis-je.

Je faillis ne pas me retourner. Visiblement oui, nous étions seuls. Je sortis un billet de dix dollars de ma poche. Lui tendit le papier imprimé, je vis dans son regard la surprise se mêler à une sorte de déception.

« Tenez. Allez-y », ajoutai-je.

Il finit par lever le bras, refermer ses doigts, sa bouche béante. Pourvu qu'à présent il me laisse tranquille.

Je n'allais pas perdre mon temps pour un sans-abri. Il me criait de revenir, j'avais assez donné. Il n'avait qu'à se prendre en main. Je ralentis, peut-être aurais-je dû... lui prêter assistance. Immobile, j'hésitai encore quelques secondes.

Sa rencontre m'avait ébranlée, émue. Je me foutais de tout ? Plus maintenant. Jamais. Au contraire, tout me touchait. Ma fragile enveloppe craquelaient comme un sol boueux devient aride au soleil brûlant. Elle se zébrait de fissures. Disparaître sous d'autres traits s'avérait de plus en plus difficile. Je renonçais à porter ma perruque bleue et l'enfonçais dans mon sac.

Je venais de lui donner dix dollars, il se débrouillerait bien sans moi. Je repris la direction de mes appartements, ragaillardie par le flux incessant de la ville. Je quittai néanmoins le boulevard. Désireuse de respirer un air plus sain, je choisis une rue peuplée d'arbres. Quelques blocs me séparaient encore de ma destination lorsque je le vis. Enjoué, le pas léger, l'homme, blond, barbu, d'ordinaire en costume cravate, était vêtu ce soir d'un t-shirt et d'un bermuda. Il venait dans ma direction sur le trottoir opposé. Je m'arrêtai instinctivement. Le temps fut suspendu.

Me dissimuler, dans le vide. M'enfermer dans la boîte noire, d'où seuls les yeux concédaient une ouverture sur le monde. Me rendre inaccessible.

Il paraissait ne prêter aucune attention à moi. Un sourire aux lèvres, il allait passer son chemin sans me voir. Je le suivis des yeux. Était-ce lui ? Il semblait anodin. Justement parce qu'il était anodin. Il dut sentir mon regard insistant, pivota, son corps entier pointant dans ma direction.

« Belle soirée. Température idéale pour une balade. Profitons-en. »

La vérité faisait peur. Depuis toujours, j'étais menacée par autrui.

Je retins un hoquet de surprise. Profitons-en. Profitons de quoi ? Me connaissait-il ? L'avais-je déjà croisé dans le quartier sans m'en souvenir ? Comme la serveuse au bar ? Je plissais les yeux, peinant à distinguer parfaitement ses traits. Il sourit, puis continua son chemin tandis que je demeurais immobile.

Quelques nuages voilaient le soleil, cependant la chaleur de la pièce m'assommait. Je m'imposai une pause. Bâillai, m'étirai pour détendre mon dos. Je finis par me lever, fis quelques pas et ouvris la fenêtre. Dans l'arbre voisin, les oiseaux chantaient encore à tue-tête. Cette fois-ci, c'était pour mon plus grand plaisir.

Martha était entrée. Elle évitait les longues phrases. Tout discours m'échappait. Les mots s'envolaient sans que je puisse les saisir, tels des papillons diurnes. J'avais toujours cru que le vent les emportait, que personne ne les retenait. Mais maintenant ? Ils se transformaient, redescendaient, se déposaient sur ma peau. Pouvaient-ils passer au travers des êtres comme ils m'avaient transpercée ? Pouvaient-ils transporter des secrets qui altéraient la couleur ?

Depuis de longues minutes, elle tirait des tableaux, les portait à la lumière, les scrutait, les déposait. Mes mains se nouaient sur elles-mêmes, je marchais dans mon atelier, fixant le sol, ne relevant la tête que par intermittences. Je m'arrêtai. Martha me permettrait d'exister ne serait-ce que socialement. Je repris mes déambulations.

« Marie-Rose, j'aimerais que vous me parliez de celle-ci », dit-elle en désignant une toile plus petite que les autres.

L'orange et le rouge saturaient l'espace, des aplats épais brossés laissaient transparaître les courbes fines d'un visage qui avait dû être ivoire. De grands yeux surdimensionnés et teintés de bleu fixaient le spectateur derrière ce voile de couleurs. Quelques gouttes blanches savamment disposées éclairaient l'ensemble, adoucissant la vivacité des tons. Baignés de lumière, les contours s'effaçaient. La jeune femme semblait flotter, sur le point de disparaître. Elle se fondait dans son décor, dans le tissu même. Elle y vivait, y respirait.

« Tout est sur la toile », lui répondis-je en me tournant vers la fenêtre.

Elle n'insista pas, mais poursuivit la conversation.

« Vous viendrez demain, n'est-ce pas Marie-Rose ? Vous fournirez quelques explications aux amateurs curieux de vos procédés.

- Je ne pourrai pas. Non... c'est impossible.

- Je ne veux pas vous brusquer. C'est que vos compositions sont bouleversantes, il me semble que vous seule pouvez en parler. »

Je fixai le haut des immeubles à travers le carreau. Les mains croisées sur mes bras enserrant mes épaules, je me taisais. Une chaleur nouvelle montait en moi.

« Je vous téléphonerai demain matin, quand j'aurai installé vos œuvres.

Je l'entendis faire quelques allers-retours. Elle transportait les tableaux jusqu'à son véhicule. Mon atelier se vidait. Je sentais mes joues devenir brûlantes. Martha revint, afin de prendre congé, puis se ravisa. Avant de partir, elle me demanda :

« Vous m'avez dit avoir peint votre portrait... je suis curieuse, vous voulez bien me le montrer ?

- Non ! Jamais ! Jamais, personne ne doit le voir. Personne ne peut comprendre ce qu'il contient, criai-je. »

Elle me fixa, stupéfaite face à mon emportement.

« Je suis désolée, bredouilla-t-elle, je ne souhaitais pas vous forcer... Ne vous fâchez pas. »

Elle sortit de l'atelier, me laissant plantée là. J'abaissai les bras le long de mon corps, mes poings serrés agités de soubresauts, je répétais : « Personne ne peut comprendre, je suis la seule à pouvoir l'interpréter. »

Mes mains tremblaient, comme les siennes en cet instant. Vidée, j'étais vidée. Mon corps devenait douloureux. Les doigts crispés sur les touches du clavier de mon ordinateur, j'avais subitement chaud. Était-ce à cause de sa colère ou de la chaleur qui régnait dans mon propre atelier ?

Mes mains tremblaient. Pourquoi cette vulnérabilité qui me ressemblait si peu ? Je levai les yeux vers le miroir. Ma silhouette idéale, mon visage poudré rose, ma peau de velours, mes vêtements. J'étais encore parfaite. Les apparences, mes expressions, tout était contenu pour leurs regards. Le dénouement de l'intrigue aurait lieu ce soir. Dans quelques heures je me

révélerais dans une grandiose apothéose, je disparaîtrais sans aucune trace. Mes mains tremblaient d'impatience et d'une autre émotion intense que je ne parvins pas à identifier.

Je décidai de me rendre à pied au laboratoire pour canaliser le sentiment d'urgence. Quelques kilomètres de marche dans les rues sous le soleil et la lumière estivale me permettraient de tuer le temps.

La brise matinale s'engouffra sous ma robe, parcourut mon épiderme, remonta jusqu'à mes cheveux, me laissant une sensation agréable de légèreté. Le vent sur ma peau. Mes cheveux se soulevèrent, essayèrent de s'envoler, renoncèrent. Le vent dans mes cheveux. Je souris, mon corps s'agita, un espoir germa. La douce caresse du vent sur ma peau me procurait un plaisir coupable. Puis, tout s'immobilisa, le vent tomba soudain. Je me figeai. Une silhouette s'approchait. Celle d'un homme blond.

Je fermai les yeux, mes mains tremblaient. Lui, lui et son secret, sa voie impénétrable. J'avais souhaité m'aventurer en lui. Je m'étais appesantie dans sa couleur sans parvenir à trouver le chemin. Autour de moi, plus rien n'était visible. Je savais pourquoi. Il fallait que je regarde en face, que je confronte ma propre vérité. Que je voie de mes yeux qui je suis. Que je voie par leurs yeux que le vide n'existe pas. Tout n'est que mensonge comme cet homme.

Une silhouette s'approchait. Celle d'un homme blond. Je baissai les yeux un instant. Mes pulsations cardiaques augmentèrent. Était-ce celui de la veille ? L'homme que j'avais aperçu plusieurs fois ? Se promenait-il de nouveau, ou bien me surveillait-il ? Était-ce son regard que j'avais senti sur moi des jours plus tôt ? Je devais m'en assurer. Je relevai les yeux, scrutai dans sa direction, cherchant à le reconnaître. Où était-il passé ? Je me retournai en tous sens, la rue était déserte.

Je m'attardais, pas encore prête, je repoussais l'instant que je savais fatal. Quelques heures de plus retenue dans le noir. Puis, aller voir, faire entrer la lumière pour naître sous cette révélation finale.

Je poussai la porte, la clochette du magasin retentit, aussi fébrile que moi. Ce matin je tanguais, mal de terre. La patronne arriva au bout de quelques secondes seulement.

« C'est toi ? Tu es en avance. J'adore tes cheveux blonds. C'est bien que tu aies délaissé tes perruques. »

La première partie de la journée se passa avec elle. Dans les boîtes que j'ouvrais, je m'attendais à présent à trouver des accessoires différents, et qui pourtant me seraient familiers. Chaque fois, une pointe de déception me pinçait. Pourquoi ? Que pouvais-je guetter au fond d'une boîte ? Pourquoi au fond des choses, toujours ? Pourquoi pas au-dehors, pourquoi pas autour ?

La patronne passa la matinée avec moi à déballer les cartons. À chaque ouverture, mon cœur se soulevait, dans l'attente d'une découverte. Quoi ? Que peut-il se cacher au fond d'une boîte ?

Elle me laissa servir les clients. Elle me l'ordonna plutôt, m'intimant de ne plus retenir le langage, de faire acte de communication. Renouer contact. Une jeune femme déposa une robe gothique sur le comptoir de la caisse. Je me résolus à la prendre en charge lorsque je vis la propriétaire tourner délibérément le dos. J'articulai quelques phrases de politesse en glissant le vêtement dans un sac. Alors que la cliente sortait, la patronne m'observait. Avant de retourner à sa routine, elle me gratifia d'un sourire. Aucun mot. Sur son visage transparaissait la fierté.

Je m'étais encore dissimulée ces dernières heures. Repoussant toujours l'instant de la vision que je sentais fatale. Celui où je basculerai.

Oui, tout s'imbriquerait.

« Tu as fait ton taf. Tu peux partir ou rester pour des heures supplémentaires. Je te garde, si tu veux », déclara la patronne avec enthousiasme.

Oui, j'avais envie de rester, de continuer de prendre pied. Mais quelques paroles résonnèrent, rebondirent sur mes os, là où le vide résidait toujours le plus grand dans la boîte crânienne.

« Je suis la seule à pouvoir l'interpréter. »

Oui, j'avais envie de rester, mais un besoin irréprensible me poussait à partir. Une urgence vitale. Je devais sortir.

Encore un effort, ultime. Tout serait fini. Boire une gorgée d'eau et reprendre mon souffle. Peser le sens de chaque mot, pour que l'émotion éclate à la fin. Je me rassis face à l'écran, tournant le dos à la porte de mon atelier. Mes doigts couraient sur les touches.

Noir. Dans le vide. Le noir était pénétré par les rayons de soleil entrant dans ses yeux verts. Il n'existait déjà plus.

Je déverrouillai la porte de mon atelier. Si loin de ressembler à un cocon d'artiste, perché dans une tour moderne, un vaste cagibi jouxtait des appartements luxueux. Le tableau entravait la fenêtre, empêchant la clarté d'éclairer le lieu. Savoir, voir ça, était la seule chose qui m'importait dorénavant. Me faire face pour la première fois, intégralement. Je soulevai le voile sur la toile. Le portrait demeura invisible. Aveuglée, je fermai les yeux. Mes mains effleurèrent alors sa surface. Je ne sentis nulle matière, nulle couche de peinture figée dans le glacis, nulle huile solidifiée. La toile, le lin brut ? Mes doigts remontèrent, firent le tour de mon égarement, cherchèrent une signature. Absente. En effet, je ne pouvais me souvenir du geste. Je tressaillis.

Non, tu ne peux pas. Non, tu ne dois pas t'aventurer ici. Comment oses-tu défier mes lois ?

Je n'ai rien à perdre. J'en ai l'intuition. Que suis-je de toute façon ?

Regarde, vas-y pour t'éprouver pleine enfin. Je suis avec toi. Tout le sens est là.

Dans le noir, derrière la porte, renversée et sereine. Je m'emparai du tableau et dans une action brusque, me retournai. La lumière crue, abondante, du soleil éclaira le portrait. Un blanc étincelant. Partout. Aucune couleur, aucun trait. La toile restée brute demeurerait sans vie.

La transparence de mon être atteignait des profondeurs insoupçonnées. J'essayai de me rappeler : un verre, un pinceau parcourant le tissu. Une brosse trempée dans le pot. Dans le pot, la vérité. Dans le pot, de l'eau. Et mon nom nulle part.

Les larmes me montèrent aux yeux, je les refoulai. Un geste de rage, une colère étrangère me submergea, je pris le couteau. Je détaillai l'ustensile dans ma main meurtrie. Du rouge, de l'ocre séché, écaillé sur la lame. Oui, la toile, la peau, quelque chose était caché en dessous. Je le savais, je le voyais, j'entendais même le battement. La lame racla la matière, racla partout. Inutilement. Pourtant, sous cette peau, je percevais un cœur qui palpitait, c'était le mien. L'ustensile tomba au sol sans rien avoir déterré. Je saisis un grattoir. De fins poils en métal qui transperceraient le mystère. Avec des gestes vigoureux, dénués de précision, de beauté, je frottai la toile à nouveau, avec une énergie inhabituelle. Où se cachait-elle ? Où se dissimulait ma couleur ? Il fallait traverser l'ombre, éliminer chaque centimètre, peeler la couche stérile. Pourtant, rien, rien n'apparaissait. Finalement, le tissu céda, le lin se troua. Les souvenirs remontèrent à la surface.

Un hurlement poussé à l'intérieur me déchira.

Le cri d'une petite fille entêtée, fâchée de ne pouvoir obtenir ce qu'elle voulait. Le caprice de cette enfant, l'espace d'un instant me ramena à la réalité, me figea là, dans ma condition. Il me rappela que quelque part en moi demeurait une mère que l'écrivaine recouvrait.

Le gémissement rompit le silence. Je suis un néant. Un être fictif advenu d'un choix impossible. Elle, la scientifique, était celle qui avait toujours habité ce corps.

La nuit tombait. Seul le bruit de ma respiration témoignait de ma présence. J'étais bouleversée par sa silhouette lointaine, chétive, qui se dilatait et se gonflait de l'air ambiant. Elle m'étouffait, mais je porterais quelques jours encore la lourdeur de son être, la pesanteur de ses pensées sur les miennes. J'avais besoin d'une pause. Je m'étendis sur le lit, paupières closes, j'imaginai la rougeur des joues de ma fille atténuée par le temps. Je m'endormis.

Les heures se cristallisaient autour de mon objectif, suspendaient le temps à mon attente. Le délai serait tenu, ce soir. J'éteignis le néon de la salle de bain. L'image se reflétant dans le miroir devenait superflue. La sonnerie de mon cellulaire me surprit, je bondis.

« Allô. Qui est-ce ? demandai-je, méfiante.

- C'est Percy. Je voulais seulement savoir comment tu te sens, tu ne m'as pas paru en forme cet après-midi. Avec le stress des derniers jours et tes migraines, je m'inquiète un peu. »

C'était pour cela qu'il me contactait ? Ce n'était pas son style. Sa sensibilité habituelle avait-elle pris de nouvelles proportions ? À moins... qu'il soit de mèche avec Humpty. Mon cœur s'accéléra. Impossible, quel aurait été l'intérêt, alors, de m'envoyer sur les lieux ?

Lui faire confiance. Ne plus se terrorer, s'extraire au grand air. Croire de nouveau en l'autre, il sait être protecteur.

« Nayan, tu es toujours là ?

- Oui, oui. Je vais bien, merci Percy, répondis-je tremblante... Je dois raccrocher désolée. »

La douceur de sa voix. Je ne l'avais jamais remarquée. La douceur de sa voix me paraissait essentielle tout à coup. Elle me toucha. M'étais-je attachée à lui ?

Je devais sortir un moment, prendre l'air me ferait le plus grand bien. Finir de canaliser mes forces, me concentrer.

Un geste, une folie ultime. Je tirai, poussai, bousculai, fit basculer tout ce qui me barrait la route pour enfin mettre du mouvement dans sa rigidité. Incrire mes courbes dans son espace, à sa vue. Puis, je retournai dans mon atelier pour regarder une dernière fois par la fenêtre. La lumière peinait à se percer un chemin.

Le jour et la nuit se confondaient.

Mon futur, je le tracerais seule. Je devais rentrer chez moi, boucler ma valise, prendre la clé, entrer dans le laboratoire, m'emparer du logiciel. Et tout brûler.

Je franchis le seuil. Mon appartement ! Le salon saccagé. Tout était sens dessus dessous. Humpty. Voulait-il me doubler ? J'avançai fébrile au cœur de cette dévastation. Affolée, je parcourais les pièces. M'avait-on volée ? Chaque tiroir était ouvert, de la cuisine à la salle de bain. Les objets décoratifs avaient été brisés. Des morceaux crissaient sous mes pas. Dans la chambre, la garde-robe était entièrement retournée. Sur le sol, les jupes, chemisiers et autres

vêtements formaient un tas inerte. Des boîtes jetées à l'envers, évidées, laissaient paraître des tenues bigarrées que je ne reconnaissais pas.

Un spectacle pour les yeux. Une scène offerte à ton regard.

Une odeur âcre d'acide me piqua soudainement les narines. Ce parfum d'ailleurs, comme l'autre fois, plus fort que la dernière fois, me monta au nez. Un relent irritant devenu familier. Du dissolvant à peinture. Je reculai, écrasant du pied une bouteille remplie d'acétone. Je la ramassai sans comprendre. Elle servirait de déclencheur pour le feu. Puis, je reculai encore et encore, jusqu'à heurter le bureau sur lequel un ordinateur portable allumé patientait. Je m'emparai des disques durs et me précipitai en direction de la sortie. J'identifiai l'endroit où ma carte d'accès s'était échouée sur le parquet. Je la saisis. J'ouvris la porte précipitamment et la claquai dans mon dos.

Munie des accessoires nécessaires pour le vol de Janus, j'avançai dans le couloir. Une porte blanche jouxtant celle de mon appartement attira mon regard, comme si je la voyais pour la première fois. Laissée entrebâillée, elle m'interpellait. Qu'y avait-il derrière ? Quelqu'un était-il caché là ?

Tituber, marcher saoule je le savais encore. Je pouvais avancer, supporter ce corps. Un temps, l'intervalle dont elle avait besoin pour s'adapter.

Je renonçai à aller voir, redoutai le piège.

Au pied de l'immeuble, je repris la maîtrise de ma respiration. Mes méninges fonctionnaient de nouveau à toute vitesse. J'arriverais au labo plus rapidement en métro, dans les boyaux de la terre. Je pourrais m'y refaire un masque, tranquillement assise.

Je ne pouvais plus maintenir la position. J'avais mal au dos, je devais m'étirer. Mon ordinateur patienterait quelques minutes.

D'un pas assuré, je franchis les portes battantes de la tour. J'avais repris constance. Mes pieds martelaient le sol qui restait muet. Nul bruit, nul écho. Tout semblait noir et blanc, comme dans un film des premiers temps.

D'une foule rassemblée un peu plus loin dans le hall me parvinrent alors des paroles sourdes, puis les tintements de coupes entrechoquées. On célébrait quelque chose, s'extasiait devant des toiles. Des couleurs contenues par des carrés envahissant le gris des murs. Il s'agissait d'un vernissage. L'envie soudaine et dévorante d'aller là-bas, de me mêler à la foule, m'étonna. L'odeur, là-bas, était celle de l'huile à laquelle se mêlaient des relents de dissolvant.

Le carillon de l'ascenseur sonna dans mon dos. Je fis volte-face, puis montai.

Le voyant s'illumina au passage de ma carte, j'entrai dans l'espace de Janus sans avoir croisé personne. Je me dirigeai directement vers la pièce de stockage. L'espace était plongé dans le noir. Quelques rares diodes l'éclairaient par intermittences. Rouge, vert, noir. Rouge, vert, noir, alternance émise par le fonctionnement des machines. J'allumai une lampe torche, l'orientai dans les recoins pour vérifier que j'étais bien seule. Les blouses déposées attendaient leurs propriétaires qui viendraient le lendemain. Ce soir, il n'y avait que moi. La peur s'était dissipée, j'étais en terrain conquis. J'avançai dans l'obscurité, démarrai le terminal supportant le logiciel. Tout était contenu là. Quelques clics suffiraient. Tout serait bientôt en ma possession. Bien sûr, il existait deux autres sauvegardes que Sam et Saul conservaient chez eux. Toutes les deux contaminées par mes soins depuis quelques semaines. Le virus y couvait, attendait la fin du décompte pour éclore, se répandre et dévorer le programme de l'intérieur. Je branchai le disque au port USB et lançai le téléchargement.

Une clé USB, j'en aurais besoin pour sauvegarder le roman. J'ouvris le tiroir de mon bureau, plusieurs disques durs y étaient entreposés. Je devais en choisir un. J'évitai celui qui n'était pas de première jeunesse, et qui était rangé là depuis des années. Je lui préfèrai un plus compact.

Le ronronnement de l'ordinateur m'assura que tout se déroulait sans encombre.

Tout était noir. La luminosité de l'écran de l'ordinateur m'agressait. Je devais la diminuer. Mes yeux forçaient inutilement. Mes doigts, pourtant, refusèrent de se déplacer jusqu'au

bouton du clavier, comme s'ils attendaient quelque chose. Comme s'il valait mieux, pour le moment, ne toucher à rien.

Enfin, sur l'écran lumineux, la barre de téléchargement clignota avant de disparaître. Fin de l'opération. Janus m'appartenait. Je le glissai dans ma poche. Comme prévu, je devais à présent tout brûler. Ne laisser aucun appareil intact, aucune trace. Je sortis la bouteille de dissolvant de mon sac en croco, aspergeai les ordinateurs, les meubles. Je me dirigeai vers une chaise sur laquelle ma blouse reposait. C'était à cette seconde peau que je voulais mettre le feu en premier. Un instant, j'observai mon nom brodé sur le tissu, en calligraphie ancienne. Il rappelait une signature.

Je me surpris à effleurer les lettres du bout des doigts puis me ressaisis. Inutile de perdre du temps. Je tâtai mes vêtements à la recherche du briquet, l'extirpai de la poche de mon pantalon. L'objet rouge à l'effigie d'un bar nommé *la Caverne* réagit au premier frottement. Une flamme apparut, la blouse prit feu immédiatement. Je me sauvai avant que les alarmes retentissent. Alors que je m'avançais dans les escaliers, j'entendis le premier avertisseur se déclencher.

L'incendie se propagea plus rapidement que je l'avais imaginé. Toutes les sirènes du bâtiment hurlaient. Je dévalai les marches et débouchai au rez-de-chaussée où une foule compacte se pressait vers la sortie. Parmi la masse, Martha parut surprise de me voir. D'où connaissais-je son nom ? Elle tenta de se glisser vers moi, mais la cohue l'emporta loin. Elle prononça une phrase dont seul le mot tableau me fut audible. Je reculai, retournai dans le hall, là où avait eu lieu le vernissage. Des portraits me faisaient face, immenses et d'une beauté implacable.

Toute la couleur était contenue là, accrochée sur des murs gris.

Je n'étais plus capable de bouger, hypnotisée par ces identités emprisonnées.

La fumée finit par atteindre le rez-de-chaussée, imprégna mes narines. Le brouillard malodorant s'épaissit, voila ma vue. Des larmes envahirent mes yeux. Je me jetai sur les peintures en hurlant. Un homme me saisit le bras. Un homme blond.

Il m'attrapa et m'entraîna vers la sortie.

« Vous n'allez pas risquer votre vie pour cela. »

Dehors, il relâcha son étreinte, me laissant inerte à ses côtés. Un long moment s'écoula pendant lequel ce qui bougeait autour de moi m'échappa.

Puis, je pris conscience du vent. Il caressa mon visage, apaisa la colère, la peur, et finit par sécher mes larmes.

Je refermai la porte de mon atelier. J'avais terminé cette fiction. Quelques minutes dans les rues de Montréal et je serais chez moi. Le vent caressa mon visage.

Je franchis le seuil sans un mot. J'entendis la voix de ma fille en provenance de la cuisine. Le bruit de casseroles. Des rires, ou des cris.

Une odeur de fumée imprégna mes narines.

FACETTE

essai

L'ÉCRITURE : L'ESPACE DU MOUVEMENT

Si mon identité passe par les objets, elle passe aussi par des socles, des poèmes, des citations, des fragments qui cristallisent mon être [...]. Là, je me sens interpellée parce que mon identité est traversée par une expérience fondamentale¹.

Mouvement : le métronome

Nos vies sont sous l'emprise du mouvement et du mouvant /

Dans la rapidité de nos gestes, de nos décisions quotidiennes, jamais ou presque nous ne nous arrêtons /

La vie ressemble à une musique électronique /

Chaque son est une rencontre, une découverte, une expérience, un paysage qui, se multipliant, me contraignent à m'adapter à chaque situation /

L'écho de ces notes me fait vibrer. Je fais bouger les mots et, progressivement, mon identité se transforme. Je regarde derrière moi, j'étais une autre. Je suis une autre personne.

*

¹ Louise Warren, *La vie flottante, une pensée de la création*, Montréal, Éditions du Noroît, coll. « Chemin de traverse », 2015, p. 99.

Le « moi » est irrévocablement lié au temps. Puisque l'identité n'existe que dans un rapport aux contextes dans lesquels elle se développe, tout être subit « une succession de configurations changeantes qui surgissent et se dissipent² », une mouvance entraînée par le mouvement de la vie. Jean-Claude Kaufmann le dit autrement : « l'individu est tout le contraire d'un bloc stable et homogène, [...] il est [...] un mouvement continu³ ». Alors, moi aussi je ne cesse de me renouveler. Je suis une suite de compositions uniques et de ruptures qui répondent à chaque microcosme. Tout en restant moi-même aux yeux de mon entourage, je change sans qu'il y ait contradiction. Paul Ricœur explique ce phénomène en s'appuyant sur les deux pôles de l'identité qu'il distingue. Alors que la mêmété tend à conserver ce qui est, l'ipséité développe un caractère qui est propre⁴. « Que suis-je » se particularise pour devenir « qui suis-je ». La permanence dans le temps de l'identité devient ambiguë.

*

Dans cette vie qui bat une cadence pleine, tout finit par bourdonner à mes oreilles. À force de courir, je manque de perdre haleine. Le mouvement me propulse, je ne vois plus clairement ce qui m'entoure, je me perds de vue. La compréhension de mon identité, de ce façonnage incessant, devient la quête d'un invariant, d'un signe fort, presque statique, utopique, sur lequel me poser.

² Bruno Dubuc, *L'expérience subjective sous la loupe des sciences cognitives : l'approche éactive de Francisco Varela*, conférence présentée à l'Université du Québec À Montréal, Montréal, 11 avril 2017.

³ Jean-Claude Kaufmann, *Quand je est un autre : pourquoi et comment ça change en nous*, Paris, Colin, 2008, p. 7.

⁴ Concepts définis par Paul Ricœur comme les deux axes constituant l'identité, dans *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1996, 424 p.

J'écris.

J'écris pour ralentir la vitesse. Parce que le texte est un espace dans lequel je peux suspendre le temps, l'étirer, le reconfigurer. Là, je peux retourner en arrière ou me projeter dans un futur et ainsi différer l'impact des expériences réelles, les modifier, les annihiler. Dans le décor que je fabrique le temps est mien, je me promène avec la lenteur majestueuse de la sagesse, cherchant à lever le voile des apparences pour accéder aux sens. Dans le monde textuel, chaque événement est transformé par l'écriture. Puisque fictionnaliser, c'est suspendre l'agir pour l'imaginer, je peux perdre mon regard, le choisir décalé, décoller les couches illusoire, transpercer la peau. Par l'écriture, je m'empare de la musique, j'en fais une valse subtile pendant laquelle je me laisse guider par mon partenaire, et j'observe ce qui m'entoure.

L'écriture est un recentrement sur soi. Elle fait résonner la musique intérieure en imposant le silence à l'extérieur. Elle est un métronome qui rythme mes élans, ouvre le spectre des possibles en battant à la cadence de mes pensées.

Je deviens chef d'orchestre.

Espace : le laboratoire

Comment découvrir qui je suis si ce n'est en sondant l'étendue de mes valeurs, de mes ambitions, de mes capacités ; l'étendue de mon être, de cette identité toujours flottante qui se dérobe à tout regard et me laisse éternellement aveugle ? La pluralité de mes possibilités, de

mes désirs, échappe à toute préhension, car, écrit Georges Bataille, « l'immensité se dérobe à la connaissance⁵ ».

« Je sais, je ne sais rien⁶ ».

Me voici comme Jacques Hold qui, ne sachant rien sur la femme qu'il aime, décide de tout inventer. Il me faut réaliser la même démarche, me saisir du langage et de l'imaginaire pour chercher des réponses.

*

Née de l'absence de savoir ou enfin, de savoir formaté, l'écriture est pour moi une expérimentation cherchant à prélever, examiner et rassembler, puis entrechoquer les fragments épars de mon identité. En ce sens, elle est une mise à l'épreuve. Me rapprochant de la visée scientifique, j'aime entrevoir l'écriture comme un essai mené pour vérifier des propriétés, ici les composantes de l'être. Par les effets de flottement, de plongée, de lecture, et les liens à autrui qu'elle engendre, elle propose un cadre dans lequel il est possible de tester des hypothèses.

⁵ Georges Bataille, *L'expérience intérieure*, dans *Œuvres complètes*, Tome 5, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1973, p. 101.

⁶ Paroles prononcées par le personnage de Jacques Hold, dans Marguerite Duras, *Le ravissement de Lol V. Stein*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2014 (1976), p. 81.

L'écriture est une expérience qui vise, tout en se tenant à l'écart de la vie et peut-être en deçà des chocs de la réalité, la connaissance des choses et des êtres qui forment cette vie et une confrontation avec la réalité. Mon atelier est un laboratoire dans lequel tout en créant du texte, je pars à la rencontre de moi-même et des autres, souhaitant que les composantes du mélange provoquent une réaction chimique.

*

Le philosophe Noël Carroll établit un rapprochement entre la fiction et les expériences de pensée. Si les expériences de pensée appartiennent au domaine scientifique et désignent, nous dit Nancy Murzilli, « l'invention d'un cas fictif dans lequel on observe la modification possible d'un élément et les conséquences que peut engendrer la modification de cet élément sur le contexte dans lequel il évolue⁷ », elles peuvent aussi se référer au domaine littéraire, car elles sont des procédures discursives impliquant des manœuvres impossibles à réaliser dans le monde réel et visant à répondre à des questionnements souvent d'ordre philosophique. Lorsque la recherche a trait à la connaissance des hommes et des femmes, du monde, de soi et de l'autre, la fiction paraît trouver sa place. Ainsi, Carroll écrit que

les œuvres littéraires peuvent être envisagées comme des expériences de pensée qui encouragent la discrimination conceptuelle de nos schémas de la moralité à

⁷ Nancy Murzilli, « La vie comme un roman : sur la fiction littéraire et les expériences de pensée », dans *Devant la fiction, dans le monde*, C. Grall et M. Macé (dir.), *La Licorne*, n° 88, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2009, p. 225.

travers le déploiement imaginaire de structures de contrastes étudiés qui fonctionnent argumentativement⁸.

Lorenzo Bonoli partage cette vision et évoque la fonction cognitive de la fiction qu'il présente comme un cadre dans lequel peuvent s'instaurer « des modèles, par lesquels il est possible de voir et de concevoir le réel⁹. » Ainsi, Carroll et Bonoli postulent tous deux que, dans la fiction s'instaure un au-delà réflexif de l'œuvre. En ouvrant un monde de possibilités inaccessibles dans la réalité, mais qui représentent néanmoins des situations potentielles assimilables à notre réalité, la fiction nous renseigne sur l'expérience humaine, nos conduites comme nos faillites.

L'imagination se plaçant du côté du possible, elle se rapproche d'une multitude de situations réelles. En fait, elle les réalise, sans pour autant les toucher du doigt, ce qui donne un écart à l'observateur (qui pourrait être ici l'auteur) pour examiner sans crainte les contextes créés. Par l'intermédiaire de personnages, porteurs de valeurs, de visions du monde, dotés d'émotions et sujets à des réactions, l'auteur expérimente différents modes de la pensée humaine. L'écriture de fiction permet de dénaturer l'espace, le temps, et l'identité. C'est moins une falsification qu'une reconfiguration temporaire.

*

⁸ Traduction de Nancy Murzilli, *ibid.*, p. 231. Citation originale : Noël Carroll, "The Wheel of Virtue : Art, Literature and Moral Knowledge", *The Journal of Aesthetics and Art Criticism*, n° 60, 2002, p. 18.

⁹ Lorenzo Bonoli, cité par Raphaël Baroni, dans « La fiction peut-elle mentir? », *L'œuvre du temps*, Paris, Seuil, 2009, p. 233.

J'écris, j'accède à un regard qui m'était inconnu, des perceptions ; j'observe des phénomènes qui me sont inaccessibles en dehors du cadre de la fiction. Celle-ci me permet d'appréhender des expériences que la vie ordinaire me refuse. Ce nouveau point de vue complète ma propre expérience, l'élargit et la rend plus sensible. Dans *L'art du roman*, Milan Kundera écrit que « le roman n'examine pas la réalité mais l'existence¹⁰. » L'écriture, en saisissant des possibilités de l'existence, nous donne à voir ce que nous sommes et ce que nous pourrions être.

De manière un peu différente, Paul Ricœur, dans ses théories de la réception, présente la fiction comme un opérateur qui agit sur la réalité. Pour lui, la lecture de fiction établit chez le lecteur une configuration nouvelle de la réalité. Qu'en est-il pour l'auteur ? N'y aurait-il pas, pour lui aussi, une reconfiguration de la réalité ? En nous faisant éprouver de nouvelles sensations, l'imaginaire renforce, déstabilise, ou même renverse nos conceptions figées des choses et nos perceptions. En ce sens, l'écriture de fiction a pour moi « un effet sur ce qui est tenu pour réel¹¹ », c'est-à-dire sur ce que je savais de moi et sur celle que j'étais. Par le processus créateur, l'auteur peut observer les modifications sur ses propres constituants. L'écriture donne accès à une nouvelle conscience de soi. Toute œuvre construite retourne à son créateur et l'affecte à son tour. Comme toute expérience est source de connaissances, l'auteur est inmanquablement changé par celles-ci.

Le langage tient ici un rôle particulier, je dirais à la fois d'orchestrateur (il tient rassemblés les constituants) et d'éprouvette dans laquelle diluer des hypothèses nouvelles. C'est un double

¹⁰ Milan Kundera, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1994, p. 61.

¹¹ Paul Ricœur, cité par Brian Hill, « Localiser la fiction : sur la réception des œuvres de fiction », dans *Devant la fiction, dans le monde*, C. Grall et M. Macé (dir.), *La Licorne*, n° 88, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2009, p. 162.

mouvement, l'auteur s'essaye à des opérations ; en retour il reçoit une résonance des mots. Le langage fait écho en nous parce qu'y sont entremêlés nos pensées, nos émotions, nos expériences de vie, nos rêves et nos imaginaires.

Dans ses travaux en psychanalyse, Didier Anzieu affirme que « l'œuvre a une prétention synchronique, qui est de se présenter comme un microcosme du monde, et d'avoir le pouvoir, par ce microcosme fini de représenter le monde infini¹². » Par l'écriture, où je cultive cette impression de l'infini, je veux étendre celle que je suis. Emprunter un chemin. Emprunter plus d'un chemin. Et par chaque point de vue, trouver à m'apercevoir sous une facette différente.

Espace : le rêve

Tout écrivain est habité par des imaginaires. L'étymologie du mot « imaginer » met en évidence un lien avec l'image puisque le mot provient du latin « imaginari » qui signifie concevoir dans son esprit l'image d'un être ou d'une chose. Il existerait un rapport fort entre images et fictions, entre la création d'images et la création textuelle.

L'imagination est un état dispositionnel dont le rêve diurne est l'activité manifeste et dont l'écriture est le prolongement. Pour ma part, l'écriture commence dans un moment d'égarement, un instant d'absence pendant lequel je rêve les yeux ouverts. Si je parle de rêve, c'est qu'il y a production de versions ; des images se rassemblent, des sensations, des chimères, qui deviennent la source de fictions élaborées. Ces fantasmes servent de point d'appui au développement d'une histoire, car ils se proposent comme un espace dans lequel je peux me

¹² Didier Anzieu, « Les cinq phases du travail créateur », *Le corps de l'œuvre. Essais psychanalytiques sur le travail créateur*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'Inconscient », 1981, p. 140.

représenter autrement, où je suis absorbée entièrement, avec le sentiment d’habiter un lieu, un temps détaché de la complexité de la vie concrète et que mes habituels comportements et réflexes ne déterminent pas. C’est une échappée volontaire. Alors, mon esprit divague, mes pensées flottent dans le domaine de l’invention, entre absence et présence. Je me projette dans des identités rêvées, je croise des individus qu’il me serait impossible de rencontrer dans mon quotidien... Aucune crainte ne m’habite, puisque tout peut se jouer, se rejouer autant de fois et avec autant de variantes qu’il me faudra expérimenter pour prendre la mesure de cette étonnante dimension. Comme l’explique Jean-Claude Kaufmann, « les rêves éveillés sont le règne du mélange le plus libre et anarchique qui soit. Il est interdit d’interdire et non seulement tout y est possible mais tout s’y croise et s’y marie avec une facilité extrême¹³ », ce qui leur confère une importante force créatrice. Les rêveries se renouvelant avec les contextes et les états d’âme, elles offrent une vaste réserve dans laquelle mon imagination va puiser.

Chaque monde créé est mien. Je le modèle à ma guise, avec une relative aisance, selon mes souhaits, selon ce qui m’habite et ce que je perçois. Freud explique que « cette activité prend sa source dans un désir dérivé depuis un souvenir¹⁴ », elle entretient donc un lien important avec la mémoire et les couches antérieures de l’identité. Le rêve éveillé « porte les traces d’une jonction du rêveur avec le monde extérieur¹⁵ ». Il est le fruit d’une absorption du monde extérieur. Cette absorption grave en moi des émotions, des couleurs, des formes, des odeurs marquantes qui composeront en se déposant un terreau sur lequel pourront germer des récits. Des traces qui se métamorphoseront par l’addition de nouvelles expériences leur permettant de renaître à la fois pareilles et différentes. Avec l’action du temps, de la mémoire et de la séparation physique, les impressions sédimentées, superposées, acquièrent un sens plus large, se détachent de leur contexte d’origine. Le rêveur peut recréer des moments heureux du passé

¹³ Jean-Claude Kaufmann, *op. cit.*, p. 11.

¹⁴ Sigmund Freud, « La création littéraire et le rêve éveillé », traduit de l’allemand par Marie Bonaparte et E. Marty, *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », n° 263, 1971 (1933), p. 71.

¹⁵ *Idem.*

en investissant les sensations ancrées en lui. Il les parfait. Ainsi, il rejoint une partie de lui qui sommeille et il lui donne une nouvelle importance.

Le rêve diurne jaillit de la rencontre entre mon intimité et la perception de l'extériorité. Il est une tentative d'interprétation de toutes les empreintes, non pas pour retrouver ce qui a été perdu, mais pour donner une nouvelle signification à ce qui a été perçu. Il est porteur d'une vision unique, et fuyante, de soi et de la société, qui elle aussi, par ailleurs, me construit. Il est donc une réinterprétation de soi et du monde. Il offre une modulation pendant laquelle le rêveur s'adonne à des essais à peu de risques. Ainsi, il est une écriture de soi et, en tant que tel, il influence la structuration identitaire. De ses dérivations, je tire des impressions qui jetteront les bases de mondes romanesques, de personnages qu'il faudra construire par la suite, avec le texte. Comme le dit Louise Warren, « [l]e rêve ouvre le chemin de la réalisation. Il est le commencement¹⁶. » Peu à peu, une histoire se forme. Le changement de support s'impose, de la succession d'images aux mots, un décalage s'opère puisqu'il ne s'agit pas de traduire les images en mots, mais de se servir de la rêverie et de ses traces comme impulsion de création.

Le passage aux mots nécessite une prise en compte de l'autre. Alors qu'un rêve éveillé est destiné au seul rêveur, un texte est, quant à lui, toujours adressé à autrui, car il est un mode de communication. La mise en texte correspond alors à une mise à distance du vécu qui se creuse à mesure que ce dernier se fabrique.

Peu à peu la rêverie s'efface au profit d'un investissement esthétique dans le texte. Une réflexion sur les mots, la structure, les personnages me décentre du cœur de ce monde. Les choses prennent corps. Rêver et écrire sont deux temps d'un même acte de création, il me semble. L'écriture permet aux flottements de l'identité, aux visions du monde traversant la

¹⁶ Louise Warren, *op. cit.*, p. 17.

rêverie de s'inscrire dans une structure qui en assure l'épaississement. Donner un corps de mots aux rêves mouvants.

Mouvement : l'anamorphose

« C'est avec ce qu'on est que l'on écrit¹⁷. » C'est avec toutes ses questions, ses doutes, ses forces et ses faiblesses, de fait, que l'on avance dans l'écriture. La fiction, en ce sens, est un moyen d'appréhender les tensions qui nous occupent, un moyen d'interroger ce qui est terré en nous. L'écriture fait remonter ce qui se cache et ce que l'on tait. Elle appelle nos nœuds à se dénouer en s'emparant des peurs qui nous tenaillent. C'est à partir de cette masse informe, pâte existentielle et organique, que la création se présente comme une nécessaire action. Le texte donne une raison d'être à la bouillie, au bouillonnement, il en extrait du sens. Ce qui nous remet en question, nous fait honte, nous est difficile à admettre se trouve transformé par la médiatisation des mots, et tout à coup la honte devient matière ou manière. L'écriture s'apparente à un tour de passe-passe. En un mouvement ascendant, elle révèle et convertit ce matériau. Elle fait apparaître ce qui se dissimule et rend lumineuse la laideur.

C'est avec ce que je suis que j'écris. Si Freud fait du Moi le héros de tous les romans¹⁸, Anzieu insiste quant à lui sur le caractère nécessairement autoréflexif de l'œuvre en affirmant que celle-ci « imite, transpose, convertit le jeu des relations entre les formes et les niveaux de narcissisme de l'auteur¹⁹ ». Ainsi, la structure des textes, le style, les personnages refléteraient

¹⁷ Pierre Bertrand, *Le cœur silencieux des choses : essai sur l'écriture comme exercice de survie*, Montréal, Liber, 1999, p. 83.

¹⁸ Sigmund Freud, « La création littéraire et le rêve éveillé », *art. cit.*, p. 69-81.

¹⁹ Didier Anzieu, *loc. cit.*, p. 141.

l'agencement psychique du créateur. Il y aurait donc inmanquablement de moi dans chacune de mes productions. Dans le texte s'effectuerait un mouvement d'exploration intérieure rendu possible par la fission du « Moi » pendant laquelle le Surmoi, l'Idéal du Moi et le Moi idéal se mettraient à fonctionner en parties indépendantes. La création provoquerait un état de dépersonnalisation. Alors qu'une partie s'aventure dans une régression, l'autre reste en éveil permettant de saisir l'œuvre. Lorsque j'écris, je me dédouble, c'est « deux dans un²⁰ », comme le dit Andrée A. Michaud, et je m'observe moi-même plongeant dans mes abysses.

C'est avec ce que je sais de moi, mais surtout avec ce que j'ignore, qui est néanmoins présent, que j'écris. L'écriture est une descente sous l'épiderme, à la lisière du Conscient et de l'Inconscient, dans cette partie de l'être que Jean-Claude Kaufmann nomme les franges. La limite poreuse à laquelle seul le rêve ou l'écriture donne accès. Je flotte, j'effleure la partie obscure de mes pensées. J'écoute les voix intérieures qui résonnent de timbres inconnus, puisque ce qui est saisi me paraît appartenir à d'autres. L'écriture condense et transpose les désirs refoulés. Ces transformations, tout en permettant de porter à ma vue celle que je suis, provoquent un sentiment d'étrangeté. Me voici en train d'écouter l'étrangère que je suis et de m'adresser à elle – structure de l'ipséité – qui demeurera une énigme tant et aussi longtemps que je l'inviterai dans l'écriture à s'emparer des voix et des corps de mes personnages. Dans ces derniers sont présents des fragments inédits de moi-même.

Mouvement et écriture s'adoptent. Le mouvement de la vie forme l'identité ; l'écriture s'en empare et opère un déplacement. En me montrant différente à l'issue de ce déplacement, elle me charge d'un nouvel affect : éperdument, je « recommence [m]a propre naissance²¹ ». Une

²⁰ Andrée A. Michaud, « Deux dans un, défier la loi du nombre », dans *Le groupe Interligne* (dir.), *L'atelier de l'écrivain 2*, Cahier Figura, 2010. En ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain. <<http://oic.uqam.ca/fr/publications/latelier-de-lecrivain-2>>.

²¹ Didier Anzieu, *loc. cit.*, p. 104.

nouvelle ipséité se forme qu'il me faudra à nouveau tenter de comprendre. L'ombre m'entoure
quoi qu'il en soit.

Je suis aveugle.

« Je sais, je ne sais rien²². »

²² Marguerite Duras, *op. cit.*, p. 81.

Mouvement : l'esquisse

Je. Comment deux petites lettres inscrites là, sur cet espace blanc, peuvent-elles me désigner, presque me déterminer ? Déterminée à devenir une image façonnée par des mots. Je suis frappée de stupeur face au langage que nous ne cessons d'employer, mais qui reste à mes yeux toujours entouré de mystère. Pourtant, que serais-je sans lui ? Cesserais-je d'être, d'agir ? De pouvoir dire ? La question me hante, puisque « Je » provient de nos capacités narratives et d'autodescription, comme nous le rappellent tant les scientifiques tel Bruno Dubuc²³ que des écrivaines comme Nancy Huston²⁴. L'homme est le seul être vivant qui a besoin de raconter sa vie pour la comprendre et continuer d'avancer. Tout en nous permettant de dire le Réel, le langage s'intercale entre lui et nous et fait obstacle à une relation directe. Le narratif projette ainsi l'être dans une fiction en tressant son histoire, ses relations, d'une expression. Seul le passage au récit permet aux causes et conséquences de se trouver un sens. Je est une succession d'actions d'ordre purement langagier.

Le langage, néanmoins, est performatif. Il crée de l'être. Comme le dit Jean Bédard, « Moi ne se précède pas à lui-même, c'est l'acte qui fait la substance²⁵ » ; c'est donc la prise de parole qui me permet d'advenir. En m'emparant de la langue, je me révèle ma propre présence et je m'inscris dans une volonté de participer à ma propre création. Ainsi, le texte est un espace que je m'offre pour y mettre en travail indéfiniment mon identité. L'écriture a le pouvoir de faire exister ce qui n'est plus, ce qui n'est pas et ce qui ne sera jamais. Un moi qui n'est plus, un moi qui n'est pas, un moi qui ne sera jamais.

²³ Bruno Dubuc, *op. cit.*

²⁴ Nancy Huston, *L'espèce fabulatrice*, Paris, Actes sud, 2008, 197 p.

²⁵ Jean Bédard, *L'immortelle beauté et l'éphémère beau*, conférence présentée à l'Université du Québec à Montréal, Montréal, 7 mars 2017.

Je n'est pas là. « Je est ailleurs, et par cet ailleurs il se fait plus intensément Je²⁶. » Je est dans l'acte, dans l'investissement nécessaire à la création, le chemin parcouru et engendré.

L'écriture est aussi un état qui habite l'écrivain même lorsque celui-ci n'écrit pas : une posture d'ouverture constante, un clin d'œil aux petites choses, un abandon de soi et une tension vers l'autre. Le mouvement sans fin qui s'y rattache me place dans une position d'indétermination identitaire. Il me pousse sans cesse à me questionner, à me réinterpréter. L'écriture donne alors une raison d'être à la plasticité identitaire qui me caractérise. Par la création, le mouvement et l'incertitude (parfois déstabilisante) deviennent une richesse dans laquelle je peux prélever la matière de mes fictions.

L'écriture, tout en maintenant l'indétermination du sujet, le fait également tenir en un tout rassemblé. À la manière d'une bulle, elle englobe l'auteur, contenant à la fois un tout qui est, un tout qui n'est pas, un tout passé, présent et futur. Par son entremise, je repense la complexité de la vie, je conçois de nouveau la fragmentation de l'être, qui ici devient un atout.

Ainsi, je m'échappe, m'aperçois, me transforme. Je ne peux dire qui je suis tant que chaque ligne me réinvente. Je suis à ma naissance, mon éternelle renaissance. Je rejoins la vision de Nathalie Heinich qui propose que l'« on serait en droit de considérer l'œuvre poétique comme le récit de l'itinéraire par lequel l'écrivain se crée²⁷. »

²⁶ Jean-Claude Kaufmann, *op. cit.*, p. 223.

²⁷ Nathalie Heinich, *Être écrivain : création et identité*, Paris, La Découverte, 2000, p. 332.

Espace : dans l'antre d'eux

L'œuvre naît du point de jonction entre le retour du dehors et sa rencontre avec le dedans. Si l'écriture appelle une plongée en soi, à l'inverse une poussée à l'extérieur s'effectue et contrebalance le premier phénomène. L'écriture est faite d'emprunts de réalité, de captures d'instant : l'allure d'une femme croisée dans le métro, la voix d'une personne que l'on reconnaît, croit reconnaître – nous nous trompons –, l'atmosphère d'une ruelle un soir d'été après la pluie... Tous ces êtres, tous ces moments qui ne m'appartiennent pas, mes sens les ont captés, mon corps les a absorbés, l'écriture s'engage vers eux. Elle me les livre déliés ; elle les peaufine.

C'est pourquoi j'écris pour m'adresser à ceux qui m'entourent, des êtres si proches et pourtant étrangers, eux aussi. L'œuvre est individuelle, elle s'écrit dans la solitude, et on s'imagine que les paroles vraies enfouies sous les couches de fiction nous sont réservées, mais, malgré cette écriture personnelle et subjective, je veux toucher le collectif. Je tends vers l'universel. Par l'écriture, atteindre la multitude, c'est-à-dire la multitude des versions de chacun. Faire vivre l'hétérogénéité depuis l'intérieur. Comprendre l'autre depuis un vécu intime et fracturé.

L'ouverture que je recherche me permet d'entendre la différence. Mais comment parler de cette différence sans revenir sans cesse à soi ? Comment comprendre cette différence quand elle émane de mon imagination ? Et pourtant, comme le rappelle Nancy Huston, « [s]eule de tous les arts, la littérature nous permet d'explorer l'intériorité d'autrui²⁸. » Ainsi, avide d'explorations, je pars à ta découverte. Je m'empare de toi, je me glisse en toi, je m'en donne

²⁸ Nancy Huston, *op. cit.*, p. 191.

le droit. Cela demande de me mettre à distance de moi-même. À distance même de ce malaise à prétendre être toi. Il me faut me perdre de vue volontairement, rompre avec le confort de mes habitudes.

La fiction soulève donc cette question : comment traiter (de) l'autre ? La fiction n'advient pourtant, il me semble, que par la capacité de l'auteur de se mettre à la place de l'autre. Les romans nous renseignent sur ce que peut ressentir l'autre, ce qu'il peut vivre, à la manière des « expériences de pensée » qu'étudie Nancy Murzilli. Quand naissent sous ma plume des personnages très éloignés de celle que je suis, j'expérimente une forme d'altérité. Elle s'impose dans ma manière de tenter de comprendre des agissements qui ne seraient pas les miens, de répondre à des questionnements qui ne relèvent pas de mes préoccupations. Mais ces questionnements deviendront ma préoccupation.

Par l'entremise des personnages, tant l'auteur que le lecteur avancent à la rencontre de la dissemblance. En variant leurs caractéristiques, les lieux et les contextes dans lesquels ils évoluent, la fiction nous place face à des territoires de la conscience humaine inexplorés. Dans ces terrains vagues, j'ai le pouvoir de faire surgir des figures complexes, des problèmes, qui répondent à ma singularité vers une pluralité. Intimité dans l'altérité. Être soi dans le procédé, dans la volonté de porter des voix fuyantes ; « c'est dans la mesure où il est le plus lui-même que l'homme rejoint par le fait même l'autre homme²⁹. » Je suis moi en m'échappant dans l'écriture, en berçant des personnages qui me permettent d'entendre les voix singulières des autres et me rappellent que j'échappe à ma compréhension.

En ce sens, l'écriture m'enseigne également l'humilité en me dévoilant mes propres limites. Elle circonscrit mon être en désignant ma différence. La fiction possède une dimension

²⁹ Pierre Bertrand, *op. cit.*, p. 84

imitative, elle donne à lire un semblant de réalité. Elle cherche le pareil un peu aussi pour le contrer. Pas mentir : démentir. C'est là aussi que se déroule la confrontation. Si cela semble sans risque d'explorer une multitude d'autres hypothétiques, sous prétexte qu'ils n'existent pas, il faut admettre qu'ils nous confrontent à nos propres fonctionnements et dysfonctionnements : « les fictions littéraires sont un moyen d'expérimenter sans avoir à les vivre, des situations de la vie humaine, en disposant de l'écart suffisant pour percevoir la nôtre sous un jour nouveau, réviser nos jugements et nous amener à agir différemment³⁰. » L'autre nous renvoie une image de nous-même qu'il nous faut observer à notre tour ; l'image nous rend sensible à la profondeur et au piège du miroir.

Espace : le miroir

Je suis à la fois présente et absente, à la fois en moi et hors de moi. Je me soustrais à l'emprise de la gravitation quotidienne. Le temps et l'espace deviennent indéterminés, pluriels autant qu'ouverts. Je suis dans un état proche du vide, nécessaire à l'écoute de la parole des autres, que j'attrape, que je manipule, que je chéris. Je laisse cette voix sans origine m'habiter, je m'unis à elle, et ainsi nous faisons corps.

Ce rapport à l'autre, forme de fusion, renouvelle le sujet. Dans le processus créateur, l'autre devient un constituant de ma propre identité. Puisqu'apprendre ce qu'est l'homme, ou ce dont il est capable, ne peut que se faire par l'expérience qui déplace les perspectives. Ce que Bonoli formule ainsi :

³⁰ Nancy Murzilli, *art. cit.*, p. 240.

La littérature nous fournit, par son pouvoir d'immersion, le moyen d'échanger les rôles, de troquer notre existence contre celle d'un autre ; nous pouvons alors éprouver le point de vue d'un étranger et renouveler ainsi, grâce à l'expérience esthétique, notre vision du monde, les fondements de nos jugements éthiques et de nos positions idéologiques³¹.

L'autre me perturbe. Celui qui existe, celui que je vois et que je n'arrive pas à toucher, autant que celui que j'invente. Il me fait m'interroger sur mes propres fondements. La compréhension de soi ne peut être atteinte que dans la connaissance d'autrui, comme le dit Georges Bataille : « nous ne pouvons découvrir qu'en autrui comment dispose de nous l'exubérance légère des choses³² ». L'autre me désigne la différence et le manque qui m'habitent. Alors, je tente de l'intégrer. Cette intégration me change et me fait advenir. Et en quelque sorte me protège.

³¹ Lorenzo Bonoli, cité par Raphaël Baroni, *loc. cit.*, p. 242.

³² Georges Bataille, *op. cit.*, p. 114.

DÉCALAGE ET MISE EN PÉRIL : L'AUTEURE DESSAISIE

L'auteur est à la recherche de lui-même, ou plutôt de nouveaux territoires, mais ces nouveaux territoires sont précisément ceux où il perd la certitude de son identité, où celle-ci s'avère un masque derrière lequel se creuse d'innombrables labyrinthes, des territoires inconnus aux frontières fluctuantes et indécidables, une invention³³.

Figures d'auteurs

Dans son roman *Routes secondaires*, Andrée A. Michaud use de la mise en abyme pour dévoiler à travers la narration la fabrication même du roman. Son double, la figure de l'auteure A. A. M., construit une fiction dans laquelle sa propre identité est mise en péril par une confusion avec ses personnages. À la poursuite de la vérité sur la mort de son personnage Heather, son doppelgänger, elle se retrouve à composer une histoire qui appartient au passé. La ligne du temps se brouille, passé et présent se construisent l'un l'autre à mesure que l'auteure se confond avec Heather, tout en conservant son identité. Ce brouillage permet à A. A. M. de franchir la frontière entre les deux mondes : fiction et réalité finissent par fusionner. Au fil de l'écriture, les personnages prennent corps, acquièrent consistance et autonomie, apparaissant même dans la réalité de l'auteure qui, dans le même temps, semble s'effacer, jouer sa propre disparition en tentant cependant de garder les rênes du récit. Plus elle écrit et plus le monde imaginé lui échappe, menace sa propre existence, pointant la fiction comme une succession de possibilités qui s'entrechoquent, une boucle dans laquelle le lecteur

³³ Pierre Bertrand, *L'éloge de la fragilité*, Montréal, Liber, 2002, p. 60.

ne distingue plus ce qui est créé de ce qui crée. Aux métalepses³⁴ et confusions s'ajoutent des passages relevant du journal d'écriture dans lesquels l'auteure décrit son rapport à l'écriture, aux personnages, ainsi que l'influence de la vie quotidienne sur sa création. Cette mise en abyme et le métatexte qui organisent le roman d'Andrée A. Michaud revêtent certaines ressemblances avec le projet de *Facette* (roman), qui me permet à partir d'ici d'interroger les liens unissant l'auteure à ses personnages, ainsi que la place que cette dernière peut prendre au sein de sa fiction.

Décalage : dans le vide

L'activité d'écriture s'intègre à une vie parfois foisonnante. Pour cela, l'auteure s'aménage un temps spécifique, seule, pour créer. C'est l'heure des bombyx pour A. A. M. C'est dans un espace et un temps détachés du reste de son quotidien que l'écrivaine compose. L'heure des bombyx est tout autant un lieu, celui de son atelier, qu'un temps qu'elle sépare de ses activités journalières pour demeurer mentalement disponible. L'heure des bombyx permet un détachement pendant lequel l'auteure s'abandonne à la fiction. Depuis cet état, seuls ses personnages peuvent lui rendre visite et pénétrer le monde de la création. Cet univers est un espace vidé et ouvert, accessible aux personnages, car délesté de toute autre présence.

La figure de l'écrivaine dans *Facette* (roman) procède de la même façon et se coupe volontairement de toute autre activité. Pour un temps, elle s'installe dans la chambre bleue, choisit de vivre au rythme de la composition du texte, relâche même son rôle de mère, ce qu'elle exprime ainsi :

³⁴ Gérard Genette définit la métalepse comme « une manipulation – au moins figurative, mais parfois fictionnelle – de cette relation causale qui unit, dans un sens ou dans l'autre, l'auteur à son œuvre, ou plus largement le producteur d'une représentation à cette représentation elle-même. » Dans *Métalepse : de la figure à la fiction*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2004, p. 14.

Rester concentrée, solitaire, pour tracer leurs routes. Avancer au seul rythme de leurs pas, plus que jamais. Elle était mon centre de gravité, et pourtant j'oscillais dans un mouvement de va-et-vient de plus en plus large. Je devais me désarrimer, me jeter à l'eau et m'immerger entièrement. Partir. [...] Retraite ultime dans la chambre bleue qui m'attendait à deux rues de notre condo. Le temps était venu de terminer ce livre³⁵.

La création implique le vide, dans ces deux cas, elle le nécessite. C'est dans le vide que la fiction opère, car il provoque un état d'accueil qui engendre l'écoute. Le vide, c'est les murs de l'atelier sur lesquels peuvent se réfracter les mots des personnages afin de rejoindre l'auteure. L'absence, uniquement, permet aux échos d'exister.

L'absence ne laisse que l'écoute.

Le vide se fait aussi à l'intérieur. L'esprit se décharge, s'écoule, seule une présence fantomatique du Je demeure, qui peut capter le texte. C'est ce que Christiane Rochefort indique lorsqu'elle déclare que « [l]'écriture se place là où la pensée s'absente³⁶. » Les idées naissent de cet espace vidé, elles jaillissent des moments creux, où l'esprit est à la fois relâché et rassemblé autour de l'écriture. C'est dans les instants de retraite qu'il est le plus fécond.

³⁵ *Facette* (roman), p. 69.

³⁶ Christiane Rochefort, *C'est bizarre l'écriture*, Paris, Grasset, 1970, p. 52.

Pourtant, la vie quotidienne ne cesse d'avoir un effet sur le récit qui se construit. L'histoire se transforme, elle est perturbée par les problèmes courants. La mort du raton laveur ou du chat entrave la concentration de l'auteure qui déclare : « DIFFICILE D'ÉCRIRE QUAND ON SAIT que quelqu'un va mourir dans notre maison³⁷. » Le redressement d'une clôture, l'installation des décorations de Noël aménagent des pauses dans la création avec lesquelles l'auteure dans *Routes secondaire* doit composer. L'écrivaine s'installe entre deux mondes, en équilibre sur la frontière fiction et réalité, elle franchit les limites jusqu'à parfois les brouiller. Il lui faut vivre dans le va-et-vient, ce qu'exprime également le personnage d'auteure de *Facette* : « Partir, revenir. Rythme incessant des allers-retours entre mes deux mondes³⁸. »

À quel degré le quotidien d'une auteure peut-il modifier sa façon d'écrire ? La météo, les tracasseries, les paysages environnants sont-ils à la fois source et obstacle à la composition ? À quel point le quotidien d'une auteure courbe-t-il la trame de la fiction ?

Bien que l'écriture s'inscrive dans un temps et un espace spécifiques, elle ne peut rompre complètement avec le quotidien. Le positionnement nécessaire à l'écriture ne quitte jamais l'auteure. La fiction habite le quotidien parce que l'esprit de l'auteure ne peut totalement abandonner sa production. Il accepte la présence quasi constante de ses créations dans ses activités courantes. L'écrivaine de *Facette* l'exprime ainsi :

³⁷ Andrée A. Michaud, *Routes secondaires*, Montréal, Québec Amérique, 2017, p. 81. Les prochaines références à cette œuvre seront inscrites dans le corps du texte par la mention RS, suivie du numéro de page, entre parenthèses.

³⁸ *Facette* (roman), p. 68.

Mes yeux se promenaient sur les étagères sans pouvoir se fixer. Refus partiel de concrétion. Mon esprit demeurait dans cet autre lieu qui m'appartenait et que j'avais créé de toutes pièces. Des phrases s'écrivaient sans que je puisse les prendre en note³⁹.

L'écrivaine devient alors passe-muraille.

À d'autres moments, la fiction puise directement son souffle dans la réalité. L'auteure réclamerait une tempête de neige pour écrire celle de son livre. Elle pourrait être retenue captive de son texte en abrogeant toute activité extérieure, mais la tempête servirait d'inspiration directe.

Transformant des faits, des personnes en fiction, l'écrivaine s'inspire inmanquablement de la vie. Comme le dit Andrée A. Michaud, « [l]'imaginaire ne peut se fonder que sur du connu⁴⁰. » Ainsi, son double ne s'étonne pas davantage qu'un de ses personnages ressemble à Gilles Ferland, un homme du voisinage, puisque, comme elle l'explique, il est possible

[qu'elle ait] aperçu cet homme au bureau de poste ou à l'épicerie de Saint-Vital, peu de temps après [s]on retour dans la région, [qu'elle ait] été frappée par son allure, par l'intensité de son regard, et qu'en créant [s]on personnage, [elle lui ait] inconsciemment donné les traits de cet inconnu croisé un jour où [elle] [s]'apprêtai[t], sans le savoir, à écrire une nouvelle histoire. (RS, 61)

³⁹ *Facette* (roman), p. 26.

⁴⁰ Andrée A. Michaud, « Deux dans un, défier la loi du nombre », *art. cit.* En ligne : <<http://oic.uqam.ca/fr/publications/latelier-de-lecrivain-2>>.

Cela est une évidence, l'imaginaire se fonde sur du connu, puisque l'auteure est prise avec son époque, mais du connu avec lequel elle fait du nouveau. Le personnage advient de mutations et de transpositions de la réalité. Il se propose comme un espace en décalage. Un corps qui mature. Une présence qui reste à discerner.

Décalage : l'arrivée

Tout arrivant propose une vérité qu'il ne faut pas mettre à la porte ; mais qu'on lui donne accueil, et qui sait jusqu'où elle vous conduira⁴¹.

Pendant un temps indéfini, le personnage est en gestation, il grandit, masse informe se structurant dans le noir. Par ajouts successifs, l'écrivaine lui dessine une silhouette, des pensées, un but, des actions. Advenant du corps composant de la romancière, le personnage entretient un lien avec cette dernière. Jean Guillaumin a émis l'hypothèse que « le corps de l'œuvre est tiré par l'auteur de son propre corps (vécu et fantasme) qu'il retourne comme un gant et qu'il projette⁴². » Projection suivie par une phase de détachement pendant laquelle le Moi-personnage est dépassé. Dans *Routes secondaires*, Andrée A. Michaud choisit de pointer sa présence en nommant l'écrivaine fictionnelle de ses initiales.

L'écrivaine doit reconnaître son personnage, l'observer, patienter jusqu'au moment où le mot signera sa véritable naissance. Le personnage est encore muet, mais il appelle le langage, « il ne dit rien, certes, mais il est désireux de passer dans la langue⁴³ » (RS, 147), seul moyen de métamorphoser sa silhouette en corps pleinement visible. Vision que partage l'auteure dans *Routes secondaires* qui déclare : « un personnage n'existe qu'à partir du moment où il se glisse dans une phrase » (RS, 147). Avant, il n'est qu'une ombre fantomatique, un corps vide et transparent à remplir de la couleur des mots. Même une fois jeté sur le papier, en présence, le personnage conserve une part inaccessible. Est-ce en raison de l'absence de souvenirs réels,

⁴¹ Sylvie Germain, *Les personnages*, Paris, Gallimard, 2004, p. 16.

⁴² Jean Guillaumin, *Le moi sublimé. Psychanalyse de la créativité*, Paris, Dunod, coll. « Psychismes », 1998, p. 23.

⁴³ Sylvie Germain, *op. cit.*, p. 16.

d'un avenir qui reste à tracer ? Ou bien est-ce parce que le personnage se soustrait lui-même à la vue de l'écrivaine ? A. A. M. se questionne sur les modalités de la fiction : « j'ignore encore si Heather Waverly Thorne [son personnage alter ego] répond à ce schéma, si elle a commencé à exister quand sa Buick est apparue au sommet de la côte du 4e Rang ou si son passé échappe à la fiction et, de ce fait, m'échappe aussi. » (RS, 147). A. A. M. s'interroge sur son personnage doppelgänger qu'elle a vu apparaître pour la première fois au volant d'une voiture. L'amnésie dont Heather est frappée semble avoir des répercussions sur l'auteure qui ignore, elle aussi, d'où a surgi son personnage. Par l'intégration de quels faits dans le récit y a-t-il eu un déclenchement ? Par la remontée de quels désirs enfouis de l'auteure le personnage a-t-il pris corps ? Quelle nécessité l'a poussé là, sur la page blanche ?

Une fois qu'il est né, l'écrivaine accueille son personnage comme un compagnon intime, un ami de longue date même si elle ne le connaît pas encore. Cette position d'accueil permet de saisir le personnage par l'écoute. Il faut trouver la bonne distance ; trop loin, la romancière n'entend rien ; trop près, elle étouffe sa voix. Comme le dit Christiane Rochefort, il s'agit d'« une sorte de fil du rasoir [...]. Une fois le moi éliminé il faut revenir comme écrivain, par une porte, ou plutôt un escalier, car il s'agit d'un système de décalage⁴⁴. » Dans *Routes secondaires*, cette posture d'ouverture de l'auteure est symbolisée par le franchissement par les personnages d'une arche marquant la frontière entre fiction et réalité et menant jusqu'à la maison de l'écrivaine. Plusieurs protagonistes visitent l'auteure jusque dans son atelier. Heather s'installe en face de A. A. M., elle ne dit rien, mais sa présence oblige l'auteure à se questionner, à se demander qui peut être cette femme à qui elle vient pourtant de donner vie. L'écrivaine entretient alors un rapport d'altérité avec son personnage.

⁴⁴ Christiane Rochefort, *op. cit.*, p. 117.

Il est un être extérieur, qui reste à découvrir par la construction textuelle. De nouveaux protagonistes doivent apparaître. C'est nécessaire, car le personnage ne peut se révéler que dans ses relations. Sentiment que partage A. A. M. qui note :

JE TENTE DE FAIRE LA LUMIÈRE sur le deuxième prénom de Heather Thorne et conclus que Waverley est ce qui, de Heather, m'échappera toujours, cette part du personnage se refusant à l'écrivaine et ne lui étant accessible que par l'intermédiaire d'autres personnages. (RS, 86)

C'est la mise en relation et le déplacement du personnage qui lui permettent de prendre de la consistance et d'apparaître plus clairement aux yeux de son auteure. Dans le roman, le phénomène est mis en évidence grâce à la dénomination des personnages. Plus l'auteure les construit et plus leurs noms s'allongent, passant de simples initiales à des noms et prénoms complets. Effet rotatif : plus le protagoniste acquiert de la consistance et plus il devient fort, contraignant l'auteure à ajuster sans cesse sa place.

Tenir sur ce fil du rasoir devient de plus en plus périlleux.

Décalage : l'effacement

A. A. M. s'interroge sur cette place. Est-elle un dieu cruel qui doit s'effacer pour que ses personnages s'émancipent ? Puisque « [s]ur l'étendue de son territoire, l'écrivain règne en maître, abusant d'un pouvoir dont il ne sait parfois que faire, tel un dieu en proie au doute mais n'en conservant pas moins la nécessaire cruauté des dieux. » (RS, 23) Un dieu anthropophage

qui ne consomme pour toute viande que la chair de ses personnages et qui, pourtant, comme un père, doit laisser libre son enfant.

Quelle est cette place de l'auteure ? Est-ce possible que, tel un dieu, la créatrice s'efface devant la création qu'elle continue pourtant de parfaire ? N'y a-t-il pas une impossibilité dans cette vision ? L'auteure A. A. M. a-t-elle réellement le pouvoir de disparaître, comme elle semble le penser quand elle déclare que « [c]'est la prérogative de l'écrivaine que de pouvoir effacer ses empreintes si celles-ci s'engluent dans des terres glaiseuses. » (RS, 23) Pourtant, plus loin elle nuance ses propos en affirmant que « la trace du passé supprimé demeurera toujours. » (RS, 197) La trace, l'empreinte répondent à la dialectique de la présence et de l'absence. Le processus créateur réunit ces pôles contraires. L'empreinte et la trace forment un creux dans la matière ou impriment une partie du matériau d'origine. Dans les deux cas, l'image de l'objet originel peut être difficile à rétablir, pourtant son passage demeure.

L'auteure peut-elle totalement disparaître de sa création ? Peut-elle laisser ses personnages devenir autonomes ? Non, pragmatiquement : qui écrirait sinon ? Son effacement réside-t-il alors dans l'élimination de son Je au sein du texte, et la naissance d'une voix propre au personnage ? Le rôle de l'auteure n'est-il pas de faire que l'histoire des personnages tienne debout sans elle ?

L'écrivaine doit creuser la problématique existentielle que ses personnages font émerger. La première tâche de la romancière, en ce sens, est de les rendre crédibles, afin qu'ils puissent entraîner l'ensemble de l'œuvre dans leur sillon. Un objectif que l'écriture cherche à atteindre, selon Milan Kundera :

pour qu'un personnage soit « vivant », « fort », artistiquement « réussi », il n'est pas nécessaire de fournir sur lui toutes les informations possibles ; il est inutile de faire croire qu'il est aussi réel que vous et moi, pour qu'il soit fort et inoubliable, il suffit qu'il emplisse tout l'espace de la situation que le romancier a créé pour lui⁴⁵.

L'auteure a pour tâche de faire en sorte que le semblant paraisse vraisemblable. Elle doit créer l'illusion de la vie en s'appuyant sur la cohérence du récit, une attention portée aux paroles, aux actes, aux sentiments du personnage et à une multitude de petits détails qui permettront de parfaire une vision. C'est ainsi que le lecteur peut éprouver le phénomène de suspension de l'incrédulité décrit par Samuel Coleridge⁴⁶. Celui-ci explique que, lorsque l'auteure réussit à insuffler intérêt et vraisemblance à son récit, le lecteur suspend de lui-même son jugement d'impossibilité de la narration. En d'autres termes, le lecteur accepte de vivre la fiction comme si elle était la réalité. Le rôle de la romancière est donc d'assurer cette suspension. Le personnage est un être délivré sans être délié par des mains orchestratrices qui doivent demeurer fabuleusement invisibles.

Or, l'écrivaine, elle, peut véritablement choisir sa place, la déterminer, ou du moins tenter de le faire. Comme le rappelle Andrée A. Michaud, « [u]n écrivain doit apprendre à se nommer » (RS,170), c'est-à-dire à assumer qui il est au sein de son texte. L'écrivaine tient à la disposition de ses personnages une nourriture qu'ils avaleront quand bon leur semblera. Chaque figure s'emparera progressivement des mots de l'auteure, les retournera, les trafiquera, se les appropriera pour se fortifier. Une fois que Heather aura gagné son corps de langage, elle pourra se déplacer et venir frapper à la porte de A. A. M. Une autonomie qui semble, dans *Routes secondaires*, mettre à mal le pouvoir auctorial de A. A. M., car celui-ci s'effrite et

⁴⁵ Milan Kundera, *Le rideau*, Gallimard, Paris, 2005, p. 82.

⁴⁶ Samuel Taylor Coleridge (trad. Jacques Darras), « Autobiographie littéraire, chap. xiv », dans *La Ballade du vieux marin et autres textes*, Éditions Gallimard, coll. « NRF Poésie », 2007.

l'auteure n'arrive plus à voir venir la suite des choses. Néanmoins, ce retournement est nécessaire pour que le récit atteigne sa justesse et que le risque de la fiction soit problématisé.

Mise en péril : l'échappée

Didier Anzieu explique que le code générateur⁴⁷ de l'œuvre peut être déplacé. La clé organisatrice du récit peut devenir un personnage. De lui dépend alors la structure du texte. Le personnage forme le cœur de l'œuvre, celui qui bat et impulse la force au roman en entier. À chaque ligne, il se fortifie, transmettant sa vitalité au texte. Tout en apparaissant plus clairement à A. A. M., son indépendance s'accroît jusqu'au moment où il affirme sa posture, ses choix, son statut d'être éprouvant la vie à travers les mots. Le personnage de Gilles Ferland, par exemple, ira même jusqu'à tenter de dissuader l'écrivaine de poursuivre le récit. Le personnage acquiert un pouvoir qui va grandissant sur l'auteure.

Dans *Routes secondaires*, il sait bien vite, mieux que la romancière, comment se mouvoir dans cet espace textuel que pourtant elle conçoit. Ce n'est pas le microcosme de l'écrivaine dans lequel ils évoluent, mais le leur. Celui qu'ils ont coloré, dès leur apparition, et dont la connaissance leur procure une tangibilité. Le personnage appelle son aventure tout autant que les mots lui confèrent ses particularités. Il se nourrit du texte qu'il alimente en retour dans une sorte de cercle vertueux. C'est un effet d'entraînement, comme un challenge, qui s'accélère à mesure que la conception du roman avance. Alors qu'à certains moments l'auteure décide d'une voie, à d'autres les personnages semblent agir selon leur bon vouloir. Ils échappent peu à peu à sa gouverne, et elle est forcée de constater que « [l]'homme mystérieusement [...] »

⁴⁷ Didier Anzieu, dans « Les cinq phases du travail créateur », *Le corps de l'œuvre. Essais psychanalytiques sur le travail créateur*, définit le code générateur de l'œuvre comme une série de processus secondaires qui pourra prendre des formes variées : matrice, modèle, structure... nécessaire à la formation de l'œuvre.

n'agissait pas seulement selon sa propre volonté, mais selon des lois [qu'elle] ne connaissait pas pour ne les avoir pas édictées [elle]-même. » (RS, 71)

Tout se brouille : la frontière qui, dans la fiction d'Andrée A. Michaud, sépare la fiction d'A. A. M. et sa réalité se dilue. La fiction, désormais métaleptique, s'écrit à plusieurs mains. Combien ? Impossible de le dire, puisque, tour à tour, chaque protagoniste modifie la trame du récit en sortant du cadre défini par l'écrivaine : « trop de mains qui voudraient récrire l'histoire déjà écrite[...]. Il faut que je reprenne le contrôle de la situation ». (RS, 207)

Les personnages pèsent sur la vie de A. A. M. Ils désorganisent ses pensées, les leurs se confondant aux siennes, ce que l'écrivaine de *Facette* (roman) ressent aussi et exprime ainsi : « J'étais bouleversée par sa silhouette lointaine, chétive, qui se dilatait et se gonflait de l'air ambiant. Elle m'étouffait, mais je porterais quelques jours encore la lourdeur de son être, la pesanteur de ses pensées sur les miennes⁴⁸. » L'auteure est-elle finalement souveraine en son royaume ? A-t-elle réellement choisi sa place ? Un écrivain peut-il être totalement maître de son écriture ?

Selon les témoignages de nombreux auteurs, tels que Christiane Rochefort dans *C'est bizarre l'écriture* ou Sylvie Germain dans *Les personnages*, l'écriture échappe au créateur, c'est-à-dire qu'il ne peut garantir la direction ou la forme qu'elle prendra, encore moins ce qu'elle lui apprendra sur lui-même et ses propres défaites. Outre l'écoute des personnages qui le conduit à moduler ou à modifier son approche, le processus créateur s'auto-engendre.

⁴⁸ *Facette* (roman), p. 86.

À un moment, l'écriture appelle l'écriture et dépasse le cadre de la pensée de la créatrice. Christiane Rochefort explique que l'effacement du Moi engendre une déstabilisation, une fragilité qui se transmet à l'écriture et que celle-ci devient « fluctuante et incertaine, se fait au fil des pages [qu'il est] impossible de prévoir⁴⁹. » L'écriture prend le relais de la pensée, ce que A. A. M. ressent lorsqu'elle déclare : « Tout s'est déroulé comme si, une fois lancé, le récit s'était doté d'une vie propre, à moins qu'il ait toujours été animé d'une forme d'indépendance fantasque, que j'intervienne ou non[...] » (RS, 109). L'auteure se trouve dépossédée de son emprise sur le récit, et pourtant pleinement maîtresse du discours qu'elle porte sur l'écriture. Ce qui lui permet paradoxalement de déclarer son impuissance devant cet effet d'emballement en écrivant que « ce roman ne [lui] appartient plus. » (RS, 187)

Le récit s'emballe, se construit de l'intérieur. Et en cela, peut-être, parle d'autant plus à l'écrivaine qu'elle se trouve impuissante à l'extérieur. L'effet d'altérité agit dans cette dynamique de dualité. Plus l'écrivaine compose et plus elle se détache de sa première vision de l'histoire. Elle s'éloigne, se retranche à l'extérieur. Ainsi, un écart important se creuse entre l'idée première du texte et ce qui se réalise parce que l'écriture « conduit, c'est du direct, c'est elle qui mène le destin du récit, tant pis pour toi elle détermine ta place⁵⁰ ».

Mise en péril : dissolution

Comment expliquer à P. [...] les effets à long terme de la fiction sur les imaginations trop fertiles, alors que je ne sais pas moi-même si je déraile et si je n'ai pas inventé l'homme qui partage ma vie. (RS, 59)

⁴⁹ Christiane Rochefort, *op. cit.*, p. 104.

⁵⁰ Suzanne Jacob, *La bulle d'encre*, Montréal, Boréal, 2001, p. 88.

Pour A. A. M., écrire est une négociation entre l'oubli volontaire et une attention accrue. C'est penser seulement à la fiction sans en avoir l'air, comme y penser par inadvertance, et pourtant y penser obsessionnellement. Une vision qui se rapproche de celle de Suzanne Jacob qui définit l'acte d'écriture par des états contraires : « C'était un ailleurs qui ressemblait au sommeil mais tout n'était qu'éveil et extrême attention ; un ailleurs qui ressemblait à l'absence mais la présence emplissait le monde⁵¹ ».

Il s'agit de s'investir totalement dans le texte, faire corps avec lui dans l'affranchissement de soi. Ainsi, comme le dit Sylvie Germain, l'écrivaine doit nécessairement « s'oublier. S'oublier au cœur même de la vigilante attention portée au texte qu'[elle] est en train d'écrire⁵². » Cette condition, dans laquelle l'auteure ne trouve sa respiration que dans le souffle des personnages, est un état, presque second, par lequel elle habite son texte. Dans *Routes secondaires*, la fiction et la réalité se superposent pour mettre en évidence cette emprise forte de la fiction, cette domination presque, qui fait en sorte que l'écrivaine est changée, devenant plus artificielle, plus friable que ses personnages.

L'auteure A. A. M. est alors travaillée par la fiction. Elle perd de la consistance à mesure que ses personnages en gagnent. Elle joue sa propre disparition. Une disparition qui s'impose tranquillement avec la perte d'une individualité : comme si elle pouvait devenir personne et tous ses personnages à la fois. Elle se confond avec ses protagonistes, elle le laisse entendre à

⁵¹ *Ibid.*, p. 27.

⁵² Sylvie Germain, *op. cit.*, p. 80.

plusieurs reprises : « je portais trois ou quatre noms » (RS, 137) ou encore « Herb McMillan n'existe pas. Herb McMillan n'est qu'un autre des noms que je me suis donnés. » (RS, 205)

S'opère dans la fiction une fragmentation ou une démultiplication identitaire. Les personnages de A. A. M. deviennent des doubles, des autres dans lesquels l'origine de la voix est perdue. Suzanne Jacob explique que l'écriture nécessite « un enfermement hors de soi⁵³ ». Cet enfermement dans *Routes secondaires* se fait grâce à la fiction, qui est traitée comme un espace à part, régi par des lois indistinctes. L'auteure est avalée ; elle y est captive, vidée de sa substance. De là, elle vit dans la conscience d'une perte que le franchissement de la frontière aurait causée, comme un monde perdu au profit d'un autre : « mon histoire n'est entièrement vraie que parce que je l'ai vécue d'un bout à l'autre. » (RS, 48) C'est ainsi que l'écriture commence, pour Roland Barthes, c'est-à-dire dans l'apparition d'un sujet vide, puisque « [l]e langage connaît un "sujet", non une "personne", et ce sujet vide, en dehors de l'énonciation même qui le définit, suffit à faire "tenir" le langage, c'est-à-dire à l'épuiser⁵⁴. »

Le texte se construit malgré l'auteure, qui semble tout proche de prendre conscience qu'elle-même n'est qu'un personnage inventé par la véritable auteure, Andrée A. Michaud. Toute l'histoire paraît alors être un prétexte pour que l'auteure chemine à sa propre rencontre. La fiction devient un miroir, et « devant le miroir, [elle se] demande lequel, de [son] reflet ou d'[elle], détient une quelconque vérité. » (RS, 209)

Décalage : comprendre son propre mystère

⁵³ Suzanne Jacob, *Écrire, comment pourquoi*, op. cit., p. 87.

⁵⁴ Roland Barthes, cité par Alain Brun, *L'auteur*, Paris, Flammarion, 2012, p. 155.

[J]'accumule les meurtres pour savoir qui je suis. (RS, 146)

L'écriture engendre une quête de soi. À la recherche initiale des motifs de la mort de Heather se superpose la quête, pour l'auteure, de son propre mystère. En partant à la poursuite de ses personnages, elle remet en cause sa propre existence, les fondements de son être. En formulant sa disparition, l'écrivaine est conduite à s'interroger sur ce qui la compose. Qui est-elle ? Il s'agit là d'une question qui traverse le roman. Sans apporter de réponse réparatrice, le lecteur sait pourtant qu'elle n'est elle-même qu'un personnage, et que l'écriture n'est qu'un motif permettant de déplacer sa vision. Ainsi, si la première phrase du roman est marquée par une incertitude quant à l'identité : « Je dois m'appeler Heather » (RS, 13), la dernière phrase est affirmative : « Je m'appelle Heather Thorne. » (RS, 242), montrant que le passage à la fiction a entraîné l'acquisition de connaissances, ou du moins a marqué une reconnaissance.

En portant les masques de ses personnages, A. A. M. a interrogé sa présence au monde. L'expérience d'écriture a permis à l'écrivaine d'avancer face à elle-même, voire en face d'elle-même, de se regarder faire, depuis l'extérieur. En se confondant avec ses personnages, elle a démultiplié ses possibilités d'être et renouvelé son expérience du réel. Selon Marcel Proust, « un livre est le produit d'un autre moi [...]. Ce moi-là, si nous voulons essayer de le comprendre, c'est au fond de nous-mêmes, en essayant de le recréer en nous, que nous pouvons y parvenir⁵⁵. » En créant une histoire dans laquelle elle tient tous les rôles, A. A. M. s'est adonnée à sa propre création.

⁵⁵ Marcel Proust, cité dans Alain Brunn, *op.cit.*, p. 148.

Mais la réalité toujours échappe à l'écrivaine puisqu'elle demeure complexe, dense, inatteignable. Puisque la réalité pour A. A. M. ne peut que revêtir les traits de la fiction, elle demeure « l'ombre d'une autre femme » (RS, 238). Elle est un personnage. Un artifice. Elle se retrouve à créer une fiction qui ne permet de saisir ni qui elle est, ni la réalité, seulement de fabriquer des possibilités. Comme le dit Cassie Bérard, « elle devient la matière de son livre⁵⁶ ».

⁵⁶ Cassie Bérard, « La feinte. En parallèle, deux univers », conférence présentée à la Maison des écrivains, Montréal, 10 novembre 2017.

ÉCRITURE ET COMPLÉTUDE : PARACHEVER L'ÊTRE

Ce qui est premier, ce n'est pas la plénitude de l'être, c'est la lézarde et la fissure, l'érosion et le déchirement, l'intermittence et la privation rongeuse⁵⁷.

Écriture : le masque

Dans la fiction, l'auteur se pare délibérément d'un personnage, Je est travesti. Tout auteur, en quelque sorte, a le pouvoir de se transformer en un être de fiction. Nancy Huston pousse le concept de personnage plus loin en affirmant que tout homme est un personnage, et que nos vies sont sous l'emprise permanente de la fiction. Elle affirme que, pour se mettre à la place d'autrui, on n'a pas besoin de narrativité, mais qu'en revanche, pour se mettre à la sienne, si. Tout en permettant l'accès au sens, le langage nous décolle du Réel, fait barrage et nous plonge dans la fiction. Ainsi, selon elle, « Réel-réel cela n'existe pas pour les humains. Réel-fiction seulement, partout, toujours, dès lors que nous vivons dans le temps⁵⁸. »

Les discours que nous choisissons en fonction de chaque situation coulent sur nous des visages composites. L'espace d'un instant, nous jouons. Tels des comédiens nous nous adaptons à chaque scène, notre langage se modifie selon notre interlocuteur, le lieu, les attentes... Ainsi, nous portons des masques, que nous renouvelons pour mieux coïncider avec les circonstances. Ces masques proposent une composition à laquelle nous adhérons. Nous nous identifions à ce système et ainsi nous parvenons à agir et comprendre. Par l'entremise de ces masques nous présentons un visage lisible pour les autres. Plus encore, nous apparaissions unifiés à leurs yeux.

⁵⁷ Maurice Blanchot, cité par Pierre Bertrand, dans *Le cœur silencieux des choses : essai sur l'écriture comme exercice de survie*, *op. cit.*, p. 32.

⁵⁸ Nancy Huston, *op. cit.*, p. 17.

Mais l'accessoire ne peut proposer qu'une figuration de notre identité, le moulage d'une infime parcelle de celle-ci. Le masque, qui agit par décalages, reculs et mises en avant, tire une essence de l'identité qui ne correspond qu'à un instant, qu'à une capture, qu'à une bribe insuffisante.

Quand bien même nous cessons de changer de masque, de vouloir nous adapter à un moule, ce dernier reste inopérant à laisser paraître la totalité. Il ne peut convoquer tous les reflets identitaires à la fois. C'est pourquoi, sous le déguisement, bouillonnent des eaux sombres, tumultueuses dans lesquelles l'écriture cherche l'aventure. Des fragments laissés vacants tourbillonnent, se modifient. Le manque, la méconnaissance, l'incomplétude, le vide troublent les lignes, font, défont et refont les courbes du visage.

L'identité se cache sous un ensemble de masques discursifs avec lesquels l'auteure compose. Comme l'auteure dans *Facette* qui n'est qu'un des quatre personnages émanant d'un même corps. Son identité est entièrement dissoute dans les autres vies qu'elle s'est inventées. Le langage lui sert d'adjuvant pour dévoiler l'irréalité de son unicité. La fiction démasque l'écrivain. En faisant résonner une voix sans origine, l'écriture déjoue le système des masques, c'est pourquoi Pierre Bertrand écrit : « C'est en nous que l'écriture creuse l'écart, fêle l'identité, troue l'être. » Dans l'écriture, l'auteur est dépossédé, s'écarte des voix communes, perd sa propre voix pour s'unir à un tout⁵⁹. »

Écriture : l'archéologie

Le langage est à la fois la matière et l'outil de la réflexion de toute écrivaine. Chaque auteure creuse des phrases, en cherchant les sens enfouis, les traces de soi et de l'autre. À la manière d'une archéologue, elle creuse la langue et la retourne, comme la terre, comme le sable ; ainsi les choses ne restent jamais en l'état. Comme le dit un personnage de romancière

⁵⁹ Pierre Bertrand, *L'éloge de la fragilité*, op. cit., p. 64.

à une archéologue dans le roman *Hier* de Nicole Brossard, il existe des similitudes entre leurs deux professions :

Au fond, nous faisons peut-être le même métier. Nous faisons des fouilles puis, chacune à notre manière nous exposons restes, débris et fragments d'un grand tout qui fut, qui n'est peut-être ni plus ni moins qu'un énorme fou rire, une ivresse sans nom, une douleur si vive qu'il faut bien lui donner un sens⁶⁰.

Écrivaine et archéologue occupent des métiers parallèles. Toutes deux cherchent la signification de la vie et interrogent pour cela des marques, des empreintes laissées par la civilisation et qui permettront de comprendre un peu mieux le monde actuel. La première invente des histoires, la seconde construit l'Histoire. Ce qui revient à dire qu'elles font récit.

L'auteure est celle qui va puiser dans un réservoir de noms, d'adjectifs, de verbes pour les présenter sous un jour inhabituel. Elle amène, dans sa recherche de la précision du terme, des mots à la vie. Elle est en quête de ce mot qui collerait au plus près de la réalité qu'elle traduit ou invente. L'auteure sait que les mots sont insuffisants, inadéquats à transmettre sa pensée ; qu'ils nous laissent impuissants dans notre corps-à-corps avec les incompréhensions de la vie. L'auteure connaît les limites du langage, de l'écriture, et tente pourtant de les pousser plus loin, de les bousculer parce que les mots manquent, parce que les mots échouent...

Alors, il lui faut fouiller, fouiller cette matière, ce langage pour lui faire dire, oui dire quelque chose d'autre. Ce quelque chose qui serait de l'ordre du sens universel, qui entrerait en collision avec la chose. Qui relèverait néanmoins de la surprise. De la révélation.

Complétude : rassembler les fragments

⁶⁰ Nicole Brossard, *Hier*, Montréal, Québec Amérique, 2001, p. 308.

[N]otre existence est tentative désespérée d'achever l'être⁶¹.

L'être humain est un spécimen fragmentaire. Lorsqu'il est conscient de cette disposition, ce qu'il ressent, écrit Maurice Blanchot, « ce n'est pas la plénitude de l'être, c'est la lézarde et la fissure, l'érosion et le déchirement, l'intermittence⁶² ». Pour moi, l'écriture est un baume appliqué sur cette « griffure d'incertitude, une plaie d'incomplétude que rien ne peut suturer, la piqûre d'un manque que rien ne peut combler⁶³ ». C'est la tentative, malgré l'impossibilité, de refermer la plaie, pour éviter que des parties de nous se délient, se fracturent, quand il n'y a pourtant que la fragmentation capable de définir notre identité. Je rejoins la pensée de Pierre Bertrand qui dit que « [l]'homme est à la poursuite de lui-même, et ne parvient jamais à se rejoindre ou s'incarner complètement. Quelque chose de lui ne cesse de fuir ou de dépasser. L'écriture peut dès lors servir d'adjuvant⁶⁴. »

Le processus d'écriture, tout en poussant cet état fragmenté à son paroxysme (par la dépersonnalisation, la scission du soi et la tension vers l'altérité), trouve dans cette condition un dépassement qui conduit à la création. L'auteure peut se sentir plus grande qu'elle-même. Ce phénomène s'explique parce que dans la création « [l]e Moi idéal se pose comme source du monde et source du soi⁶⁵ » et que son objectif est « d'unifier, de totaliser de récapituler de fusionner⁶⁶. » Le processus créateur offre une convergence des facettes identitaires. Dans l'écriture, l'effet de flottement et l'abandon de soi, en quelque sorte, opèrent une fusion.

Un certain état de plénitude habite beaucoup d'écrivains attelés à leur tâche. Cette plénitude est souvent liée à un ravissement que procure le processus créateur. Selon Georges Bataille, « [l]e ravissement n'est pas une fenêtre sur le dehors, sur l'au-delà, mais un miroir⁶⁷. » Cette extase devient intime, puisque l'ipsé la fait sienne. L'intensité requise par l'activité place

⁶¹ Georges Bataille, *op. cit.*, p. 104.

⁶² Maurice Blanchot, cité par Pierre Bertrand, *Le cœur silencieux des choses, op. cit.*, p. 32.

⁶³ Sylvie Germain, *op. cit.*, p. 47.

⁶⁴ Pierre Bertrand, *Le cœur silencieux des choses, op. cit.*, p. 107.

⁶⁵ Didier Anzieu, cité par Nathalie Heinich, *op. cit.*, p. 330.

⁶⁶ *Idem.*

⁶⁷ Georges Bataille, *op. cit.*, p. 69.

l'écrivaine dans une position de glissement. En s'abandonnant dans l'écriture, véritable geste de dérision face à sa condition fragmentaire et ignorante, elle est délivrée du poids de sa division. En se livrant, elle se délivre.

Quant à moi, je me retrouve emportée par l'écriture, je suis arrachée de mes ancrages habituels. Ma pensée devant le monde s'absente, mais je me sens entièrement présente pour celui de la fiction. Lorsque je me divise entre tous ces êtres (personnages, auteure), je suis entière. L'unicité que me procure l'écriture tient dans la multitude, dans l'apparition de toutes les facettes, de tous les reflets de moi. Comme Andrée A. Michaud, « quand j'écris, je deviens une femme dont l'unicité tient à la fragmentation⁶⁸. »

Complétude : un tout qui dépasse l'individu

L'auteure est « au diapason du cosmos et de l'univers⁶⁹ », dans un état de déprise, comparable à l'expérience mystique, un état de transe où le corps et l'esprit se scindent ; comme A. A. M., présence fantomatique de l'auteure détenue captive au sein de son texte, retenue par la recherche de la vérité sur sa propre histoire.

Pour moi, au-delà de la quête de sens, l'écriture est tentative de parvenir à une vérité qui me dépasse : prétendre, sans jamais l'atteindre, à la compréhension de l'énigme humaine, et aussi pousser la recherche de cet état de sérénité provoqué à la fois par une concentration et une perte de repères. Une condition de transcendance qui sublime l'être et donne l'impression d'approcher au plus près d'une vérité qui portant se dérobe. Cet état serait-il le réel ? Andrée A. Michaud émet une hypothèse semblable lorsqu'elle dit que « [l]'écriture n'est pas une fuite, elle constitue au contraire une façon d'approcher au plus près le réel⁷⁰ ». Mais le réel ne cesse

⁶⁸ Andrée A. Michaud, « Deux dans un, défier la loi du nombre », *art. cit.* En ligne : <<http://oic.uqam.ca/fr/publications/atelier-de-lecrivain-2>>.

⁶⁹ Pierre Bertrand, *L'éloge de la fragilité*, *op. cit.*, p. 63.

⁷⁰ Andrée A. Michaud, « Deux dans un, défier la loi du nombre », *art. cit.*

de nous échapper, nous contraignant à chercher encore ; le réel est forcément dans cette démultiplication.

Didier Anzieu postule, quant à lui, que créer, c'est s'adresser à un être idéal intériorisé, à un absolu que l'on voudrait être en tant que personne. Qui tiendrait de la totalité et du discernement.

Écriture : le silence ne peut se vivre

L'auteure avance sur un chemin dont la destination demeure toujours incertaine. Qu'y a-t-il au bout d'un projet ? Au bout de l'écriture ? Qu'y a-t-il après les mots ? Sylvie Germain pense que l'écriture est une tension vers le silence. Elle dit que « c'est vers lui, au fond, que nous tendons, à lui que nous aspirons, aussi passionnément que secrètement lorsque nous écrivons [...]. C'est le goût du silence qu'à notre insu nous voulons tous, écrivant⁷¹. »

Pierre Bertrand va plus loin et postule que le silence doit faire partie de la parole. Il explique que « quand on parle, il faut bégayer, balbutier, afin que le silence troue la parole, la déséquilibre la fasse trébucher, indiquant de l'intérieur même de ce qui se dit, le non-dit et l'indicible pourtant essentiels⁷². » Ainsi, l'écrivain doit continuer de dire, de faire résonner à travers les mots les divergences, le sens et son absence, l'indicible par le langage, la multiplicité dans la singularité de sa voix.

La tentation du silence c'est peut-être aussi la perspective illusoire du repos. Puisque l'immensité des choses ne cesse jamais de s'ouvrir. Le langage servira éternellement de support à une quête de connaissances. Dans cette optique, l'écriture n'est pas seulement une situation de retrait, mais une façon d'être au monde, de ressentir. Elle est comme une respiration.

⁷¹ Sylvie Germain, *op. cit.*, p. 17-18.

⁷² Pierre Bertrand, *Le cœur silencieux des choses*, *op. cit.*, p. 13.

BIBLIOGRAPHIE

ANZIEU, Didier, « Les cinq phases du travail créateur », *Le corps de l'œuvre. Essais psychanalytiques sur le travail créateur*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'Inconscient », 1981, p. 93-141.

ASSOUN, Paul-Laurent, *Littérature et psychanalyse. Freud et la création littéraire*, Paris, Ellipses éditions, 2014, 144 p.

BARONI, Raphaël, « La fiction peut-elle mentir ? », dans *L'œuvre du temps*, Paris, Seuil, 2009, p. 223-249.

BATAILLE, Georges, « L'expérience intérieure », dans *Œuvres complètes*, Tome 5, Paris, Gallimard, 1973, p. 9-181.

BÉDARD, Jean, *L'immortelle beauté et l'éphémère beau*, conférence présentée à l'Université du Québec à Montréal, Montréal, 7 mars 2017.

BÉRARD, Cassie, « La feinte. En parallèle, deux univers », conférence présentée à la Maison des écrivains, Montréal, 10 novembre 2017.

BERTRAND, Pierre, *Le cœur silencieux des choses : essai sur l'écriture comme exercice de survie*, Montréal, Liber, 1999, 168 p.

_____, *L'éloge de la fragilité*, Montréal, Liber, 2002, 207 p.

BORGES, Jorge Luis, *L'auteur et autres textes*, traduit de l'espagnol par Roger Caillois, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 2000 (1982), 221 p.

BROSSARD, Nicole, *Hier*, Montréal, Québec Amérique, 2001, 353 p.

BRUNN, Alain (éd.), *L'auteur*, Paris, Garnier Flammarion, 2012, 240 p.

COLERIDGE, Samuel Taylor (trad. Jacques Darras), « Autobiographie littéraire, chap. xiv », dans *La Ballade du vieux marin et autres textes*, Gallimard, coll. « NRF Poésie », 2007, 448 p.

DUBUC, Bruno, *L'expérience subjective sous la loupe des sciences cognitives : l'approche énaïve de Francisco Varela*, conférence présentée à l'Université du Québec À Montréal (UQAM), Montréal, 11 avril 2017.

DURAS, Marguerite, *Le ravisement de Lol V. Stein*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2014 (1976), 192 p.

FREUD, Sigmund, « La création littéraire et le rêve éveillé », traduit de l'allemand par Marie Bonaparte et Mme E. Marty, *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », n° 263, 1971 (1933), p. 69-81.

GENETTE, Gérard, *Métalepse : de la figure à la fiction*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2004, 132 p.

GERMAIN, Sylvie, *Les personnages*, Paris, Gallimard, 2004, 109 p.

GUILLAUMIN, Jean, *Le moi sublimé. Psychanalyse de la créativité*, Paris, Dunod, coll. « Psychismes », 1998, 208 p.

HEINICH, Nathalie, *Être écrivain : création et identité*, Paris, La Découverte, 2000, 367 p.

HILL, Brian, « Localiser la fiction : sur la réception des œuvres de fiction », dans *Devant la fiction, dans le monde*, C. Grall et M. Macé (dir.), *La Licorne*, n° 88, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2009, p. 161-175.

HUSTON, Nancy, *L'espèce fabulatrice*, Paris, Actes sud, 2008, 197 p.

_____, *Âmes et corps : textes choisis 1981-2003*, Paris, Actes sud, 2009, 299 p.

JACOB, Suzanne, *La bulle d'encre*, Montréal, Boréal, 2001, 147 p.

_____, *Écrire, comment pourquoi*, Montréal, Trop pistoles, 2002, 90 p.

JOURDE, Pierre et Paolo TORTONESE, *Visages du double : un thème littéraire*, Paris, Armand Colin, 1996, 251 p.

KAUFMANN, Jean-Claude, *Quand je est un autre : pourquoi et comment ça change en nous*, Paris, Colin, 2008, 250 p.

KUNDERA, Milan, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1994, 201 p.

_____, *Le rideau*, Paris, Gallimard, 2005, 196 p.

LAPIERRE, René, *L'atelier vide*, Montréal, Herbes rouges, 2003, 149 p.

MICHAUD, Andrée A., « Deux dans un, défier la loi du nombre », dans *Le groupe Interligne* (dir.), *L'atelier de l'écrivain 2*, Cahier Figura, 2010. En ligne sur l'Observatoire de l'Imaginaire Contemporain : <http://oic.uqam.ca/fr/publications/latelier-de-lecrivain-2>.

_____, *Routes secondaires*, Montréal, Québec Amérique, 2017, 242 p.

MURZILLI, Nancy, « La vie comme un roman : sur la fiction littéraire et les expériences de pensée », dans *Devant la fiction, dans le monde*, C. Grall et M. Macé (dir.), *La Licorne*, n° 88, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2009, p. 225-240.

RANDALL, Marilyn, « La disparition élocutoire du romancier. Du “roman de la lecture” au “roman fictif” au Québec », dans *Voix et Images*, vol. 31, n° 3, 2006, p. 87-104.

RICŒUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1996, 424 p.

ROCHEFORT, Christiane, *C'est bizarre l'écriture*, Paris, Grasset, 1970, 151 p.

SARTRE, Jean-Paul, « Préface à *Portrait d'un inconnu* », dans Nathalie Sarraute, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, p. 5-10.

THÉROUX-SÉGUIN, Maude, « Blanches Neiges », suivi de « Autopsie », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal (UQAM), 2007, 144 f.

WARREN, Louise, *La vie flottante, une pensée de la création*, Montréal, Éditions du Noroît, coll. « Chemin de traverse », 2015, 161 p.